SCIENCE & VIE
GUERRES & Histoire
REWORLD MEDIA
LEADING MEDIA GROUP

HORS-SÉRIE N°17 JUILLET 2024
HORS-SÉRIE

25 CARTES et infographies

1944-1945

LES DERNIERS COUPS DE GRIFFE DE LA WEHRMACHT

ARDENNES VARSOVIE ARNHEM PRUSSE-ORIENTALE ESCAUT
COURLANDE HÜRTGEN DEBRECEN POCHES ATLANTIQUES
POMÉRANIE ALSACE BUDAPEST LAUBAN BAUTZEN SLOVAQUIE

1944-1945 : Les derniers coups de griffe de la Wehrmacht
BEL : 9€ - ESP : 9€ - GR : 9€ - DOM S : 9€ - ITA : 9€ - LUX : 9€ - PORT CONT : 9€ - CAN : 12,95$CAN - MAR : 96DH - TOM S : 1020CFP - CH : 11FS - TUN : 19DTU.
HS- N° 17
GUERRES & Histoire
L 13430 - 17 H - F: 8,50 € - RD

Musée national
Jean-Jacques
Henner

MARGAUX LAURENS-NEEL

HENNER

LA BRAISE

Exposition
15 mai-23 septembre 2024

www.musee-henner.fr

MINISTÈRE DE LA CULTURE

Musée national Jean-Jacques HENNER

11h-18h tous les jours sauf le mardi
43, avenue de Villiers • 75017 Paris

Et pour six mois de vie en plus…

I'll be home for Christmas ! « Je serai à la maison pour Noël ! » Composée par Walter Kent et Kim Gannon, enregistrée en 1943 par Bing Crosby, la chanson devient le tube de l'année dans les forces américaines outre-mer. On l'entend encore plus quand, à la mi-août 1944, le front allemand s'effondre en Normandie et qu'en quelques semaines, les Alliés touchent presque le Westwall, la ligne Siegfried. En revanche, la direction de la BBC interdit sa diffusion, estimant qu'elle peut porter atteinte au moral de la troupe. La prudence britannique a eu raison contre l'optimisme américain : les soldats ne seront pas à la maison pour la Noël 1944. Sur tous les fronts, en effet, à l'Est comme à l'Ouest, la Wehrmacht que l'on croyait blessée à mort se redresse, fait face et parvient à stabiliser ses positions vaille que vaille, et surtout coûte que coûte. Hitler n'a plus d'autre stratégie que de faire durer le conflit jusqu'à l'éclatement de la coalition contre-nature *« du bolchevisme et des ploutocraties »*. Il octroie six mois supplémentaires de vie à son régime en sacrifiant soldats et civils par millions. Six mois, cela peut paraître peu. En réalité c'est beaucoup, étant donné que le rapport de forces est de plus en plus disproportionné. En tenant compte des difficultés logistiques des Alliés et de l'Armée rouge, ce délai arraché démontre que l'armée de terre – car ni la Luftwaffe ni la marine ne comptent plus – a encore de beaux restes : des armes modernes, un encadrement compétent, une expérience sans égale. Vingt contre-offensives, dont certaines de belle taille, font ainsi souffrir ses adversaires, sans parler d'une défense toujours mordante.

Pour autant, il ne faut pas sombrer dans la vision d'un peuple soudé autour de son Führer et qui se serait battu héroïquement jusqu'au bout. Goebbels lui-même ne décolérait pas contre les forêts de drapeaux blancs, les redditions de villes, le bon accueil réservé aux soldats anglo-saxons et la fuite massive devant Ivan ivre de vengeance. Certes, pour rendre compte de l'ultime semestre, on ne peut écarter, dans une minorité difficile à quantifier, la conviction idéologique : elle est incontestable, par exemple, dans la jeunesse hitlérienne. Pour la masse des Allemands, en revanche, les raisons qui maintiennent au combat sont la répression menée à grande échelle par la Gestapo et les SS, une apathie générale après six ans de guerre et, pour beaucoup, la peur des conséquences de la complicité avec les crimes monstrueux du nazisme. Le récit des derniers mois du III^e^ Reich n'est pas un livret pour opéra wagnérien. C'est une histoire chaotique écrite par un fou dans laquelle, chaque jour entre octobre 1944 et mai 1945, 20 000 êtres humains perdent en moyenne la vie sur les différents fronts, dans les villes bombardées, dans les convois de réfugiés qui fuient l'Armée rouge, sur les navires qui s'aventurent en mer Baltique, dans les prisons et les camps de concentration, dans les trains, sur les chemins par où l'on évacue les déportés… C'est le décor sinistre dans lequel prennent place ces « derniers coups de patte » de la Wehrmacht.

Je vous souhaite une excellente lecture de ce dix-septième hors-série de *Guerres & Histoire*, qui veut marquer les 80 ans de l'ultime séquence du grand conflit.

Inoxydablement vôtre,
Jean Lopez, directeur de la rédaction ■

Une publication du groupe REWORLD MEDIA LEADING MEDIA GROUP

RÉDACTION – 40, avenue Aristide-Briand, 92227 Bagneux Cedex. Tél. 01 46 48 48 48
Pour correspondre avec la rédaction : **courrier.SVGH@reworldmedia.com**
Site internet : **guerreshistoire.science-et-vie.com**

Directeur de la rédaction : **Jean Lopez**, assisté de **Mireille Liébaux et Rose-Hélène Pivert**
Rédacteur en chef adjoint : **Pierre Grumberg**
Conception graphique : **Bleu Petrol Presta** • Secrétaire de rédaction : **Augustin Langlade**
Service photo : **Stéphane Dubreil**
Comité éditorial : **Michel Goya, Laurent Henninger, Éric Tréguier, David Fiasson**
Ont collaboré à ce numéro : **Nicolas Aubin, Vincent Bernard, Benoist Bihan, Cyril Courgeau, Daniel Feldmann, Stéphane Humbert-Basset, Julien Peltier, Maurin Picard, Stéphane Weiss**

DIRECTION ÉDITION Éditeur : **Germain Périnet** • Éditeur adjoint : **Charlotte Mignerey**
MARKETING – Responsable : **Giliane Douls**

ABONNEMENT ET DIFFUSION – Directrice marketing direct : **Catherine Grimaud**
Chef de groupe marketing direct : **Davina Champaigne**
VENTES AU NUMÉRO – Directeur des ventes : **Christophe Chantrel**
Responsable marché : **Siham Daâssa** • Responsable titre : **Isabelle Fargier**
Tarifs d'abonnement France 1 an: – 6 numéros : 36 euros,
ou 6 numéros + 2 hors-séries : 49 euros (*Guerres&Histoire* TV incluse)

Relations avec les abonnés : Tél. 01 46 48 47 85
(du lundi au vendredi de 9 h à 19 h, le samedi de 9 h à 18 h, prix d'un appel local)
S'abonner, acheter d'anciens numéros : **www.kiosquemag.com** – Tél. 01 46 48 48 03
Réclamations/modifications : **www.serviceabomag.fr**
Par courrier : Service abonnements *Guerres & Histoire* 59898 Lille Cedex 9
Belgique : écrire à **reworld@edigroup.be**
Suisse : écrire à **reworld@edigroup.ch**

PUBLICITÉ – Directrice exécutive régie : **Élodie Bretaudeau-Fonteilles**
Contact publicité : **Virginie Commun** • Planning : **Angélique Consoli, Stéphanie Guillard** • Trafic : **Catherine Leblanc** • Op. spéciales : **Véronique Besse**

FABRICATION – Directeur des opérations industrielles : **Bruno Matillat**
Chefs de fabrication : **Daniel Rougier** et **Agnès Châtelet**
Photogravure/Prépresse : **Sylvain Boularand**

ÉDITEUR – Reworld Media Magazines SAS. Siège social : 40, avenue Aristide-Briand, 92220 Bagneux. Tél. accueil 01 41 33 50 00. Directeur de la publication : **Gautier Normand**
Directeur financier : **Xavier Cavenel**
Responsable du contrôle de gestion : **Renaud Terrade**

Actionnaire principal : Reworld Media France
Imprimeur : Imaye Graphic – Laval (53)
N° ISSN : 2115-967X • N° de Commission paritaire : 0528 K 90842
Dépôt légal : juin 2024

Origine du papier : Suède • Taux de fibres recyclées : 0 % • Certification : PEFC • Impact sur l'eau : Ptot 0,01 kg/tonne

Sommaire

AUTOMNE DE GRIFFE

6 **PRÉSENTATION**
LES DERNIERS SOUBRESAUTS DE L'ÉPOUVANTAIL

WESTFRONT

18 ***Market Garden*, septembre 1944 : un bond trop loin**

24 **Escaut, 2 octobre-8 novembre 1944 : un port trop tard**

30 **PORTFOLIO Hürtgen, sept.-déc. 1944 : la grande méchante Wehrmacht dévore le petit chaperon Hodges**

40 **Poches de l'Atlantique : les derniers carrés du IIIe Reich en France**

46 **Ardennes, 1944 : entre les crocs du Jagdtiger**

54 **Model, la brute finale**

60 ***Nordwind*, janvier 1945 : l'ultime coup de griffe à l'Ouest**

64 **L'Allemagne chassée des mers et des cieux**

1944-1945 : LES DERNIERS COUPS DE LA WEHRMACHT

72 **PORTFOLIO**
LE MUR DU SON ET L'AVOINE DES CHEVAUX

OSTFRONT

84 **Prusse, Varsovie, Slovaquie : la Wehrmacht stabilise le front de l'Est**

94 **Poche de Courlande : dernier réduit sur la Baltique**

100 **Opération *Sonnenwende* : un fiasco aux conséquences inespérées**

106 **Mais où est donc passé Wenck ?**

110 **Opération *Baron tzigane* : une victoire en trompe-l'œil**

118 **Lac Balaton, 1945 : l'ultime coup de corne des panzers**

126 **Lauban et Bautzen, mars-avril 1945 : le dernier soupir du groupe d'armées Centre**

CRÉDITS COUVERTURE : GETTY IMAGES – COLORISATION POUR *G&H* : LEONARDO DE SA
CRÉDITS SOMMAIRE : AKG – BRIDGEMAN/SZ PHOTO – COLORISATION POUR *G&H* : LEONARDO DE SA

LES DERNIERS SOUBRESAUTS DE L'ÉPOUVANTAIL

AKG

Dire que la Wehrmacht a longtemps fait peur est un euphémisme. Constater qu'elle a encore des griffes et des crocs après l'effondrement de l'été 1944, c'est rendre compte de la vingtaine de contre-offensives qu'elle continue de mener. Puis la machine militaire se détraque, sombre dans le chaos… et ne fait plus illusion qu'en sacrifiant ses soldats par centaines de milliers.

PAR **JEAN LOPEZ**

Des prisonniers du Volkssturm et des services civils marchent dans un faubourg de Duisburg, capturé par la 8e division blindée américaine le 8 avril 1945. Les porteurs d'uniformes n'appartiennent pas à l'armée, mais à la *Feuerschutzpolizei*, le corps des pompiers professionnels intégré dès 1933 à la police, sous autorité du ministère de l'Intérieur.

Des Waffen-SS posent à l'automne 1944. La troupe, saignée par les pertes, a perdu le statut d'élite dont elle jouissait en 1943. Seules les premières divisions historiques, gardent leur mordant et leur motivation. Le reste se révèle souvent médiocre.

GETTY IMAGES – INFOGRAPHIE JULIEN PELTIER POUR *G&H*

Amiral et ex-commandant en chef de la marine austro-hongroise, Miklós Horthy de Nagybánya (1868-1957) est nommé ministre de la Guerre en 1919. Organisateur de la terreur blanche contre les bolcheviks, il devient la même année régent du royaume, met en place un régime autoritaire et se rapproche de l'Allemagne nazie en 1933. Allié à contre-cœur avec Hitler contre l'URSS, il est destitué par les Allemands en octobre 1944 et finit en exil au Portugal.

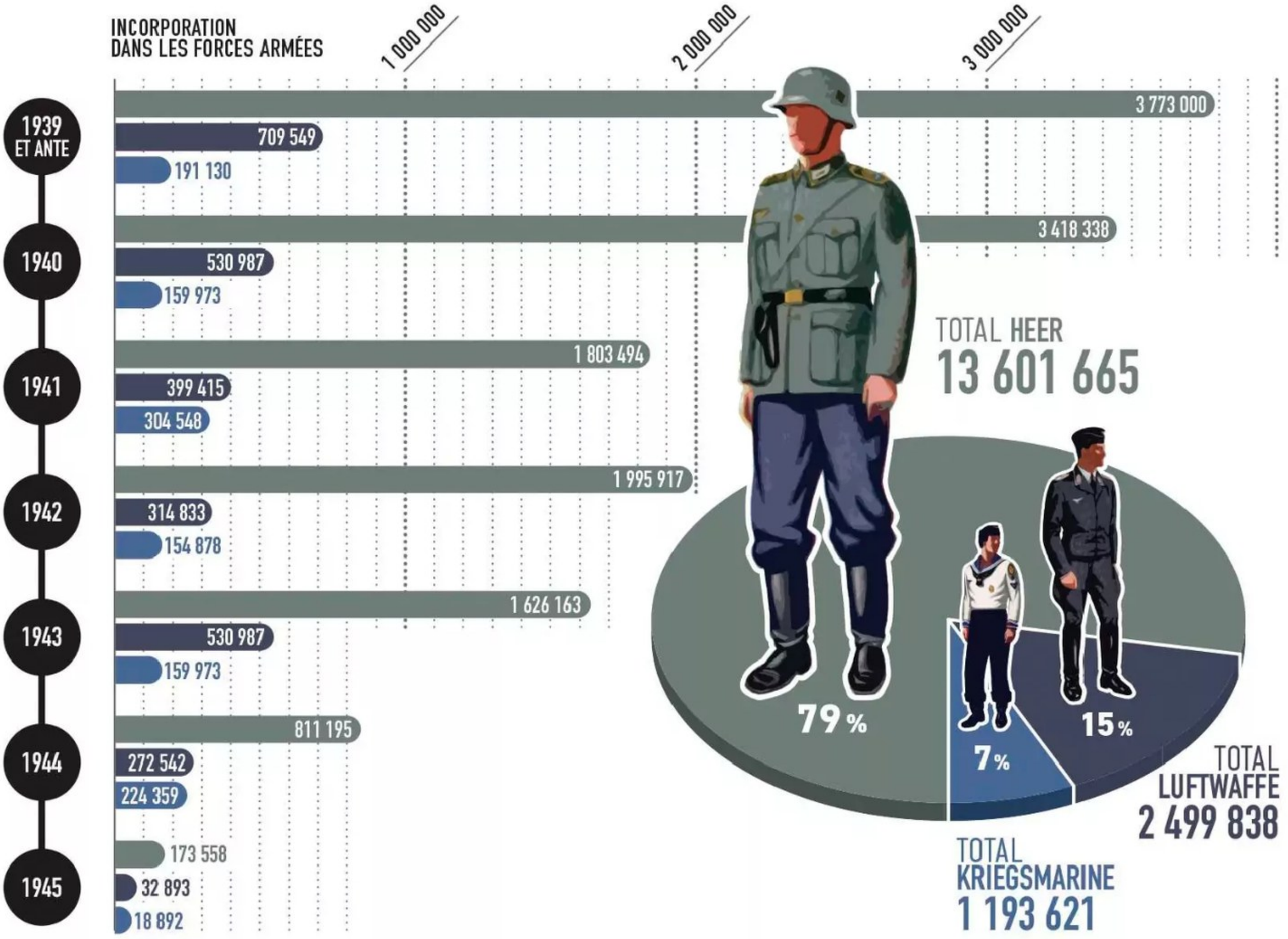
Le 1er septembre 1944, l'empire hitlérien semble sur le point de faire naufrage. Il a perdu les deux tiers des conquêtes initiales de 1939-1940 – la France et la Belgique en totalité, la Pologne pour moitié. Ses meilleurs alliés européens sont passés dans l'autre camp : l'Italie en septembre 1943, la Roumanie et la Finlande durant l'été 1944, sans parler de la Bulgarie. Quant à la Slovaquie et la Croatie, elles sont ravagées par la guerre civile ou l'insurrection. Au IIIe Reich, il ne reste pour partenaire notable que la Hongrie, dont le chef, le régent Horthy… a entamé des discussions secrètes avec les Alliés.

Sur le plan militaire, le tableau est tout aussi noir. Après les pertes gigantesques de l'été 1944, les rapports de forces sont devenus écrasants. Que ce soit à l'Ouest face à 1 234 000 soldats américains et 825 000 soldats britanniques et canadiens entièrement motorisés, équipés de 7 700 chars et 10 700 avions de combat. Ou à l'Est, devant une Armée rouge de six millions d'hommes, 10 000 chars et 15 000 avions. Les rapports de forces varient entre un contre trois (personnel) et un contre vingt (artillerie et aviation) selon les catégories.

Alliés envolés, pertes colossales, armées partout en retraite, situation définitivement défavorable : placé dans la même situation en octobre 1918, le haut commandement allemand avait reconnu l'inutilité de continuer la lutte et demandé au gouvernement civil d'en tirer les conséquences politiques. Quelles qu'aient été, à cette époque, les arrière-pensées de Hindenburg et Ludendorff, c'était sur le fond une attitude rationnelle. Il n'en va pas de même à l'automne 1944. Le nazisme est une idéologie radicale qui déifie le combat et traduit tout en termes de lutte à mort : la victoire ou l'anéantissement. Aussi Hitler persiste-t-il à parler de victoire finale, même si l'on peut douter qu'il y

Ersatzarmee, un vivier moribond

Le réservoir humain de l'armée de terre, c'est l'Ersatzarmee, ou « armée de remplacement », commandée par Himmler. Son rôle est à la fois de police intérieure (répression d'éventuels soulèvements de prisonniers ou de travailleurs forcés, lutte contre les parachutistes), de formation (instruction en casernes, écoles, cours et formations diverses) et de remplacement (accueil des convalescents, constitution de bataillons de marche acheminés vers les unités combattantes, levée et équipement de nouvelles unités). À l'automne 1944, il est décidé que, dans les régions militaires abordées par l'ennemi, l'Ersatzheer lèvera directement des groupes de combat, l'action se déclenchant à réception du mot de code « Gneisenau ». En janvier 1945, avec les progrès foudroyants de l'offensive soviétique, les unités dites Gneisenau sont activées dans toute l'Allemagne orientale : 155 000 soldats sont jetés dans la fournaise et 70 000 autres envoyés en renfort dans les unités en retraite. Ces hommes ont un armement hétéroclite. Beaucoup occupaient des fonctions administratives dans les casernes. Quelque 33 500 officiers et sous-officiers sont tirés des écoles et, groupés en douze régiments de la « Relève du Führer », expédiés boucher les trous. Les unités Gneisenau dévorent donc la substance et l'organisation mêmes de l'armée de terre. Le 19 mars 1945, par l'« action Leuthen » (une des victoires miracles de Frédéric II), Hitler met fin à l'existence de l'Ersatzheer dont toutes les forces (300 000 hommes, sur le papier) sont incorporées à l'armée de terre. En mars 1945, celle-ci devient un magma indifférencié, une masse de porteurs de fusils et de Panzerfaust, pionniers, artilleurs, hommes du train et des transmissions, personnels sanitaires et vétérinaires, tous transformés en fantassins en quelques semaines, voire en quelques jours. ■



croie encore. Le haut commandement ne dit pas ce qu'il pense et, d'ailleurs, il s'interdit depuis longtemps toute réflexion stratégique. La troupe ne se révolte pas, alors que la marine du Kaiser s'était mutinée. La population, écrasée sous les bombes et terrorisée par l'approche des Soviétiques, continue de travailler pour le front et demeure politiquement apathique, à la différence de la génération précédente. Le parti nazi reste soudé derrière son Führer et ne tentera jamais le geste commis par le Parti national fasciste qui a lui-même renversé Mussolini.

La troisième mi-temps commence

Bref, le Reich, l'Allemagne et les Allemands boiront le calice jusqu'à la lie. Jusqu'à ce que le chef se tire une balle dans la tête quand les soldats de Joukov seront arrivés à 400 mètres de son bunker. Il est symptomatique qu'il n'y ait qu'une seule capitulation volontaire avant la mort du Führer, celle du groupe d'armées C, en Italie du Nord – et encore n'est-elle pas officielle : le colonel général von Vietinghoff l'a en effet signée en secret avec le général britannique Morgan à Caserte, près de Naples, le 29 avril, sans en référer au haut commandement. Et elle n'entre en vigueur que le 2 mai 1945 à 14 heures.

Reste à expliquer pourquoi la guerre a continué jusqu'au 8 mai 1945, au prix de deux à trois millions de morts… Qu'on ne s'y trompe pas : cette troisième mi-temps s'explique sur le plan militaire par toute une série d'improvisations, au milieu d'un chaos croissant. La machine militaire se détraque, se bloque peu à peu et ne parvient à ralentir l'adversaire qu'au moyen de pertes énormes et de l'usage d'une coercition exponentielle contre ses soldats. C'est la toile de fond générale des articles qui suivent : les derniers coups de patte de la Wehrmacht sont les actions réflexes d'un fauve blessé à mort. Rien de plus.

Le vivier démographique épuisé

De 1939 à 1943, la Wehrmacht n'a cessé de grossir, doublant de taille entre ces deux dates *(voir l'infographie p. 11)*. Les effectifs reculent légèrement en 1944, puis s'effondrent en 1945. La décrue s'accélère durant l'été 1944, du fait de pertes colossales. La bataille de Normandie enlève 516 000 hommes à l'ordre de bataille, les offensives soviétiques de l'été un peu plus d'un million. De juillet à septembre 1944, les Soviétiques tuent *chaque jour* 5 750 soldats allemands et

LE RÉSERVOIR EST VIDE…

Armes miracles ou pas, la Wehrmacht est condamnée par la pénurie d'hommes. Le recrutement, qui culmine en 1939, ne cesse de décliner tout au long de la guerre, avec une légère reprise en 1942, quand une partie de la main-d'œuvre dans les usines est remplacée par des esclaves ou des requis d'Europe occupée. Aux heures sombres de 1944-1945, alors que le Reich est directement menacé, le réservoir est vide, ce qui explique le recours désespéré à quelque 400 000 gamins et vieillards du Volkssturm (non comptabilisés ici). À noter, en 1943, un sursaut de la Luftwaffe, lié au développement de la Flak chargée de protéger le Reich des bombardements.

Identifiables par l'insigne de la Luftwaffe sur leur casquette, deux *Flakwaffenhelferinnen* (auxiliaires de la DCA) se rendent le 14 mai à la 7e armée américaine, à Bad Aibling, en Bavière. En 1945, un demi-million de *Wehrmachthelferinnen* travaillent dans l'administration, les transmissions, la lutte antiaérienne, le contrôle aérien, les services médicaux…

GETTY IMAGES – INFOGRAPHIE JULIEN PELTIER POUR *G&H*

Ersatz de division d'infanterie à caractère défensif formé à l'automne 1944, la Volksgrenadier-Division (division de grenadiers du peuple) encadre essentiellement six bataillons d'infanterie renforcés en armes automatiques, plus des unités de soutien (génie, reconnaissance à vélo, antichar, artillerie).

en blessent deux fois plus : l'effectif d'une division complète. Les pertes atteindront leur maximum de toute la guerre en janvier 1945, avec 450 000 tués (dont 300 000 à l'Est), soit autant au cours de ces 30 jours qu'entre 1939 et 1941 !

La croissance des pertes contraste avec la décroissance des incorporations *(voir l'infographie p. 9)*. En 1944, la Wehrmacht recrute deux fois moins qu'en 1943. Le vivier démographique est épuisé, y compris dans les classes âgées et les plus jeunes. En 1944, 317 000 hommes de plus de 39 ans ont été appelés et 458 000 de 17-18 ans. En 1945, les adolescents représenteront *plus de la moitié* des nouveaux entrants. Malgré cela, dès juillet 1944, il manque à l'armée de terre 500 000 hommes, 80 000 sous-officiers et 25 900 officiers. En janvier 1945, ce sera un million d'hommes et 41 000 officiers.

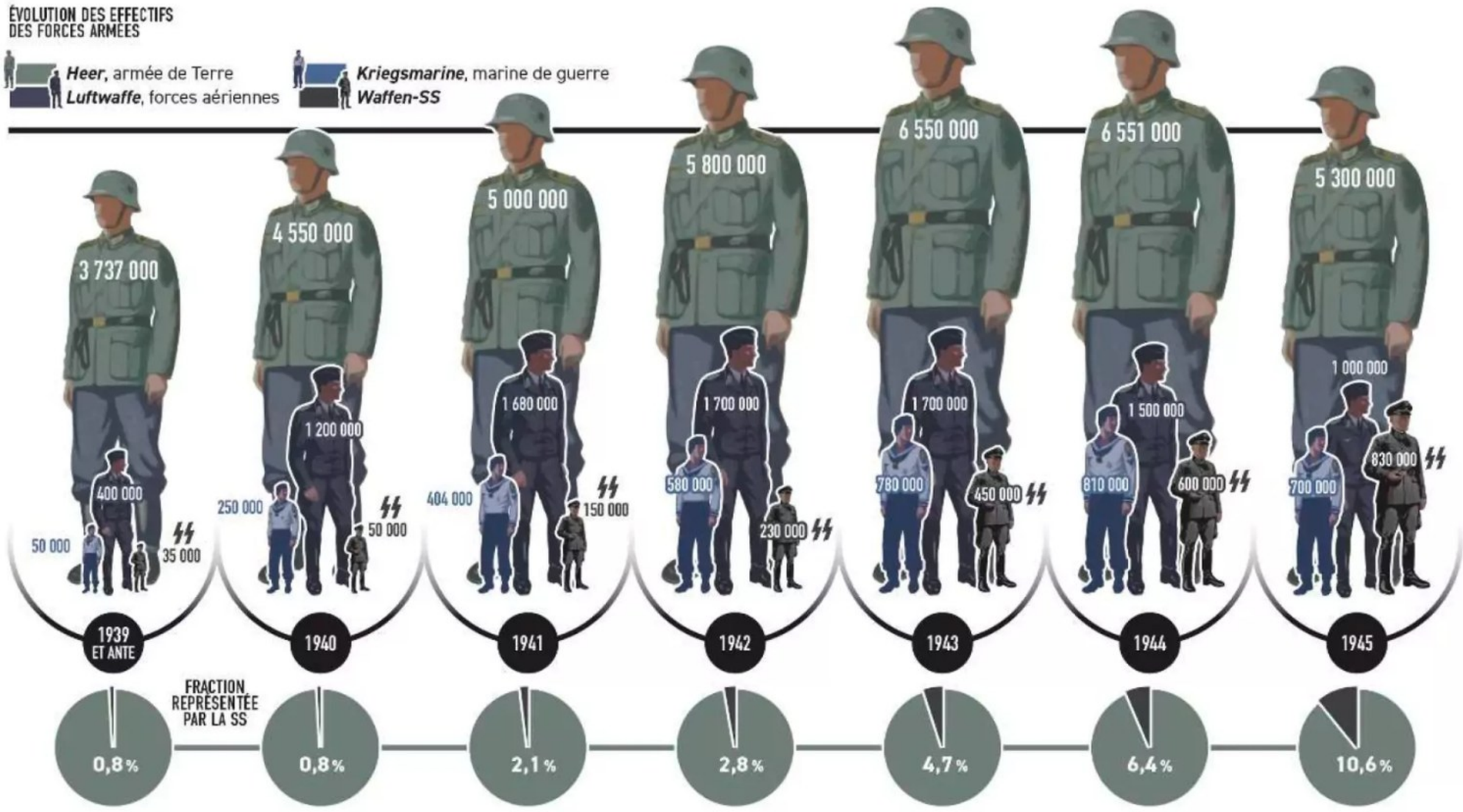
Fonds de tiroirs

Dans les unités, le nombre de soldats diminue. C'est inexorable. Ces effectifs en peau de chagrin sont en outre sous-encadrés et la part des hommes trop âgés, trop jeunes ou en mauvaise santé s'alourdit. On puise alors dans les casernes de l'Ersatzarmee, l'armée de l'Intérieur *(voir le premier encadré)*. En janvier 1945, quand l'Armée rouge aura lancé l'opération *Vistule-Oder*, 255 000 hommes et 33 500 officiers et sous-officiers seront ainsi jetés au sein des « unités Gneisenau » sous les chenilles des T-34, bien avant que leur formation soit achevée. Bien entendu, leurs pertes seront colossales. Le 24 mars 1945, le groupe d'armées G rassemble vingt-deux divisions qui totalisent 24 357 hommes au lieu de 200 000. Neuf d'entre elles ont une force égale ou inférieure à celle d'un bataillon (800 hommes).

À partir de février 1945, on recourt aux dernières extrémités. Les écoles de formation sont vidées, les instructeurs envoyés au combat, les convalescents tirés des hôpitaux. Le 5 mars, un décret du Führer soumet au service actif la classe 1929. Plusieurs milliers d'enfants de 16 ans sont formés en bataillons de marche ou rassemblés dans la brigade « Hitlerjugend », puis expédiés sur le front de l'Oder, Panzerfaust à l'épaule.

Le régime nazi fait flèche de tout bois pour recruter toujours plus. Les services de l'arrière sont peignés et repeignés pour en extraire le maximum de combattants. Résultat, la logistique, déjà insuffisante dans les belles années, est en voie de paralysie. La troupe manque plus fréquemment de vivres, de munitions, de carburant, car le service du train – dépeuplé et démotorisé – n'est plus à la hauteur.

Malgré la résistance idéologique du parti nazi, 500 000 femmes portent l'uniforme à la fin de 1944. Elles sont partout dans les bureaux des unités et le service de santé, libérant des dizaines de milliers d'hommes pour le front. La Luftwaffe y recourt particulièrement : sans elles, elle ne pourrait faire tourner l'énorme Flak qui défend le ciel du Reich. Les jeunes



LA WAFFEN-SS QUADRUPLE ENTRE 1942 ET 1945

Armée politique parallèle, puis armée dans l'armée, la Waffen-SS voit ses effectifs multipliés par 24 de 1939 à 1945, tandis que sa part dans les forces armées est plus que décuplée, au point de reléguer la Kriegsmarine au deuxième rang. Cette montée en puissance est encore plus visible au combat : équipées des meilleurs matériels, les divisions de Panzer et de Panzergrenadiere SS composent le fer de lance des dernières offensives. Réunies dès 1942 en SS-Panzerkorps, elles vont jusqu'à former à la fin des SS-Panzerarmee : la 6e de Sepp Dietrich dans les Ardennes et la 11e de Felix Steiner en Poméranie.

filles sont majoritaires dans la détection radar, les transmissions, la manœuvre des 361 batteries de projecteurs, les compagnies fumigènes, l'aérostation, le réglage du tir des 2 172 batteries lourdes et légères…

L'économie sacrifiée

Il en va de même pour les affectés spéciaux : 591 000 d'entre eux ont encore été retirés des usines entre juin et septembre 1944, au point que de fortes tensions apparaissent entre Goebbels – chargé par Hitler de trouver des soldats à tout prix – et Speer qui, lui, doit faire tourner l'économie. La semaine de travail atteint déjà 60 heures, et 610 000 femmes sont embauchées. Dans la plupart des usines, il y a cinq à dix fois plus de travailleurs étrangers (ex-volontaires, prisonniers, déportés) que d'Allemands. D'ailleurs, Himmler s'en inquiète et donne des consignes d'extrême fermeté à leur égard. Entre le 1er décembre 1944 et le 1er mai 1945, le régime sacrifie une économie de toute façon en panne : 2,6 millions d'affectés spéciaux sont incorporés, tous trop âgés ou mal en point. Un rapport d'inspection de Speer signale, en septembre 1944, que *« dans les nouvelles divisions de Volksgrenadiere il y a de nombreux vieux qui tombent après six kilomètres de marche. Au LXXXIe corps, 100 hommes sur un bataillon ont dû être renvoyés à l'arrière : ils n'étaient pas à la hauteur des efforts demandés. »*

La Waffen-SS phagocyte l'armée

Si la Wehrmacht agonise, la Waffen-SS se porte bien – au moins sur le plan numérique. Les six derniers mois du conflit accélèrent encore une croissance qui a commencé avec la guerre : deux divisions en 1940, quatorze en 1943 et 44 en 1945, les effectifs combattants passant de 47 000 en 1940 à plus de 500 000 en janvier 1945. Si, fin 1944, les SS ne représentent que 5 % du total du personnel de la Wehrmacht, ils s'attribuent un quart des divisions Panzer et deux tiers des divisions de Panzergrenadiere. Cette croissance est assurée par quatre voies. D'abord le recrutement, volontaire ou forcé, des *Volksdeutsche* (les populations allemandes de souche vivant depuis des siècles à l'étranger) de Hongrie, de Roumanie et d'ailleurs : plusieurs dizaines de milliers en 1944, après quoi le recrutement se tarit du fait de l'avance de l'Armée rouge. En deuxième lieu, les volontaires ouest-européens (Néerlandais, Français, Flamands, Scandinaves…) : ils sont 22 000 au 1er janvier 1945. Enfin, par la constitution d'unités non germaniques : divisions estoniennes et lettones, ukrainiennes, russes. Mais les effectifs ne peuvent être maintenus qu'en dérobant les ressources destinées à la Wehrmacht. Le 17 février 1945, Himmler reçoit le droit de prélever d'autorité une part des conscrits : 95 000 sur les 452 000 de la classe 1928, soit 21 %. En dehors de la vieille élite (divisions 1, 2, 3, 5, 9, 10 et 12), les formations tardives sont de piètre qualité. À mesure qu'approche la fin de la guerre, le taux de désertion augmente de plus en plus vite au sein des unités SS. En mars 1945, il atteint ainsi un tiers de l'effectif de la 17e division SS « Götz von Berlichingen ». Cela s'explique surtout par la peur de tomber aux mains des Soviétiques, dont aucune pitié n'est à attendre. ■

Équivalent allemand de la Jeep conçu par Ferdinand Porsche, la Kübelwagen («voiture baquet») est posée sur un châssis de coccinelle Volkswagen. 50000 exemplaires de ce véhicule sont fabriqués pour l'armée allemande. Une version amphibie dotée d'une hélice, la Schwimmwagen, est également produite à 15000 exemplaires.

Prototype de tous les fusils d'assaut à qui il donne son nom, le Sturmgewehr 44 (StG 44) est un fusil automatique doté d'une cartouche de 7,92 mm à puissance réduite, de façon à amortir le recul pour faciliter le tir en rafale, tout en limitant le poids de la munition (en chargeur de 10 ou 30 cartouches), ce qui augmente du même coup la capacité d'emport. Environ 500000 exemplaires sontfabriqués.

Le Sturmgeschütz (canon d'assaut, StuG) est composé d'un châssis de char armé par une pièce d'artillerie sous casemate, permettant l'emploi de canons plus puissants.

La Luftwaffe se vide quant à elle de sa substance humaine au profit de l'armée de terre *(voir l'encadré p. 14)*. Dès 1942, elle avait levé 22 divisions de campagne avec ses personnels excédentaires. Entre juillet et août 1944, 160000 de ses soldats sont directement affectés aux régiments d'infanterie sans formation supplémentaire, puis encore 100000 en septembre et octobre. Aux quatre divisions de parachutistes combattant au sol de 1943 s'en ajouteront dix autres (au total 200000 hommes) à partir d'avril 1944, dont sept levées après octobre et composées de soldats qui n'ont aucune des qualités attendues d'une troupe d'élite.

La Kriegsmarine se tire mieux d'affaire, en partie parce que son chef, le grand amiral Dönitz, est bien en cour auprès d'Hitler, à la différence de Göring. Mais à partir de janvier 1945, elle lève à son tour cinq divisions d'infanterie de marine, une division de forteresse, l'équivalent de quatre brigades d'infanterie, deux brigades de Flak et de nombreuses unités de soutien qui combattent au sol, surtout à l'Est. Les derniers renforts aérotransportés dans Berlin encerclé seront ainsi composés de 1800 marins… Faute de formation et d'armement ad hoc, la valeur de ces formations est très médiocre. Ni la croissance en trompe-l'œil de la Waffen-SS *(voir l'encadré p. 11)* ni la levée du Volkssturm *(voir l'encadré ci-dessous)* ne changent la situation.

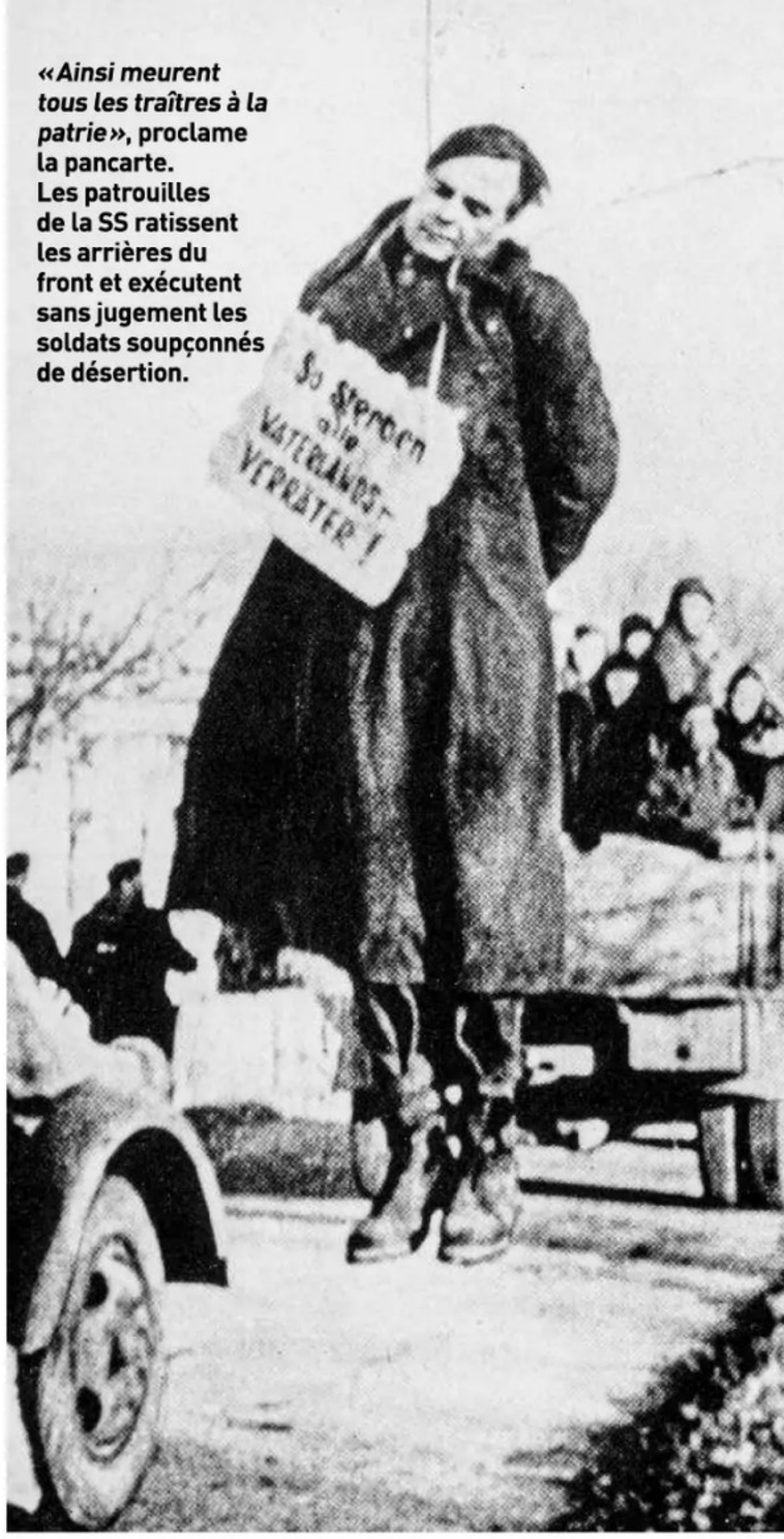
L'équipement : records battus, mais manques croissants

Dans l'été de sa double défaite à l'Ouest et à l'Est, l'armée de terre a perdu à peu près la moitié de ses équipements, des cuisines roulantes aux chars lourds en passant par les radios et les mitrailleuses. Les réorganisations successives de l'économie de guerre intervenues depuis 1943 ne permettent d'en remplacer qu'une partie, malgré les records de production battus chaque mois de l'année 1944. Seules les sorties de camions, de Kübelwagen et de motos reculent nettement. Traduction : l'infanterie se démotorise et même, à partir de février 1945, une partie de la Panzerwaffe. Une division d'infanterie encadrait 600 véhicules en 1941, mais 60 au maximum en janvier 1945, c'est-à-dire vingt de moins qu'en… 1918 ! L'artillerie de campagne est à la même enseigne, si bien que, dans les nouvelles divisions, il faut supprimer entre un tiers et la moitié des pièces.

En revanche, d'autres productions s'envolent entre le 1er janvier et le 31 août 1944 : +32 % pour les Sturmgewehr, +270 % pour les lance-grenades, +800 % pour les Panzerfaust et les bazookas ! L'infanterie ne manquera jamais d'armes portatives antichars ni d'armes légères, les unités blindées anglo-saxonnes et soviétiques en sauront quelque chose. La production des blindés n'est pas en reste : +63 % pour les Sturmgeschütz, +32 % pour les autres blindés, tous types confondus. Parmi ceux-ci, pour la première fois, le Panther vole en septembre la vedette au Pz IV avec 2135 machines livrées contre 2110.

Le feu de paille s'éteint…

Le pic de la production est atteint en septembre 1944. Puis quasiment tous les chiffres reculent, sauf, dans un premier temps, ceux des Sturmgeschütz et des chasseurs de chars. À partir de janvier 1945, c'est la chute libre : on vit sur les stocks durant quelques semaines, puis les matériels perdus ne sont plus remplacés. La raison de cet effondrement est à chercher dans les bombardements alliés de plus en plus nombreux et efficaces, la paralysie progressive des transports et l'épuisement de nombreux stocks de matières

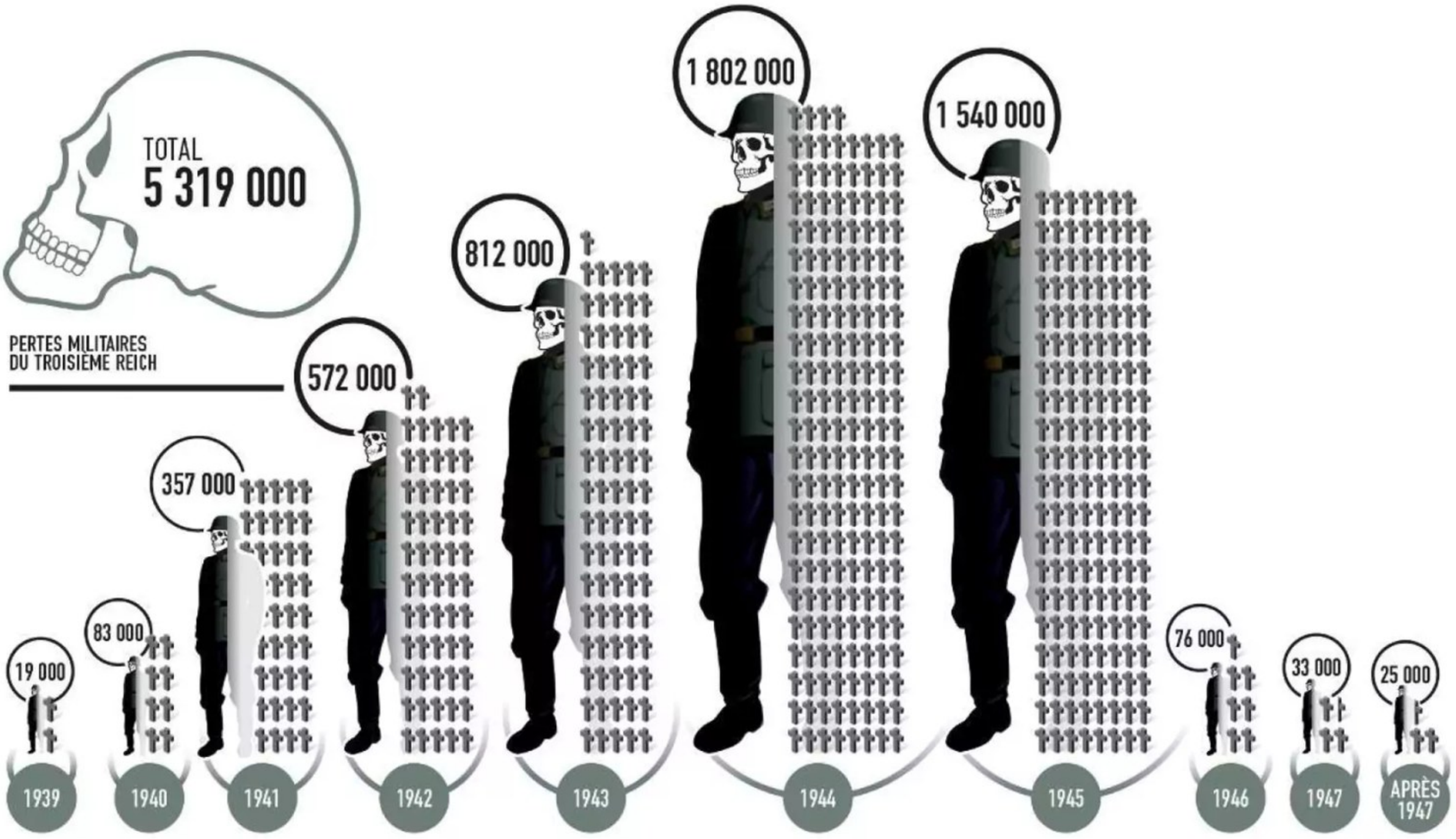


«Ainsi meurent tous les traîtres à la patrie», proclame la pancarte. Les patrouilles de la SS ratissent les arrières du front et exécutent sans jugement les soldats soupçonnés de désertion.

AKG – INFOGRAPHIE JULIEN PELTIER POUR G&H – GETTY IMAGES

Volkssturm, la milice des rebuts

Le 25 septembre 1944, un décret signé par Hitler crée le Volkssturm allemand. Tous les hommes de 16 à 60 ans y sont soumis. La levée et la conduite de ces soldats sont de la responsabilité du parti nazi, leur équipement de celle d'Himmler. Sur le papier, le Volkssturm concerne 13,5 millions d'hommes, plus que les 11,2 millions incorporés dans la Wehrmacht. Mais en réalité, seule une fraction sera utilisée, entre 350000 et 400000 hommes. Le Volkssturm s'organise théoriquement en bataillons à deux, trois ou quatre compagnies d'infanterie, plus une compagnie lourde, soit un effectif oscillant entre 400 et 800 hommes. Ils sont équipés d'expédients : quelques canons et mortiers soviétiques capturés, des fusils pris sur les « seconds choix » d'usine et surtout sur les stocks italiens saisis en 1943 (avec 60 cartouches maximum). On verra parfois des sections dotées de pistolets-mitrailleurs MP 3008 connus sous le nom de *Volksmaschinenpistole*. La seule arme abondante est le Panzerfaust. Il n'y a pas de cuisines roulantes, pas d'uniformes, pas de service médical. La formation militaire est risible : les trois quarts des bataillons se contenteront de six heures chaque dimanche. L'encadrement est très insuffisant et la plupart du temps incompétent (quinze jours de formation). D'une façon générale, les bataillons du Volkssturm se comporteront incomparablement mieux face aux Russes que face aux Anglo-Américains, à condition d'être épaulés par des éléments d'infanterie expérimentés, particulièrement en milieu urbain ou sous fortifications, et au prix de pertes exorbitantes. Si, globalement, le Volkssturm n'a pas eu un grand poids militaire, il a permis localement d'organiser une défense qui aurait été impossible sans lui. ■



DES RIVIÈRES AUX FLEUVES DE SANG

Déjà impressionnante en 1943 en dépit d'une faible implication à l'Ouest, la mortalité au combat explose à l'été 1944, notamment à l'Est, où une division disparaît tous les deux jours ! À la destruction du groupe d'armées Centre par l'offensive *Bagration* et ses annexes répond celle des forces à l'Ouest des suites de la bataille de Normandie – respectivement 400 000 et 395 000 pertes définitives. Et la mortalité redouble en 1945, avec 1,54 million de morts en un peu plus de quatre mois : près de 12 000 tués par jour, contre environ 5 000 en 1944. Quelque 134 000 soldats disparaissent encore de blessures et maladie après 1945.

premières stratégiques. Sur la base d'un indice 100 en juillet 1944, la livraison de matières premières aux usines passe à 62 en décembre et 37 en février 1945. Le pétrole et ses dérivés sont les plus touchés *(voir l'encadré p. 15)*. Le manque de carburant est dramatique pour la Luftwaffe, qui ne peut plus entraîner convenablement ses pilotes ni les faire combattre plus de quelques heures par semaine. Quant aux divisions Panzer, même pour parcourir 40 km, elles doivent prendre le train. Il n'est donc plus question de mener une guerre mobile autre que locale.

L'armée a la tête coupée

Au sein des unités, à partir du mois de septembre 1944, les manques en équipement ne cessent de s'aggraver. Le personnel du train ne reçoit plus d'armes individuelles. L'allocation d'obus se réduit sans interruption : il n'est plus question de tirs de préparation ou de contre-batteries au-delà de quelques centaines de coups par division, plus question non plus d'exercer les unités en cours de formation. En février 1945, à l'école d'infanterie de Hambourg, on dénombre une mitrailleuse pour 70 recrues (contre une pour dix six mois plus tôt) et une pour… 2 600 le mois suivant. Conséquence : la durée et la qualité de la formation de la troupe s'effondrent. Un pilote de la Luftwaffe reçoit deux fois moins d'heures d'entraînement qu'en 1942, et quatre fois moins qu'un Américain.

Le 4 avril, à Lemgo, en Rhénanie du Nord, une Allemande panse le doigt d'un jeune rescapé de la Wehrmacht, sous l'œil apitoyé de ses nouveaux geôliers de la 9e armée américaine.

Dérivée de la directive du même nom adoptée en janvier à la conférence de Casablanca, l'opération Pointblank (« Bout portant ») est une campagne de bombardement stratégique anglo-américaine menée du 14 juin 1943 au 19 avril 1944. Elle vise à user la chasse allemande avant le Débarquement, en attaquant l'industrie aéronautique et en l'obligeant à combattre au-dessus du Reich.

Chef de la chancellerie du parti nazi, secrétaire particulier, conseiller et bras droit politique d'Hitler, Martin Bormann (1900-1945) est un des piliers du régime. Il est tué dans les ruines de Berlin le 2 mai 1945.

Les blindés sont gravement affectés, eux aussi. Il fallait vingt et une semaines d'instruction pour juger une unité blindée apte au combat en 1940, six à huit semaines dans le meilleur des cas à l'automne 1944. La compétence des jeunes officiers tombe au plus bas. Dans ses *Souvenirs*, Speer rapporte une visite à la division Panzer Lehr, pépinière dédiée à l'instruction des cadres et, en principe, unité d'élite : *« Le commandant me montre le résultat auquel parvient une brigade blindée récemment constituée [...]. Par manque de formation, durant sa concentration, elle perd par accident dix de ses 32 Panther neufs. Le reste se présente sur le champ de bataille sans reconnaissance [...] et est mené si pauvrement qu'il perd encore quinze machines tirées comme au champ de foire par une unité antichar américaine. »*

Flambée de chair humaine et moral en chute libre

Les unités du front se dérobent mutuellement du matériel, détournent des wagons et des convois d'armes et de munitions qui ne leur sont pas destinés. Une partie des blindés arrivent sans être achevés, la production de pièces détachées est quasiment abandonnée. Si bien que, début mars 1945, à peine la moitié des Panzer présents dans les unités sont opérationnels. Les manques sont officiellement sanctionnés par l'adoption d'une nouvelle table d'organisation, la Panzerdivision 45. L'unité vedette de l'armée de terre perd grosso modo deux tiers de sa puissance par rapport à la Panzerdivision 44, elle-même déjà allégée. Si 54 chars sont autorisés, le nombre réel est plus proche de 25 ou 30, et le nombre de fusiliers embarqués sur les half-tracks est drastiquement réduit. Dans ces conditions, une division Panzer ne peut plus avoir d'autre impact que local.

Toutes ces données qualitatives permettent donc de relativiser l'exploit de l'automne 1944. Si 90 nouvelles divisions d'infanterie et vingt divisions de Panzer et de Panzergrenadiere sont levées, leur valeur combative est sans commune mesure avec les divisions du début de la guerre. Des 82 divisions de Volksgrenadiere formées à partir d'août 1944, aucune n'est apte à l'offensive et beaucoup sont jugées par leurs propres chefs à peine aptes à une défensive limitée. Leur puissance de feu et leur effectif sont en moyenne inférieurs d'un tiers aux divisions de 1943, et leur qualité au combat est incomparablement plus basse. Aussi leurs pertes sont-elles effroyables. À tel point que le commandant de la 8e armée ne peut s'empêcher de dénoncer leur emploi comme *« une extermination d'un matériel humain allemand sans expérience du combat »*. Ce sera encore pire pour les toutes dernières unités levées directement à partir des formations du Service du travail du Reich : de la simple chair à canon.

Il faut faire un sort à une facette du « mythe de la Wehrmacht » : elle aurait combattu dans l'ordre et la discipline jusqu'au bout, mue par le désir de protéger les populations, par la fidélité au Führer et à ses propres traditions. Que la majorité des soldats allemands se soient battus jusqu'à la fin mars 1945 à l'Ouest et jusqu'à la fin avril à l'Est ne se discute pas. Les pertes en témoignent. Le nombre de prisonniers fournit néanmoins l'indication que la volonté de lutter va de moins en moins souvent jusqu'au sacrifice ultime : une estimation minimum montre qu'entre 600 000 et 700 000 soldats se rendent de janvier à mars 1945.

Il n'y a pas *une* attitude du soldat allemand face à la défaite qui vient, mais tout un éventail. L'âge apparaît comme un facteur déterminant. Les générations passées par la Jeunesse hitlérienne (1926-1929, soit 650 000 soldats) se sont montrées les plus réceptives à la propagande du régime, les plus ardentes au front et les plus promptes à… mourir. À l'inverse, les plus vieux, nés avant 1900 (1,5 million d'hommes), sont

GETTY IMAGES

La Luftwaffe, du drame à la tragédie

Si la Luftwaffe subit une perte constante d'efficacité depuis 1943, celle-ci devient si dramatique en 1944 qu'il n'est plus possible de parler de coopération entre armes : la machine militaire allemande est revenue au pur combat terrestre du XIXe siècle. Dans le ciel du Reich, le moment approche où la défense ne reposera plus que sur la DCA. Au printemps 1944, l'opération Pointblank a en effet décimé la chasse de jour et tellement réduit la fabrication de carburant qu'il n'y en a plus assez pour entraîner convenablement les pilotes, et les pertes montent en flèche. Que la production de chasseurs batte des records ne sert à rien : ce sont les pilotes expérimentés qui manquent. En avril 1944, 489 sont tués, remplacés par 396 novices. En quelques heures, le 11 septembre, 113 chasseurs sont abattus (56 pilotes tués), le 12, c'est 76 (42 pilotes tués). Le 2 novembre, 120 avions sont descendus, 70 pilotes tués, 28 grièvement blessés ! La chasse de nuit est bientôt la seule à pouvoir intervenir avant de s'éteindre complètement au début de 1945. À l'inverse, le taux de pertes des équipages alliés ne cesse de baisser et, par conséquent, le tonnage de bombes largué d'augmenter. Aucune ville de plus de 100 000 habitants ne réchappe. Le 11 septembre, 234 bombardiers britanniques attaquent Darmstadt, où 12 000 civils sont tués. Puis c'est l'escalade : 7 200 tués à Heilbronn le 4 décembre, 4 000 à Magdebourg le 17 janvier, autant à Berlin le 3 février. Le 13 février, le tristement fameux raid contre Dresde fait entre 25 000 et 35 000 tués, soit 10 % des habitants. L'attaque de Pforzheim, le 23 février, cause 17 600 tués, le tiers de la population ! ■

Des soldats se rendent aux tankistes de la 7e division blindée américaine dans le secteur de la 1re armée, près de Dortmund (Ruhr), en avril 1945. La reddition à l'Ouest est un immense soulagement pour bien des Allemands.

moins empressés, pour manier l'euphémisme. Quant à la masse des dix millions de soldats nés entre 1900 et 1925, tous les rapports adressés à la hiérarchie montrent qu'ils sont, dans leur très grande majorité, physiquement et psychiquement épuisés, résignés et apathiques.

Désertions en masse

Une minorité croissante de soldats refuse de continuer le combat. On évalue à au moins 300 000 le nombre des déserteurs au second semestre 1944. Tout laisse penser que la proportion s'est accrue en 1945. Le 28 février 1945, Bormann estime que 500 000 à 600 000 hommes se déplacent en permanence sur les arrières des armées avec de fausses permissions ou de faux ordres de mission. Dans l'armée de l'Intérieur, un rapport du 1er février relève que, sur les 2,1 millions d'hommes en formation ou à l'hôpital, 310 000 n'ont pas de statut clair. Au total, peut-être un million de soldats allemands se trouvent, en février 1945, en dehors ou aux limites du cadre légal imposé par le régime. Ce chiffre est d'autant plus important que les risques encourus par ces hommes sont énormes. Si près de 20 000 soldats de la Wehrmacht ont été fusillés après jugement durant la Seconde Guerre mondiale (contre 48 durant la Première…), on ignore le nombre d'exécutions sauvages survenues dans les derniers mois. La masse de témoignages permet néanmoins d'avancer qu'elles se comptent en milliers. La Wehrmacht de 1945 retrouve les pratiques de l'Armée rouge de 1941. ■

La Wehrmacht en panne sèche

Les importations de pétrole brut s'effondrent en août 1944, quand les Russes s'emparent des gisements roumains. Les sources se réduisent alors aux puits de Zistersdorf, en Basse-Autriche, et de Nagykanizsa, en Hongrie. Le gros de l'approvisionnement vient désormais des usines de carburant synthétique, très vulnérables aux attaques aériennes. En mai, septembre et décembre 1944, puis à la mi-janvier 1945, la production s'arrête pour plusieurs jours, le temps de réparer les dégâts causés par des dizaines d'attaques aériennes. En novembre, un dernier pic est atteint avec la livraison de 39 000 tonnes de carburant pour avions et 337 000 tonnes de brut (c'est d'ailleurs une des raisons qui ont poussé Hitler à lancer l'offensive des Ardennes). Mais en mars 1945, tout compris, le Reich produit 10 000 tonnes de carburant, soit 2,5 % de ce qu'il obtenait un an auparavant. En réalité, depuis l'été 1944, on vit sur les stocks. En janvier suivant, les niveaux sont si bas que 90 % des appareils de la Luftwaffe sont cloués au sol et que la Panzerwaffe est condamnée à des actions défensives ou des contre-attaques sans déplacement supérieur à 40 km. ■

Les servants d'une MG42 tiennent sous leur feu un marais sur la rive nord de l'Escaut. Cet accès obligé au port d'Anvers, dont Montgomery a omis de s'emparer début septembre 1944, fait l'objet de combats acharnés pendant tout le mois suivant. Contrairement à l'idée souvent répandue, la ténacité de la Wehrmacht doit bien moins à de nouvelles armes qu'à un remarquable arsenal classique, à l'image de cette mitrailleuse à la cadence de tir meurtrière de 1 200 coups par minute, noyau des équipes d'infanterie.

AKG – COLORISATION POUR *G&H* : LEONARDO DE SA

WESTFRONT

18 *Market Garden*, septembre 1944 : un bond trop loin

24 Escaut, 2 octobre-8 novembre 1944 : un port trop tard

30 Hürtgen, septembre-décembre 1944 : la grande méchante Wehrmacht dévore le petit chaperon Hodges

40 Poches de l'Atlantique : les derniers carrés du IIIe Reich en France

46 Ardennes, 1944 : entre les crocs du Jagdtiger

54 Model, la brute finale

60 *Nordwind*, janvier 1945 : l'ultime coup de griffe à l'Ouest

64 L'Allemagne chassée des mers et des cieux

MARKET GARDEN, SEPTEMBRE 1944 : UN BOND TROP LOIN

Météo désastreuse, coups du sort à répétition, négligences, chef suprême bouffi d'orgueil… Les explications conjoncturelles ne manquent pas pour expliquer le « magnifique désastre » d'Arnhem, au risque d'occulter l'essentiel : le fiasco est lié à la conception même de l'opération. L'arme aéroportée n'est tout simplement pas faite pour gagner seule une bataille. Et encore moins une guerre !

PAR **NICOLAS AUBIN**

Le Britannique Bernard Law Montgomery (1887-1976), vainqueur de Rommel en Afrique, modernisateur de l'armée, commandant des forces terrestres alliées en Normandie, occupe début septembre une position paradoxale. Le néo-maréchal est au faîte de sa gloire et pourtant il vient d'être dégradé au seul commandement des forces anglo-canadiennes. Convaincu qu'Eisenhower, son successeur, est incompétent, il s'épuise à lui imposer ses vues, plus conformes aux intérêts de la Couronne.

« *La chance sourit aux audacieux.* » C'est souvent ce qu'on dit après coup pour qualifier un succès militaire inespéré, comme l'attaque des panzers dans les Ardennes en 1940, ou le Débarquement en Normandie, en ignorant souvent à quel point les vainqueurs ont travaillé dur pour limiter dans leurs plans les éléments aléatoires. De *Market Garden*, on retient souvent *Un pont trop loin* d'Arnhem, immortalisé en 1977 dans le film de Richard Attenborough *(voir les images p. 19)*. Comme si l'opération se résumait à une demi-défaite due, essentiellement, au manque de pot. Il n'en est rien. L'échec de *Market Garden* et, au-delà, l'écroulement du grand rêve de terminer la guerre avant Noël *(voir encadré p. 21)*, sont contenus dans l'organisation fracturée, dans les plans bâclés et, surtout, dans la croyance qui fait de l'arme aéroportée un outil décisif.

Market Garden marque de fait une rupture dans la pensée militaire. Jusqu'à l'été 1944, les Alliés avaient employé les paras comme des commandos, ou comme un joker tactique destiné à favoriser des débarquements (Sicile, Normandie, Provence). L'opération engagée aux Pays-Bas du 17 au 25 septembre va bien au-delà : c'est la première tentative d'enveloppement vertical à finalité stratégique. Quelque 35 000 paras sont chargés de s'emparer d'un corridor étroit par lequel l'armée britannique se projettera comme un poignard au cœur du Reich. L'investissement est aussi considérable (les 1 128 planeurs de l'opération coûtent à eux seuls l'équivalent des chars de sept divisions blindées) que le pari est audacieux : un seul échec sur un des trois points et *Market Garden* perd tout son sens. Réussir, en revanche, ouvre la voie à une révolution militaire : celle de l'emploi banalisé et en masse de forces aéroportées pour ouvrir des fronts dans la profondeur. En ce qui ressemble furieusement à une fin de guerre, il est urgent de valider le concept. Et pas seulement pour des raisons militaires.

Une manœuvre à portée politique

Urgence n'est pas un vain mot à l'été 1944 : fin juillet, les Alliés ont détruit le gros des forces allemandes en Normandie et avancent à raison de 50 km par jour sur un large front. Plein est, l'armée de Patton s'approche de la Lorraine. Orientée nord-est, celle de Hodges aborde le corridor d'Aix-la-Chapelle. Les Anglo-Canadiens de Montgomery filent, eux, plein nord : le 4 septembre, ils sont à Anvers. La route de Berlin semble ouverte et chacun des Alliés s'active pour figurer à son avantage dans l'après-guerre. Or le Royaume-Uni, épuisé par le combat, a vu son leadership supplanté par celui des États-Unis. Pour conserver l'illusion de la puissance et peser politiquement à l'avenir, l'idéal serait d'être l'acteur final de la chute du Reich. Montgomery en est parfaitement conscient, tout comme il est conscient d'être le seul à pouvoir encore agir sur les événements. Mais comment réussir avec une armée à bout de souffle ? Comment y parvenir alors qu'il vient de perdre le commandement de l'ensemble des forces terrestres au profit d'Eisenhower ? En prenant de vitesse les Américains sur le Rhin ! Une fois de l'autre côté, ils n'auront d'autre choix que de confier à Monty la mission de porter l'estocade.

Pour Londres, l'idéal serait d'être l'acteur final de la chute du Reich.

Encore faut-il agir vite, dans le tempo de la poursuite. Le 3 septembre, Bruxelles à peine libérée, Montgomery pense déjà franchir le Rhin dans cent heures alors que le fleuve est à plus de 200 km ! Il néglige sciemment de dégager le port d'Anvers, indispensable à la logistique américaine mais pas à la sienne (il estime que Dieppe, Boulogne et Calais suffiront) et active les forces aéroportées. Il en a besoin pour empêcher la destruction des

Montgomery (ici, avec l'amiral Ramsay, l'homme de Dunkerque et du jour J) est l'âme de *Market Garden*. L'opération ne lui ressemble guère. À El Alamein ou en Normandie, il s'est montré un planificateur prudent et méthodique. Le sens de l'improvisation et l'audace ne sont pas ses qualités premières.

IWM

IMAGES TIRÉES DU FILM *UN PONT TROP LOIN*, DE R. ATTENBOROUGH (1977)/MGM-UNITED ARTISTS

Le général Omar Bradley (1893-1981), après avoir participé à la conquête de la Sicile, débarque en Normandie à la tête de la 1re armée américaine. Il commande ensuite le 12e groupe d'armées qui libère la Bretagne puis entre en Allemagne jusqu'à l'Elbe, où il fait la jonction avec les troupes soviétiques le 25 avril 1945.

Les généraux George Marshall (1880-1959) et Henry Harley Arnold (1886-1950) commandent respectivement l'état-major de l'US Army et sa composante aérienne, l'Army Air Force. Discrets, ils jouent un rôle décisif dans la conduite de la guerre américaine et même alliée, étant présents à l'état-major interallié, le CCS, installé à Washington.

Le plan directeur proposé en mai 1944 envisage de finir la guerre en Europe en privant les nazis de leurs poumons économiques : une offensive principale menée via Aix-la-Chapelle contre la Ruhr et une secondaire via la Lorraine pour conquérir la Sarre. Mais pour diverses raisons, notamment doctrinales et politiques, cette stratégie se délite au profit d'une offensive tous azimuts sur un large front d'Anvers à la frontière Suisse.

trois passages obligés *(voir carte p. 22)* sur la Meuse, le Waal et le Rhin inférieur, et ces hommes seront autant de renforts – denrée rare en septembre chez les Britanniques. Alors que toutes les grandes opérations aéroportées ont été montées après des semaines ou des mois de préparation en vue de l'ouverture d'un front, Monty improvise un plan en quelques jours. Dans la nuit du 6 au 7 septembre, des planeurs déposeront des commandos au pied des ouvrages, comme à Pegasus Bridge dans la nuit du 6 juin. À l'aube, une division et demie sera larguée en renfort pour tenir jusqu'à l'arrivée du XXXe corps (la division blindée des Gardes, unité d'élite, plus une brigade en renfort, deux divisions d'infanterie, le tout commandé par Brian Horrocks) par voie de terre. Les Allemands, en fuite, n'auront pas la force de s'y opposer.

Malheureusement, une opération aéroportée ne se bricole pas à la va-vite. Étudier le terrain, trouver les zones de largage, planifier les vols et leurs itinéraires, les escortes et les appuis tout en tenant compte de la météo (au décollage, en vol et au-dessus de l'objectif) et bien sûr de l'adversaire… Tout cela exige du temps. Au terme des trois jours, rien n'est prêt. Le 7, un coup de vent excuse un report. Montgomery est contraint de revoir sa copie. Il ne s'agit plus de fondre sur un ennemi en fuite, mais dorénavant de percer un front qui s'est reconstitué et de sauter sur des objectifs mieux défendus. Le 10, prenant acte du *« renforcement des défenses allemandes autour de Nimègue et d'Arnhem »*, Montgomery triple les effectifs engagés ! Les paras ne doivent plus simplement sécuriser les objectifs lointains : trois divisions seront larguées en tapis pour ouvrir un corridor (opération *Market*) et faciliter ainsi la pénétration du XXXe corps (opération *Garden*).

L'importance des effectifs et la qualité de la troupe assureront la marge de réussite contre quelques milliers de SS mal armés et des territoriaux sans valeur offensive.

Mais tenir compte du changement impose aux planificateurs de reprendre leurs calculs. Montgomery leur octroie une semaine, ce qui lui laisse le temps de rassembler quelques stocks et de rameuter des divisions supplémentaires pour sécuriser les flancs. Mais cette semaine s'ajoute à celle déjà écoulée… Une éternité dans la poursuite et un répit inespéré côté allemand. L'autre inconvénient est que la programmation de *Market Garden* ralentit les opérations

La lenteur de sa planification rend l'opération trop visible pour l'ennemi.

et les rend parfaitement lisibles pour l'ennemi. Tandis que le XXXe corps s'efforce d'établir sa base de départ au-delà du canal Meuse-Escaut, les combats sur les autres fronts de la 2e armée britannique sont suspendus pour économiser les munitions, ce qui met la puce à l'oreille des Allemands et leur permet de concentrer leurs forces. Le front se fige. L'Américain Bradley n'a pas tort quand il martèle que dans une bataille fluide, l'aviation de transport est bien plus utile en ravitaillant les pointes blindées.

À ce stade, la pertinence de *Market Garden* aurait dû être remise en cause. Il n'en est rien. La proposition de Montgomery obtient l'aval d'Eisenhower. C'est que l'enveloppement vertical a de puissants avocats outre-Atlantique. Depuis plusieurs semaines, en effet, les généraux Marshall

LE PLAN DE MONTGOMERY POUR GAGNER LA GUERRE

Pour en finir avant l'arrivée des Soviétiques, il faut passer l'ultime barrière : le Rhin. Arnhem est un point idéal. De là, Monty débouchera en terrain plan, favorable aux manœuvres motorisées et mal doté en défenses naturelles. Il isolera les forces allemandes aux Pays-Bas et foncera sur la Ruhr, cœur industriel du Reich, puis sur Berlin. Quant aux Américains, ils jouent les seconds rôles…

CARTE : CYRIL COURGEAU POUR *G&H* – IWM

Des paras britanniques progressent dans les ruines d'Oosterbeek, le 23 septembre (ci-dessus). En bas à gauche, des artilleurs débarquent une jeep et une remorque d'un planeur Horsa près de Wolfheze, le 17 septembre.

et Arnold inondent Ike de courriers l'invitant à valider le concept qui justifie la mise sur pied, en août 1944, d'une coûteuse 1re armée aéroportée alliée (FAAA). Cette force est unique. Non seulement par sa taille – six divisions aérotransportables et deux brigades –, mais surtout parce qu'elle est internationale et interarmes, les groupes de transport aérien étant intégrés à la structure. L'opération est donc pour Ike une opportunité. Artificiellement, il l'inscrit dans sa stratégie du large front. Mais il la considère en fait comme une attaque secondaire… qui facilitera l'offensive principale confiée à la 1st US Army de Hodges ! Tout cela est bien éloigné du projet de Montgomery. Les soldats vont payer cher le jeu de dupes des grands chefs alliés.

États-majors éparpillés, logistique écrasante

Par essence, un assaut aéroporté est une bataille aéroterrestre. Elle implique une synergie entre l'aviation, les paras et les forces terrestres. Les Alliés l'ont compris après les quasi-désastres de Sicile et de Normandie, et c'est pourquoi Eisenhower a accepté la création de l'armée aéroportée alliée. Hélas, son chef, le général américain Lewis Brereton, intrigue pour que l'état-major – en charge de la planification – ne compte que des aviateurs… qui ne manquent pas de se focaliser sur la composante aérienne. Ce hiatus est aggravé par l'éloignement des états-majors, sans communications directes. Montgomery et Dempsey (le chef de la 2e armée britannique dont dépend le XXXe corps) planchent en Belgique sur la progression de la 2e armée. La FAAA, elle, travaille indépendamment en Angleterre, tandis que l'état-major des forces aériennes tactiques chargées de l'appui au sol se trouve en France – bien loin d'Arnhem où la 2e armée devra intervenir. Eisenhower pourrait, seul, jouer les coordinateurs, mais il est à Jullouville, au pied du Cotentin, un genou en vrac après un atterrissage raté.

Ainsi, la structure unifiée (c'est-à-dire le point fort des Alliés le 6 juin) s'est fracturée pour satisfaire aux ambitions personnelles et aux intérêts politiques. Mais le commandement doit en outre gérer des forces à la limite de la masse critique. À la suite de plaintes des paras, qui ont souffert au sol avec leur équipement léger, les divisions aéroportées se sont considérablement alourdies : chacune est dotée de 78 pièces antichars et 62 obusiers – avec leurs véhicules. Leur transport exige de ce fait un tiers d'avions en plus qu'en Normandie, des centaines de planeurs et d'immenses zones d'atterrissage dégagées. Même l'opulente aviation américaine ne peut couvrir les besoins. Or, ils sont déjà trop nombreux pour partager les étroits couloirs d'approche : il faut procéder à des largages échelonnés.

Le général Lewis Brereton (1890-1967) est un aviateur au bilan mitigé. Les forces aériennes américaines des Philippines qu'il commande sont écrasées en décembre 1941 par les Japonais. Puis, à la tête de la Ninth Air Force, il est critiqué par Bradley qui lui préfère ses subordonnés, plus perméables aux innovations. Sa nomination à la FAAA peut être vue comme une sanction.

«Chez soi pour Noël», l'autre rêve foudroyé de « Market Garden »

Le 14 septembre, Montgomery publie sa séquence opérationnelle : une fois de l'autre côté du Rhin, poursuivre vers le nord et l'est sur 150 kilomètres supplémentaires pour isoler les Pays-Bas tout en engageant l'encerclement de la région économique de la Ruhr en coordination avec une offensive secondaire américaine. Asphyxiés, les nazis ne pourront s'opposer à une charge vers Berlin avant Noël. Vœu pieux. Quand bien même le Rhin aurait-il été franchi, Montgomery n'aurait disposé que de cinq divisions pour avancer, dont une de paras très peu mobile. Il n'a pas de réserve, puisque son armée canadienne assiège des ports, du Havre jusqu'à Anvers. Pire, il se serait retrouvé sur un balcon, à 200 kilomètres au nord des Américains et au sommet d'un fragile corridor, davantage menacé que menaçant. La veille de *Market Garden*, il apprend que l'offensive sur Aix-la-Chapelle est stoppée, les Allemands peuvent se redéployer au nord. Il aurait été difficile aussi d'approvisionner son armée avec une base logistique distante au mieux de 600 km (Dieppe), même en y affectant le gros des services de transport américains. Dégager des ports plus proches? Une gageure avec 150 000 Allemands pris au piège en Hollande. Risqué le 4 septembre face à un ennemi décomposé, le plan est devenu surréaliste le 14 contre un front reconstitué. ■

LES 7 CLÉS DE LA BATAILLE

1 Le 30e corps attaque sur 2000 mètres de front, perce, mais peu à l'aise dans l'exploitation, prend du retard.

2 La 82nd US Airborne, qui croule sous les missions, saisit tous ses objectifs sauf le plus important : le pont de Nimègue.

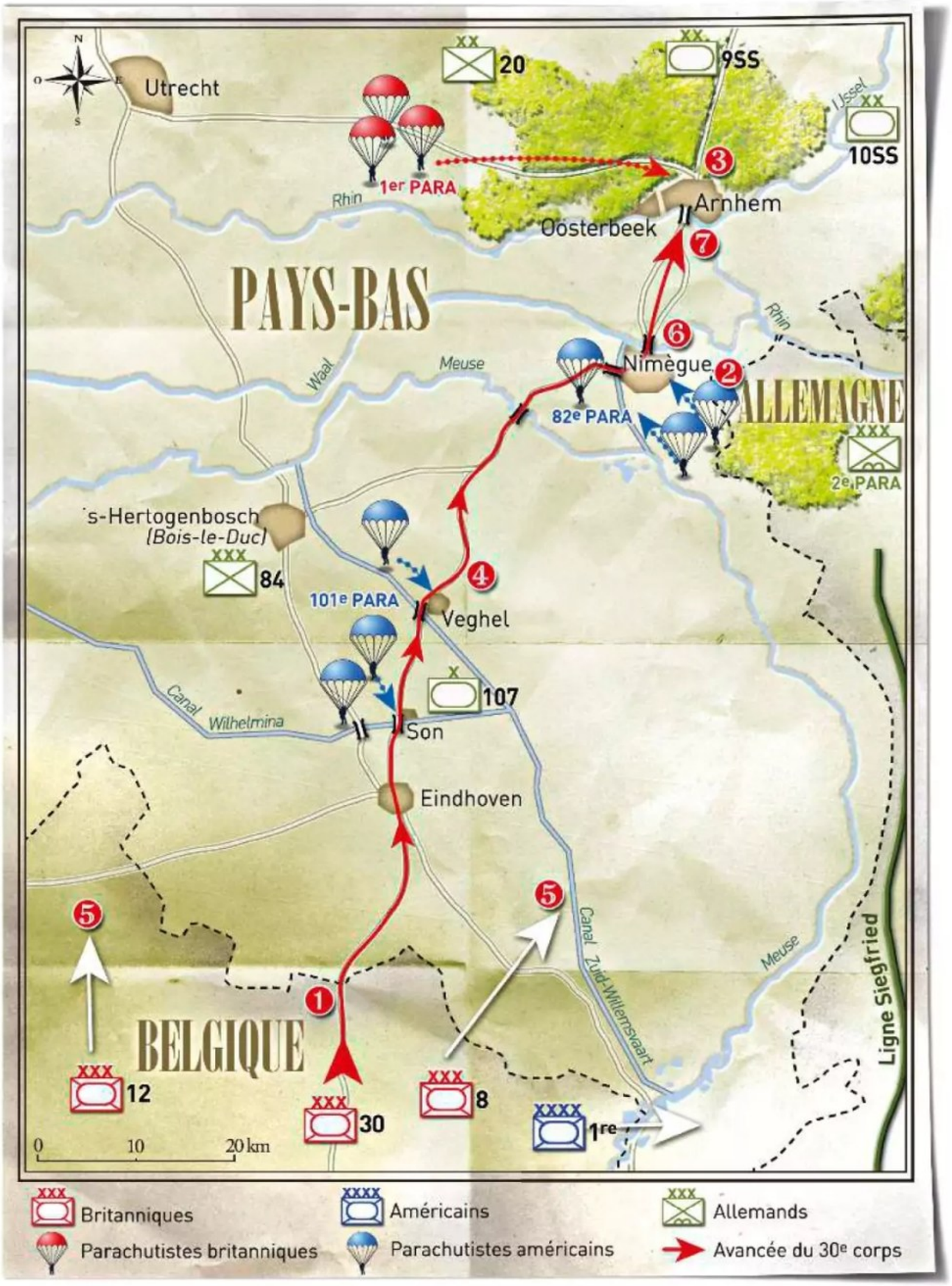
3 Seul le bataillon Frost atteint le pont d'Arnhem, le reste de la division est bloqué à Oosterbeek face à des troupes de circonstance.

4 Les Guards rattrapent le retard initial, couvrent une centaine de kilomètres et arrivent devant Nimègue en 50 heures.

5 Les corps extérieurs, mal dotés, s'embourbent et ne fixent aucune troupe ennemie, laissant le XXXe corps exposé en pointe. Avec des troupes de fortune, les Allemands contre-attaquent les flancs d'un corridor large de quelques kilomètres. À plusieurs reprises, l'unique route, surnommée « Hell's Highway », est coupée. Les Britanniques dilapident de précieux moyens pour rouvrir ce cordon ombilical.

6 Le Waal est franchi le 20 (J + 4), mais la pointe blindée est émoussée. Ravitaillement et renforts, englués le long de la route, tardent. L'opération s'enlise à 17 kilomètres d'Arnhem.

7 Le 23, le XXXe corps atteint le Rhin. Trop tard, les Allemands ont écrasé Frost ! La brigade polonaise est sacrifiée. Le 25, 1741 parachutistes survivants sur 10000 évacuent Oosterbeek. La bataille se poursuivra plusieurs semaines le long du corridor.



CARTE : STÉPHANE HUMBERT-BASSET POUR *G&H* – IWM

De là, d'autres genres de compromis, aussi logiques que funestes, suivent en cascade. Il faudrait en principe enchaîner les sauts rapidement, deux par jour au moins. Mais on ne peut pas les entreprendre de nuit, l'expérience normande ayant été désastreuse, ni en début de journée à cause du brouillard matinal anglais. Avec des objectifs situés à 500 km de Londres, on se résout à un unique parachutage quotidien, dans le courant de l'après-midi. Trop tard, donc, pour secourir les commandos largués dans la nuit, et les experts recommandent donc d'annuler les coups de main nocturnes. Pourrait-on dans ce cas les compenser par un largage au plus près des objectifs ? Non, car l'échelonnement des parachutages exige d'économiser les avions. Il devient en conséquence indispensable d'éviter les zones couvertes par la Flak, c'est-à-dire celles qui sont à proximité des ponts. Quant aux terrains capables d'accueillir des centaines de planeurs, ils sont nécessairement éloignés des zones urbaines où se trouvent les objectifs : à plus de 10 km pour Arnhem. L'effet de surprise sera assurément perdu.

Les chefs ont-ils vu trop grand par excès de prudence ? Pas pour l'historien Sebastian Ritchie *(voir Pour en savoir plus)* qui démontre, au terme d'une étude fouillée, qu'un calendrier plus ambitieux se serait fracassé sur la météo déplorable et aurait conduit à un retard et une pagaille bien supérieurs. C'est ainsi : le manque de souplesse fait autant partie intégrante des opérations aéroportées que le parachute. Et en outre, le gonflement excessif conduit, paradoxalement, à une dilution des moyens.

Un concept irréalisable

Initialement, les parachutistes devaient en effet prendre trois ponts, alors que le « tapis » prévu avec la nouvelle mouture suppose de conquérir treize objectifs. En triplant les moyens, Montgomery pense compenser ! Erreur. Tout d'abord, le jour J, l'aviation ne parachutera pas la moitié des hommes, déficit aggravé par l'obligation de laisser des forces sur les zones de largage afin de les protéger. Ainsi, le 17 septembre, sur les cinq brigades prévues pour Arnhem, seules deux parviennent à sauter. La première

Des Sherman du XXXe corps britannique passent le pont de Nimègue, enfin saisi par la 82e division américaine.

reste sur place, seule la seconde marche sur le pont… Autant finalement que dans le plan initial – mais sans profiter du coup de main nocturne et de la surprise ! Les Américains ne font pas mieux. Un seul bataillon (sur trois) d'un seul régiment (sur quatre) de la 82nd Airborne donne l'assaut au pont de Nimègue. L'augmentation des effectifs est contre-productive.

Il n'est pas surprenant qu'une fois au sol, les parachutistes manquent de punch. À Arnhem, ils sont incapables de forcer les barrages établis en catastrophe par les cadets d'une école de sous-officiers. À Nimègue, quelques compagnies de sécurité suffisent pour leur interdire un pont. À Eindhoven, ils cèdent à plusieurs reprises face aux contre-attaques allemandes. Leur surcroît de matériel est insuffisant pour les combats à haute intensité, inévitables dès que les opérations se prolongent. Résultat d'une équation en fait insoluble, leur structure se révèle trop lourde pour la logistique, mais insuffisante pour le combat soutenu. Exigeant une méticuleuse planification, trop complexe à exécuter, soumis à trop de contraintes et manquant de puissance une fois au sol, le concept d'assaut aéroporté en masse n'est tout simplement pas réalisable, et encore moins dans l'urgence. À bien y regarder, ce n'est pas l'échec de *Market Garden* qui est surprenant, mais la performance des Alliés, venus mourir au pied du dernier pont. ■

POUR EN SAVOIR PLUS

- *Operation Market Garden. The Campaign for the Low Countries, Autumn 1944 : Seventy Years On*, John Buckley & Peter Preston-Hough, Helion, 2016.
- *It Never Snows in September. The German View of Market Garden and the Battle of Arnhem*, Robert J. Kershaw, Da Capo Press, 1996.
- *Mass Vertical Envelopment (Airborne)*, Paul Nobbe, Storming Media, 2002.
- *Arnhem, Myth & Reality*, Sebastian Ritchie, Robert Hale, 2010.

Pont trop loin, Allemands pas prêts… mais prompts à réagir

Le 16 septembre 1944, le service de renseignement allemand à l'Ouest prévient le groupe d'armées B que les Alliés vont attaquer à partir du canal Meuse-Escaut… mais vers l'est, c'est-à-dire vers la frontière allemande. Faute de reconnaissance aérienne, en revanche, la concentration des trois divisions aéroportées n'est pas repérée, si bien que les largages du 17 septembre sont une surprise. Face à une faible résistance, les pertes des paras se limitent à 2,8 % contre 25 à 30 % escomptés par le SHAEF. Néanmoins, le feld-maréchal Model, commandant du groupe d'armées B, comprend aussitôt le plan allié – confirmé à 15 heures quand le XXXe corps britannique quitte sa tête de pont sur le canal Meuse-Escaut.

Une percée, et plus rien

Au sud, le XXXe corps transperce aisément le modeste 6e régiment de parachutistes qui neutralise tout de même 41 blindés, dont seize en combat rapproché. Model alerte alors ses quatre corps d'armée régionaux, dépendants des 15e armée et 1re armée para : LXXXVIIIe corps à l'ouest, IIe corps Panzer SS et LXVe corps au nord, plus LXXXVIe corps à l'est. Toutes ces formations sont affaiblies. Au repos, le IIe corps Panzer n'a que 6 500 combattants et 40 chars et canons d'assaut, dispersés sur une vaste zone entre l'Eifel et Apeldoorn, à 30 km au nord d'Arnhem, aux Pays-Bas. On assemble donc les meilleurs bataillons en quatre *Kampfgruppen* (KG), plus deux bataillons renforcés (280e brigade de Sturmgeschütze et la 107e brigade Panzer). Typique de ces formations, le KG du colonel Erich Walther encadre environ 2 600 hommes, 30 Panther, dix Jagdpanther, trois Flakpanzer et environ 150 half-tracks pris à divers bataillons de la Heer et des SS.
À partir du 18 septembre, les KG abordent peu à peu les assaillants qui progressent sur une seule route et freinent leur avance en une vingtaine de combats, avec l'aide du mauvais temps. Le XXXe corps n'arrive ainsi à Nimègue que le 20 septembre. Le 22, une attaque contre le pont de Veghel coupe même pendant 24 heures la ligne logistique des Britanniques. Autour d'Arnhem, c'est l'état-major de Model qui bricole les KG disparates envoyés contre la 1re division para britannique et la 1re brigade para polonaise. Le 19, les KG se musclent avec des éléments des 9e et 10e Panzerdivisionen SS. Du Reich, Model rameute les 190e, 406e et 712e DI, le IIe corps para et le corps Feldt, dont le noyau initial est l'état-major « Sud-Ouest France » qui a pris en charge, le 4 septembre, une section de la ligne Siegfried et s'est étoffé le 10 de la 406e division et de la division Rässler, composées de recrues en formation et étoffées de bataillons de forteresse de la Luftwaffe.
Quand le XXXe corps arrive sur le Rhin, il est trop tard : les paras britanniques ont été balayés et les ponts sont fermement tenus par les Allemands. À partir du 23 septembre, Model tente – en vain – de cisailler le « doigt de gant » du XXXe en lançant plusieurs attaques de flanc.
À partir du 22 octobre, la 2e armée britannique parvient au contraire à élargir sa tête de pont au-delà de la Meuse en s'emparant de Bois-le-Duc ('s-Hertogenbosch). Puis le front s'endort pour plusieurs mois.

Les Alliés pris de court

L'échec de Monty tient surtout à un plan inepte et à la sous-estimation de l'adversaire. Contrairement à ce que l'on a dit et comme l'intéressé le reconnaît lui-même dans ses *Mémoires*, Monty savait que le IIe corps Panzer SS se trouvait dans le secteur, raison pour laquelle il a renforcé l'opération, *« mais nous avions tort de penser qu'ils n'étaient plus capables de se battre efficacement »*, ajoute-t-il.
La capacité à former en un à deux jours environ 35 000 hommes en KG a incontestablement constitué la surprise de la bataille : la vitesse de réaction de Model contraste avec la lenteur du commandement britannique. Les pertes allemandes – 3 600 tués pour faire échouer une opération à prétention stratégique – ne sont pas cher payées à ce stade de la guerre. ■ **Jean Lopez**

ESCAUT, 2 OCTOBRE-UN PORT

« *L'histoire de l'ouverture de l'Escaut est longue et déplaisante* », résument sobrement les annales de l'armée canadienne. Ces cinq semaines de « *combats difficiles, acharnés et coûteux* » ont d'autant plus marqué sa mémoire qu'elles auraient sans doute pu être évitées.

PAR VINCENT BERNARD

Capturé intact grâce à la résistance belge dès le 4 septembre, le port d'Anvers, le plus important d'Europe occidentale avec ses 45 km de quais, aurait dû être valorisé en priorité, surtout au vu des difficultés logistiques alliées croissantes de la fin de l'été 1944. Et pourtant… Concentré sur le grandiose projet de *Market Garden (lire l'article p. 18)*, Montgomery ne s'en est guère préoccupé, et cette distraction a coûté fort cher aux Alliés. Les installations ne sont pas tout, en effet : leur accès nécessite le nettoyage complet de l'estuaire de l'Escaut, le *Schelde*, avec ses presqu'îles de Beveland-du-Sud et de Walcheren seulement reliées au continent par d'étroites chaussées – un terrain idéal pour une défense désespérée. Lorsqu'à la mi-septembre, le maréchal britannique réalise enfin la gravité de l'enjeu, il est trop tard pour une action brusquée. La 15e armée allemande du général von Zangen en a profité pour renforcer ses positions. Et ce sont les Canadiens qui vont payer en premier le prix de ces tergiversations *(voir encadré)*.

Cauchemar tactique

La 15e armée ne se compose en réalité que d'une poignée de divisions peu mobiles évacuées en catastrophe depuis le nord de la France, par exemple la 346e division d'infanterie (DI), qui compte alors environ 8 000 hommes. S'y ajoutent quelques unités nouvelles constituées à l'été dans le cadre de la 27e vague de mobilisation. Fin septembre, à la suite de la pénétration de la 2e armée britannique en Hollande par Eindhoven et Nimègue, ces forces réparties entre le LXVIIe et le LXVIIIe corps tiennent grosso modo une ligne Bois-le-Duc ('s-Hertogenbosch)-Turnhout-Anvers (rive nord), prolongée à l'ouest sur l'Escaut occidental jusqu'à Walcheren. La quasi-île, essentiellement constituée de polders (terrains gagnés sur la mer, d'altitude souvent inférieure à son niveau), est en outre hérissée de batteries côtières et de points d'appui défensifs hérités du mur de l'Atlantique. Cette forteresse, clé du *Schelde* et cauchemar tactique pour les attaquants, est tenue par la 70e DI. Sur la rive sud, la 64e DI, formée en juin 1944 avec un fort noyau de vétérans du front de l'Est, s'accroche à la poche de Breskens, une zone largement inondée, striée de canaux et surnommée l'Île, car elle est séparée du continent par le canal Léopold.

Au total, les Allemands possèdent moins de 100 000 hommes pour tenir un front irrégulier à la fois terrestre et insulaire de plus de 150 km. Mais ils forment des noyaux combattants

Le fleuve Escaut baignant Gand et Anvers se dit *Schelde* en allemand et en néerlandais (avec un accent distinct), ou *Scheldt* en anglais. Son embouchure sur la mer du Nord se divise en deux grands bras reliés par des canaux traversant les presqu'îles de Beveland et Walcheren : l'*Oosterschelde* (Escaut oriental) au nord, et le *Westerschelde* (Escaut occidental) au sud. On trouve dans la littérature ces différents noms diversement employés, cependant *Schelde* ou Escaut sont les plus fréquents.

Gustav-Adolf von Zangen (1892-1964) intègre la Wehrmacht en 1935 et entame la guerre comme colonel avant de gravir discrètement les échelons, combattant notamment en Italie. En août 1944, il prend la tête de la 15e armée qu'il ne quittera plus, menant la retraite vers les Pays-Bas et la défense des bouches de l'Escaut. Il se rend dans la poche de la Ruhr en avril 1945.

Le système allemand de mobilisation par vague (*Aufstellungswelle*) à partir de l'armée de l'Intérieur (Ersatzheer) est en place dès le début de la guerre. Entre juin et décembre 1944, six vagues successives (27e à 32e) donnent lieu à la création ou la recréation d'une soixantaine de maigres divisions d'infanterie ou de Volksgrenadiere, en puisant notamment dans les effectifs du Volkssturm, en particulier pour alimenter le front de l'Ouest. La 27e vague de juin 1944 comprend ainsi six divisions, dont deux combattront sur l'Escaut.

AKG

8 NOVEMBRE 1944 : TROP TARD

En octobre 1944, des soldats embusqués derrière une mitrailleuse MG42 défendent le *Festung Schelde-Süd*, la poche de résistance délimitée par le canal Léopold. Le terrain plat, dégagé et détrempé, typique de la région, rend la tâche des assaillants particulièrement périlleuse.

Les Canadiens débarquent à Walcheren le 2 novembre 1944, faisant bon usage de la richesse de leur parc amphibie : ici, des chenillettes légères M29 Weasel (au premier plan) et des transports LVT-4 Water Buffalo, capables d'embarquer vingt fantassins et armés de deux mitrailleuses, voire d'un canon de 20 mm.

Harry Crerar (1888-1965) commande en titre la 1re armée canadienne en 1944. En septembre, il est évacué pour maladie en Angleterre, mais c'est sans doute Montgomery qui l'écarte ainsi du terrain parce qu'il ne l'aime guère. La bataille de l'Escaut est en réalité dirigée par le général Guy Simonds.

Monty, premier responsable du fiasco

Fin août 1944, l'effondrement du front normand et l'évacuation précipitée de France laissent à penser que la guerre entre dans sa dernière phase. En à peine dix jours, le 21e groupe d'armées britannique bondit de presque 400 km de la Seine à la frontière hollandaise, libérant au passage Bruxelles le 3 septembre et le lendemain Anvers, où entre la 11e division blindée britannique. C'est dans ce contexte que Montgomery parvient à imposer son très audacieux plan *Market Garden* : ouvrir un couloir de 80 km de long à travers la Hollande jusqu'au Rhin et aux portes de l'Allemagne, grâce à un « tapis » de troupes aéroportées suivi d'un corps blindé progressant par Eindhoven, Nimègue et Arnhem. À côté de ces projets grandioses, le dégagement du port d'Anvers ne figure d'abord qu'en troisième position de ses priorités, passant après la réduction des poches portuaires de Boulogne, Calais et Dunkerque, dont la capture lui semble suffisante pour alimenter ses armées jusqu'à Berlin. Mais le 14 septembre, la résistance opiniâtre de « poches de l'Atlantique » et les difficultés logistiques croissantes semblent lui faire changer d'avis. Montgomery écrit alors au général Crerar, dont les troupes sont déjà engagées dans le « nettoyage » de la côte, que « *l'utilisation rapide d'Anvers est si urgente que je suis prêt à abandonner les opérations contre Calais et Dunkerque et à me contenter de Boulogne. Si nous le faisons, cela vous permettra d'accélérer les affaires d'Anvers.* » Déclenchée le 17 septembre, l'opération *Market Garden* tourne au désastre à Arnhem huit jours plus tard, rendant la question du port d'Anvers plus sensible que jamais. Entre-temps, Boulogne a bien été prise le 23, au terme de six jours de combats, et Calais tombe le 1er octobre. Les infrastructures des deux villes sont largement détruites. La poche de Dunkerque, surveillée par une brigade tchécoslovaque, tient bon jusqu'à la fin de la guerre. Le 24, Crerar part à Londres « pour des soins » ; plus officieusement, il cède son poste au général Guy Simonds, jugé par Monty plus efficace pour préparer les opérations. Début octobre, enfin, la bataille de dégagement de l'Escaut commence. Elle va durer cinq semaines. De tous ces retards, Montgomery chargera surtout Crerar et les troupes canadiennes, qu'il juge « *mal gérées et très lentes* », oubliant bien vite que c'était lui qui avait initialement délaissé le diamant d'Anvers pour l'opale du Pas-de-Calais et l'or du Rhin. Sa « *grande erreur* », écrit l'historien militaire Peter Beale *(voir Pour en savoir plus)*. ■

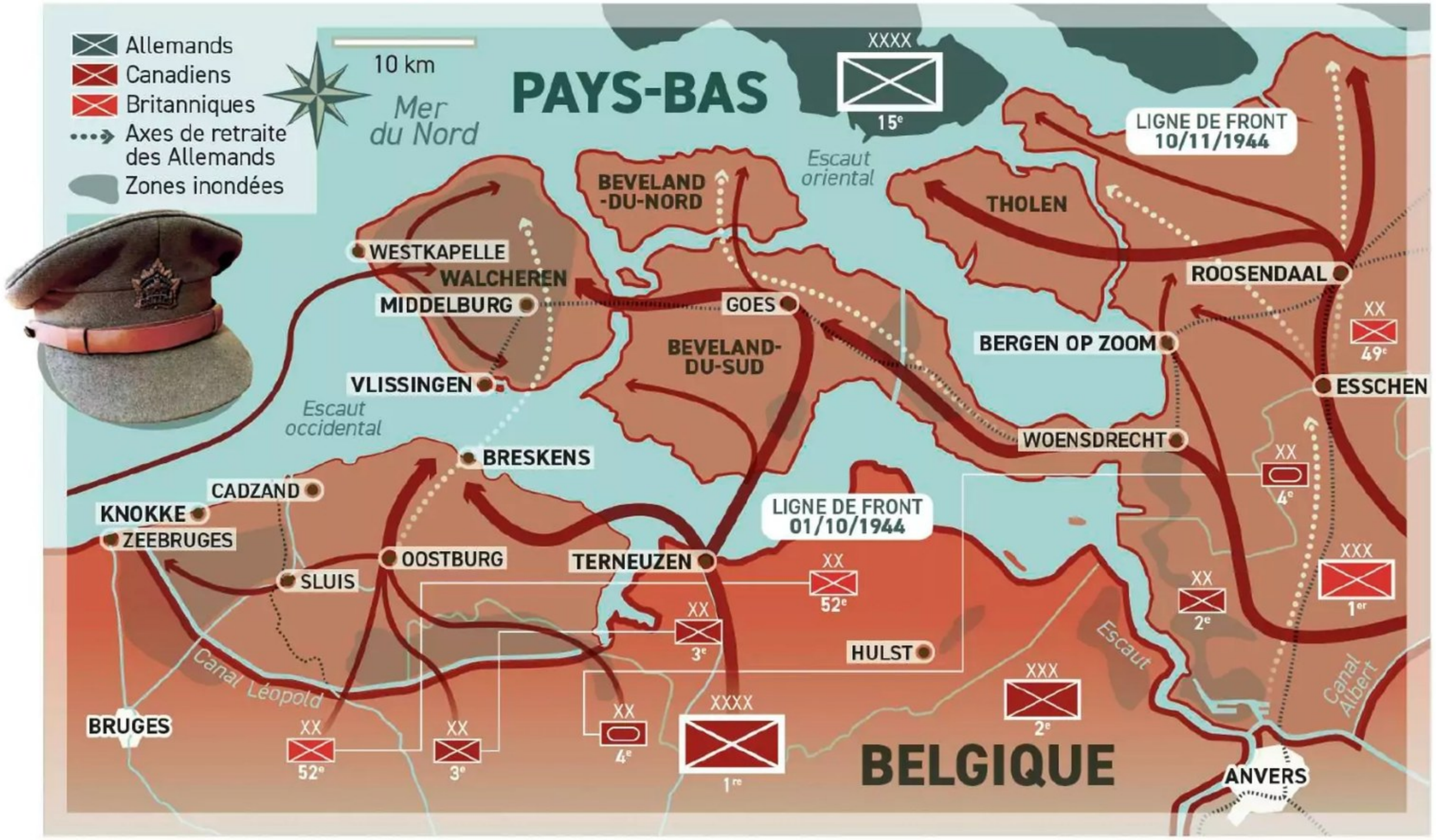
encore solides, bien dotés en armes automatiques et antichars, en dépit d'un contexte dégradé. Leur vraie faiblesse réside dans l'absence de réserve blindée : à peine quelques dizaines de Jagdpanther du *schwere* Panzerjäger-Abteilung 559 ou de canons d'assaut de la Sturmgeschütz-Brigade 280. En guise de *Feuer Brigade* d'armée, comme on surnomme les unités chargées d'éteindre les « incendies » sur le front, on compte sur le *Kampfgruppe* Chill (du nom de son général, réputé pour son énergie), constitué de débris d'unités vétéranes regroupées autour du 6e régiment de *Fallschirmjäger*, considéré comme l'un des meilleurs de l'armée.

Une opération en trois phases

En face, la 1re armée canadienne rassemble 135 000 soldats. Elle n'aligne en fait qu'un seul corps canadien, le IIe, flanqué à son aile droite du Ier corps britannique. L'organisation va fluctuer avec le temps, mais l'offensive repose d'abord sur les 2e et 3e DI et la 4e DB canadiennes, chargées de réduire les défenses du *Schelde*. À leur droite, couvrant le flanc continental se trouvent les 49e et 51e DI britanniques, ainsi que la 1re DB polonaise. Interviendront par la suite la 52e DI britannique et la 104e DI américaine, provisoirement rattachées dans un exemple rare de combinaison interalliée, ainsi que la 4e brigade de commandos des Royal Marines rassemblée à Ostende. Comme souvent à cette phase de la guerre, Canadiens et Britanniques souffrent d'un déficit chronique d'infanterie, ce qui implique d'économiser les forces en se reposant sur l'usage immodéré de l'artillerie et de l'aviation.

Mis au point fin septembre 1944, le plan de dégagement d'Anvers confié au IIe corps canadien comprend trois phases successives : d'abord, sceller fermement l'isthme de Beveland-du-Sud en attaquant au nord d'Anvers et en s'emparant de la ville de Woensdrecht, tout en réduisant dans le même temps la poche de Breskens, sur la rive sud. Ensuite, utiliser les forces libérées pour dégager le Beveland à la fois par terre et par mer. Enfin, neutraliser les défenses lourdes de Walcheren en bombardant les digues pour inonder l'île avant un triple assaut par la chaussée de Beveland, l'Escaut occidental et la mer, ces

BRIDGEMAN IMAGES - CARTE : JULIEN PELTIER POUR G&H



deux derniers nécessitant de gros moyens amphibies. Ces trois phases, baptisées *Switchback*, *Vitality* et *Infatuate*, doivent être couvertes à l'est par une offensive du Ier corps britannique sur la ligne Anvers-Turnhout et prolongées par la 2e armée britannique depuis le couloir Eindhoven-Nimègue.

Isoler les bouches de l'Escaut

Bien que les combats n'aient jamais vraiment cessé au cours du mois de septembre, la bataille de l'Escaut proprement dite ne débute que le 2 octobre, par une attaque à l'aube de la 2e DI canadienne au nord d'Anvers. Si les faubourgs sont rapidement dégagés, la zone forestière au nord de la ville est âprement défendue. Dès le 3, en effet, le haut commandement allemand s'avise du danger de voir les bouches de l'Escaut isolées et prescrit une défense à tout prix de la ligne Anvers-Tilburg-Bois-le-Duc. La 15e armée précipite le *Kampfgruppe* Chill depuis la région de Nimègue pour barrer l'entrée de l'isthme de Beveland à Woensdrecht. Multipliant les contre-attaques nocturnes afin d'éviter les chasseurs-bombardiers en maraude, et s'accrochant au terrain, fantassins et paras allemands freinent l'offensive, qui s'enlise dès le 7. Le 13, une attaque de la 5e brigade canadienne tourne au désastre – un «Vendredi noir» qui coûte des centaines d'hommes au régiment de la *Black Watch*. Les Canadiens ne s'emparent de la zone que le 16, isolant enfin l'isthme de Beveland, préalable indispensable à la suite des opérations.

Parallèlement, la 3e DI canadienne est tout autant à la peine dans la réduction de la poche de Breskens. Le 6 octobre, à l'aube, deux bataillons franchissent le canal Léopold au sud de l'enclave et sont reçus par *« une résistance fanatique »* appuyée des feux des batteries

PASSAGE OBLIGÉ POUR ANVERS

Prendre Anvers ne signifie rien sans la sécurisation de ses approches, les bouches de l'Escaut, près de 80 km d'estuaire donnant accès à la mer du Nord – itinéraire que Montgomery avait un peu oublié après la chute du port entre ses mains, le 4 septembre. Or, la Wehrmacht contrôle non seulement la presqu'île de Beveland-du-Sud et de Walcheren aux accès étroits et faciles à verrouiller, mais aussi une poche appuyée sur le port de Breskens, au nord du canal Léopold. Il faudra deux mois de violents combats et de lourdes pertes, surtout chez les Canadiens, pour réduire la résistance allemande.

verrouillant le *Schelde*. Au lieu du succès rapide escompté, il faut quatre jours de furieux combats, *« parmi les pires depuis le jour J »*, et des pertes lourdes aux deux brigades engagées pour créer une simple tête de pont. Une seconde opération, jusque-là jugée secondaire, devient vitale pour débloquer la situation. Le 9 octobre, un bataillon d'assaut embarqué sur LVT descend nuitamment le *Schelde* et débarque sur la rive est de l'Île, surprenant les défenseurs.

Au lieu du succès rapide escompté, il faut quatre jours de furieux combats pour créer une simple tête de pont.

Prise à revers et fortement entamée, la 64e DI allemande résiste pourtant avec acharnement, ce qui oblige à engager la 52e DI britannique fraîchement arrivée d'Angleterre et la 4e DB canadienne. Ce n'est qu'avec la prise de Breskens, le 21, que la défense commence à s'effriter. Dans l'ouest de la poche, les derniers défenseurs du général Eberding ne déposeront les armes que le 2 novembre, après presque un mois de résistance d'une rare ténacité, laissant 12 500 prisonniers aux mains des Canadiens.

Le LVT (acronyme de «Landing Vehicle Tracked») Water Buffalo est la version anglaise du très efficace véhicule de débarquement amphibie américain utilisé dans le Pacifique, mais rare en Europe. Très polyvalent, d'abord conçu comme transport puis véhicule d'assaut embarquant jusqu'à 30 hommes, le LVT est également dérivé en engin d'appui doté d'une tourelle d'artillerie.

Le LCI (pour « Landing Craft Infantry ») est une grande barge de débarquement transportant jusqu'à 200 soldats. Le LCT (pour « Landing Craft Tank ») transporte quant à lui un peloton de trois à cinq chars ou 300 t de fret.

Le DUKW 353 surnommé *Duck* est un camion amphibie sur châssis 6x6 GMC capable d'embarquer 25 fantassins ou trois tonnes de matériel à la fois sur l'eau et sur terre.

Mi-octobre, c'est tout le front belgo-hollandais qui s'anime. Le Ier corps britannique attaque vers le nord dans le secteur de Turnhout puis, le 22, la 2e armée entreprend un coup de filet par Bois-le-Duc et Tilburg dans l'espoir de piéger tout le centre de la 15e armée au sud de la Meuse. La vive résistance que lui oppose van Zangen dissipe cet espoir, mais du moins les Allemands sont-ils incapables de se concentrer pour tenter de renverser la situation sur l'Escaut. Le 24, un raid massif de chasseurs-bombardiers Typhoon sur le QG de la 15e armée tue 70 officiers, dont deux généraux. Le repli vers le cœur de la Hollande est acté. Début novembre, la rive sud de la Meuse est en cours de nettoyage, et l'embouchure de l'Escaut irrémédiablement isolée.

C'est dans ce contexte général que le 20 octobre, couverte sur son flanc par la progression rapide de la 4e DB vers Bergen-Op-Zoom, la 2e DI canadienne peut lancer ses préparatifs pour *Vitality*, seconde phase des opérations. Le 24 octobre, au matin, elle entame sa progression le long de l'isthme, rencontrant peu de résistance en dehors du terrain lui-même. Le 26, la 52e DI britannique franchit l'Escaut occidental sur LVT depuis Terneuzen et opère sa jonction au prix de pertes légères contre une résistance sporadique. Le 27, le canal de Beveland, fortement défendu, est atteint, franchi et ponté, cette fois après de durs combats. Le 31 octobre, l'ensemble de Beveland-du-Sud est entre les mains des Anglo-Canadiens. Ne reste plus qu'à franchir l'étroite chaussée séparant la presqu'île de celle de Walcheren. Mais cette fois, un feu nourri de mortiers et de mitrailleuses empêche toute progression. Il faut trois jours d'assauts répétés pour qu'une petite tête de pont soit établie sur la rive de Walcheren, le 1er novembre. Le lendemain, la 2e DI canadienne, éreintée, doit être mise au repos à Malines après avoir perdu un quart de ses effectifs, soit 3 650 officiers et soldats, moyennant 5 200 prisonniers.

L'abordage de Walcheren

Alors que les combats s'éteignent à Beveland et sur la rive sud du *Schelde*, le plus difficile est à venir : réduire Walcheren où, déjà en 1940, une division française retranchée avait donné du fil à retordre à la Wehrmacht. Cette opération, baptisée *Infatuate*, est minutieusement préparée. On envisage un moment un assaut aéroporté, mais les demandes adressées au SHAEF pour une brigade parachutiste restent lettre morte. Le plan final prévoit littéralement de « couler » Walcheren pour l'attaquer de trois côtés et la prendre d'assaut avec des forces amphibies. Le Bomber Command, bien que réticent, effectue courant octobre des raids préparatoires massifs (1 567 tonnes de bombes pour le seul 29 octobre), éventrant les digues de Westkapelle, Flessingue ou Veere. Au-delà des lourdes pertes civiles, le 30 octobre, Walcheren est presque entièrement inondée à l'exception de Middelburg, Flessingue et quelques bordures littorales. La 2nd Tactical Air Force complète les préparatifs en accomplissant près de 650 sorties au cours des jours qui précèdent l'attaque.

Enfin, le 8 novembre, les dernières poches capitulent dans le nord de l'île : 8000 hommes sont capturés.

Le triple assaut est lancé le 1er novembre. La météo anglaise retarde l'appui aérien, mais les Typhoon se rattrapent dans la journée en ravageant les positions allemandes. De même, un groupe d'appui naval conduit par le cuirassé *Warspite* pilonne les défenseurs et facilite les débarquements en attirant le feu des batteries ennemies encore en état de tirer, qui coulent plusieurs navires légers d'appui. À 9h45, pour profiter de la marée basse, LCI et LCT chargés des commandos de la 4th Special Service Brigade partis d'Ostende débarquent à Westkapelle inondée (*Infatuate II*) et en réduisent les défenses en progressant grâce à des barges légères. Au sud de l'île, 200 LVT et 280 autres barges et véhicules amphibies, dont de nombreux camions flottants DUKW, sont à pied d'œuvre dans le *Westerschelde* où, à 5h45, parti de Breskens, le Commando n° 4 prend pied sur Uncle Red Beach, à l'est de Flessingue, afin de déborder les défenses (*Infatuate I*).

La réussite de ce raid permet l'engagement immédiat, par la même voie, de la 155e brigade britannique. Enfin, le 2 novembre, la 52e DI vient planter le troisième grappin sur Walcheren en débouchant de la chaussée de Beveland.

Tel un navire pris à l'abordage en train de sombrer, Walcheren n'est plus guère en état de résister. Pourtant, les combats se prolongent une semaine. Bien qu'isolés par les inondations, les différents éléments de la 70e DI allemande résistent pied à pied dans des combats de rue et sur les quelques points d'appui émergés. Le rapport d'opération

AKG

Avant l'offensive alliée sur l'estuaire, une unité spéciale de la Kriegsmarine rafle tout ce qui flotte dans la région, à l'image de ce bac. Du 7 au 20 septembre, ce « Dunkerque allemand » permet d'évacuer de Breskens vers Walcheren environ 100 000 hommes, 6 000 véhicules, 6 000 chariots hippomobiles et 750 canons.

de 1945 va jusqu'à évoquer des *« commandos suicides »*. Enfin, le 8 novembre, les dernières poches capitulent dans le nord de l'île : 8 000 hommes sont capturés.

Anvers, clé de la bataille d'Allemagne

Il aura donc fallu un mois de violents combats, 13 000 tués, blessés et disparus (à plus de la moitié canadiens) et la dernière opération amphibie sur le front de l'Ouest pour dégager le port d'Anvers, pourtant saisi intact deux mois plus tôt. Cette bataille particulièrement difficile vaudra à la division canadienne le surnom de Rats de l'eau (*Water Rats*), sobriquet peu apprécié que l'on doit à Monty, par analogie à ses Rats du désert. Les opérations de déminage du *Schelde* débutent le 4 novembre, mais Anvers n'est ouvert au trafic que le 28, permettant dès lors de déverser des flots de matériel et de ravitaillement pour alimenter les forces alliées. Hitler ne s'y trompe pas lorsqu'il voit dans le contrôle du port d'Anvers la clé de la bataille d'Allemagne, et qu'il imagine pouvoir le neutraliser en l'arrosant de fusées V2, voire le reconquérir en lançant l'offensive des Ardennes. Vaines chimères dans les deux cas. Petit « coup de patte » défensif, la « bataille de l'Escaut » aura joué un rôle stratégique démesuré, illustrant la ténacité insoupçonnée d'une armée privée de moyens. ■

POUR EN SAVOIR PLUS

- *The Great Mistake: The Battle for Antwerp and the Beveland Peninsula, September 1944*, Peter Beale, Sutton Publishing, 2004.
- *Notes on the Operations of 21 Army Group, 6 June 1944-5 May 1945*, Army Command and General Staff College, Fort Leavenworth, 1945.
- *Walcheren: Operation Infatuate*, Andrew Rawson, Pen & Sword Books, 2003.
- *Official History of the Canadian Army in the Second World War, vol. III, The Victory Campaign: The Operations in North-West Europe, 1944-1945*, Colonel C. P. Stacey, The Queen's Printer and Controller of Stationery Ottawa, 1966.
- *Terrible Victory: First Canadian Army and the Scheldt Estuary Campaign, September 13-November 6 1944*, Mark Zuehlke, Douglas & McIntyre, 2007.

HÜRTGEN, SEPTEMBRE-LA GRANDE MÉCHANTE DÉVORE LE PETIT

BRIDGEMAN/SZ PHOTO

DÉCEMBRE 1944 : WEHRMACHT CHAPERON HODGES

« *Promenons-nous dans les bois…* » Le 19 septembre 1944, la 1re armée américaine se lance dans la forêt de Hürtgen, conquête supposée facile et censée sécuriser l'avance vers le Rhin. Mais le loup y est, et il a sorti son Panzerfaust. Quand l'offensive des Ardennes met fin à la bataille le 16 décembre, les GI n'ont toujours pas pris l'objectif.

PAR **PIERRE GRUMBERG**

LES CROCS NOUVEAUX DE L'INFANTERIE

Une patrouille de fantassins se déploie dans une des rares clairières de la forêt de Hürtgen, en décembre 1944. Leur performance défensive repose sur de nouvelles armes légères, une des rares réussites tardives de l'industrie du Reich. Ces *Landser*, surnom du biffin teuton, portent en effet le Sturmgewehr 44 (StG 44), le premier véritable fusil d'assaut qui combine la précision du fusil à une cadence de tir de 500 coups par minute. Ils sont également équipés du Panzerfaust, lance-roquettes à charge creuse dont la portée limitée à 60 m n'est pas un handicap dans les bois. Le soldat à l'arrière-plan sert une mitrailleuse MG42, capable de tirer 1 200 coups par minute. Elle constitue le cœur de l'escouade d'infanterie.

LES ARBRES, BOUCLIER ET MALÉDICTION

Une colonne d'infanterie progresse en décembre sur une des mauvaises pistes qui traversent la forêt. Les Allemands apprécient les arbres, qui les masquent aux yeux des Piper L-4 *Grasshopper*, distribués à deux exemplaires dans chaque bataillon d'artillerie américain. Mais les conifères se muent en menace en cas de tir : les obus explosent en hauteur dans les branches, projetant une pluie mortelle d'éclats de métal et d'esquilles de bois. Les soldats apprennent à s'en protéger en enlaçant les troncs.

AKG

ÉPUISANTE RANDONNÉE

Deux GI du 8e régiment de la 4e division d'infanterie portant un fusil automatique BAR s'extirpent d'un ravin. L'image donne une bonne idée du terrain escarpé, rendu glissant par les pluies incessantes de l'automne. Pour les Américains comme pour les Allemands, chaque déplacement coûte d'énormes efforts, rendus d'autant plus difficiles par les problèmes d'approvisionnement en nourriture et l'absence de transports. Chaque obus de mortier, chaque boîte de cartouche, chaque ration est portée à dos d'homme.

LE CIEL PROTÈGE LES PANZERS

Des officiers et des sous-officiers de Panzergrenadiere débarquent d'un half-track Sd.Kfz. 251 pour préparer une contre-attaque. La pluie incessante et les bourrasques de neige empêchent l'intervention des *Jabos* (Jagdbomber, ou chasseurs-bombardiers), laissant les blindés se déplacer sans être détectés. La tâche des pilotes de l'USAAF est en outre compliquée par la taille réduite des positions allemandes – simples nids de mitrailleuses, de mortiers ou bunkers de rondins –, très difficiles à repérer et encore plus à atteindre.

GLOUTONS SUR LA PISTE

Deux chasseurs de chars M10 *Wolverine* (« Glouton ») patinent sur une piste. La quasi-absence de routes dessert plus les Américains que les Allemands, dont les positions sont statiques et qui ont appris depuis longtemps à se passer de soutien mécanisé. La « piste Kall », principale artère à travers la forêt empruntée par la 28e DI lors des assauts du début novembre, est un serpent de boue étroit, exposé aux embuscades incessantes d'escouades infiltrées par la forêt.

PAR TOUS LES MOYENS ET TOUS LES SACRIFICES

En octobre 1944, un canon de DCA de 37 mm est embusqué en antichar pour couvrir une route longeant la forêt. La 275e division d'infanterie qui hérite du secteur à ce moment enrôle à son profit tout ce qui peut être raclé dans la région : bataillons de forteresse du Westwall et de la Luftwaffe, servants de Flak et même policiers de la ville de Düren, à qui l'on distribue uniformes et fusils au moment de monter en ligne – ils seront massacrés par les mortiers et les canons lors d'une contre-attaque montée le 8 octobre.

US ARMY – AKG – BRIDGEMAN IMAGES

PANZERS À LA RESCOUSSE

Contrairement à ce que pensaient les Américains, les chars peuvent opérer efficacement dans la forêt. Ce Pz IV Ausf. H appartient probablement à la 116e Panzerdivision qui reprend le 4 novembre le village de Schmidt, la clé d'accès au barrage sur la rivière Rour, qui est quant à lui l'objectif principal de la bataille. Une contre-attaque menée par les Sherman et l'aviation détruit cinq Pz IV, mais le mal est fait : Schmidt et la précieuse piste Kall sont perdus. Ils ne seront repris qu'en février 1945 par les paras de la 82e Airborne.

IL GÈLE EN ENFER

Ces soldats consomment leur premier repas chaud après quinze jours dans la forêt. Le froid glacial et la pluie transforment le quotidien en un calvaire aggravé par les difficultés d'une logistique étirée par l'avance rapide à travers la France et la Belgique. À la 28e division, seuls dix à quinze soldats par compagnie ont reçu les guêtres censées étanchéifier leurs brodequins. Entre novembre et décembre, engelures et pieds de tranchée (nécroses liées à la macération) envoient plus de 18000 GI à l'hôpital…

AKG

MISÈRE ET CHEWING-GUM

Les Allemands ne sont pas non plus à la fête, mais ils se battent chez eux et déplorent des pertes environ 20 % inférieures à celles des Américains. Une bonne partie de celles-ci sont des prisonniers, comme ces recrues de tous âges de la 9e DI, capturées le 12 décembre, juste avant la fin de la bataille. Pour eux, la guerre est terminée et ils auront au moins la chance d'être correctement traités et soignés par leurs vainqueurs, à la grande différence de leurs collègues du front de l'Est.

CARTE : JULIEN PELTIER POUR *G&H*

La forêt de Hürtgen est blottie contre la frontière belge, à 20 km au sud d'Aix-la-Chapelle. Pour Courtney Hodges, chef de la 1re armée US qui aborde le secteur le 11 septembre 1944 après sa chevauchée à travers la France, conquérir ces 129 km² de terrain – un mouchoir de poche plus petit que les Hauts-de-Seine – paraît une bonne idée : cela permettrait de sécuriser son flanc pour s'emparer d'Aix, tout en pénétrant au-delà du Westwall, appellation allemande de l'antique ligne Siegfried *(voir carte)*. De là, l'armée gagnerait une tête de pont à Düren sur la Rour pour se projeter vers Cologne. Les Alliés réaliseront un peu tard, fin septembre, que la région est la voie la plus courte vers les barrages qui retiennent les eaux de la rivière, dont la destruction par les Allemands déclencherait un flot propre à noyer la progression vers le Rhin.

Hodges, souvent critiqué pour son goût immodéré de l'attaque frontale, ordonne donc au VIIe corps de Lawton Collins de nettoyer la forêt occupée, croit-il, par 7 000 défenseurs fatigués de la 105e Panzer-Brigade et de la 116e Panzerdivision. L'affaire commence rondement. Au matin du 14 septembre, la 9e DI du général Craig entre facilement par la lisière sud dans les villages frontaliers de Roetgen et Monschau (Montjoie), tandis qu'au nord, ses éléments pénètrent le Westwall, surprenant ses gardiens. Puis le diable caché sous la carte surgit brusquement et l'avance est bloquée.

Mortelle randonnée

Il y a d'abord le terrain, idéal pour la défense : un enfer de collines escarpées recouvertes de conifères, parsemées de rares clairières et barrées de rivières et de ravins profonds. Il y a ensuite la météo pourrie : le brouillard qui masque la vue, la pluie et la neige qui transforment les rares et mauvais chemins en fondrières, bloquent la logistique et clouent les avions au sol. *Last but not least*, il y a les Allemands. Hitler, décidé à empêcher l'approche de

À CHEVAL SUR LA LIGNE SIEGFRIED

La forêt de Hürtgen couvre les abords sud et est d'Aix-la-Chapelle, objectif de la 1re armée. Elle n'est que faiblement occupée en septembre 1944, mais le général Hodges redoute qu'elle puisse menacer son avance sur l'ex-capitale historique du Saint-Empire. Son insistance à pousser sur Düren et la Rour via Monschau et Hürtgen convainc les Allemands de défendre le secteur. Celui-ci masque il est vrai une partie du Westwall, la «ligne Siegfried» abandonnée qu'Hitler a fait rafistoler d'urgence à la fin août – juste à temps pour gêner considérablement l'avance américaine. Si Aix tombe le 22 octobre, le passage du Westwall va coûter près de 140000 pertes aux Américains, dont 68000 au combat (10000 tués) et 72000 malades, pour des pertes allemandes équivalentes, mais constituées de 95000 prisonniers.

la Rour et le maréchal Model, qui veut garder Monschau comme charnière nord de son offensive sur les Ardennes, ont ordonné de tenir coûte que coûte. Profitant de la timidité de l'effort initial, les 275e et 353eDI du *Generalmajor* Hans Schmidt contre-attaquent furieusement puis s'incrustent. Elles farcissent le secteur de nids de résistance en rondins et de points d'appui bétonnés, sèment des mines par milliers, prérèglent leurs mortiers et leur artillerie – 25 pièces et six Sturmgeschütze. C'est peu, mais suffisant.

Lorsque les Américains reprennent l'attaque le 6 octobre, leur avance s'englue face aux renforts que Schmidt jette sous leurs pieds boueux. Le 16, les GI ont gagné trois kilomètres au prix de 4500 pertes, contre 3800 en face. Exsangue, la 9e DI cède le secteur à la 28e DI de Norman «Dutch» Cota, héros d'Omaha Beach – promenade de santé par rapport à ce qui l'attend. Certes, Hodges, qui ne brille guère malgré ses trois étoiles, l'oblige à un assaut frontal et le mauvais temps le prive de soutien aérien. Mais Cota omet de reconnaître le terrain, choisit une route d'approvisionnement précaire et exposée. Il refuse l'appui des chars, qu'il suppose à tort incapables de traverser les bois. L'assaut lancé le 2 novembre s'enraye et reflue même devant les furieuses contre-attaques de la 116e PzD. Le 8, la 28e DI décroche, saignée par 6184 pertes. *« Dutch, ils t'ont mis une méchante volée... »* grince Eisenhower en guise d'épitaphe à la carrière du vaincu.

Un pas en avant, un pas en arrière

Hodges, pourtant, ne renonce pas. Le 16 novembre, le VIIe corps de Collins relance les 1re, 4e et 104e DI renforcées d'un *Combat Command* de la 5e DB – sans guère plus d'imagination. Mètre par mètre, avec le soutien des chars auxquels le génie fraie un chemin dans les arbres, les Américains progressent péniblement et s'emparent enfin de Hürtgen le 29 novembre… à dix kilomètres de la frontière belge ! Certes, le même jour, la «Big Red One», la 1re DI couronnée à Omaha, a poussé au nord de la forêt jusqu'à Merode, à cinq bornes de Düren. Mais elle se fait étriller par une contre-attaque et n'ira pas plus loin. Le 7 décembre marque un vrai succès : le 2e bataillon de rangers, investi à la rescousse dans le secteur, arrache de vive force le mont Burgberg («Hill 400», dans la légende de l'unité), point haut dominant toute la région et poste d'observation crucial pour l'artillerie allemande. Au sud, la 78e DI relève la 1re DI et entame des combats acharnés le 13 décembre autour de Kesternich à… neuf kilomètres de Monschau. Las ! Ces efforts sont annihilés le 15 décembre par une contre-attaque qui récupère le Burgberg. Model en a besoin : de là, les Américains pourraient détecter les préparatifs de *Wacht am Rhein*, sa grande offensive dans les Ardennes *(lire l'article p. 46)*, prévue le lendemain – un cataclysme qui met instantanément fin aux velléités de Hodges dans le secteur.

Une bataille inutile ?

Il faut attendre le 10 février 1945 pour que le loup américain, passablement meurtri, sorte de la forêt pour s'emparer du barrage de Schwammenauel sur la Rour, objectif clé de la 1re armée US. Au bout du compte, il a fallu 149 jours à pas moins de sept DI et deux DB (sans compter deux régiments de paras et le 2e bataillon de rangers) pour franchir les 25 km séparant Monschau de la clé du réservoir par la route (à vol d'oiseau, la distance est de 16 km), soit une moyenne quotidienne de 167 m. Cette progression sept fois moins rapide que celle d'un escargot est payée de 33000 tués, blessés et disparus, dont 9000 victimes de la maladie et du froid, soit environ un quart de l'effectif engagé. Les Allemands, entraînés par leur obstination, ont investi au total huit divisions et perdu 28000 soldats.

Ce «*Passchendaele dans les bois*», selon les mots d'Hemingway, marque un nadir dans l'histoire de l'US Army.

Fallait-il se battre pour ces quelques arpents verts ? Les perdants, mauvais joueurs, prétendront que la zone aurait pu abriter une concentration de troupes menaçant leur flanc, en dépit de tous les indices géographiques suggérant le contraire. En réalité, c'est bien l'appétit de la 1re armée qui réveille celui de la Wehrmacht. Les chefs américains affirmeront que la saisie des barrages sur la Rour – décidée tardivement – justifiait de prendre la forêt pour éliminer une menace que les Allemands, pourtant, n'ont jamais mise à exécution, alors qu'ils en avaient le temps. Enfin, les défenseurs de Hodges expliqueront que la ponction imposée aux forces de Model pour défendre Hürtgen a affaibli *Wacht am Rhein*. Pas si faux, au vu de l'épuisement général des effectifs allemands, mais c'est fort cher payé sans que l'action ait émoussé les unités d'élite réservées pour l'offensive.

En réalité, ce *« Passchendaele dans les bois »*, selon les mots d'Ernest Hemingway renvoyant aux hécatombes de 1917, marque un nadir dans l'histoire de l'US Army, qui n'en tirera d'ailleurs pas toutes les leçons : elle éprouvera les mêmes difficultés au Vietnam pour vaincre un ennemi embusqué dans la jungle, comme en 1969 à Hamburger Hill *(cf.* G&H *n°66)*. Par contraste, la bataille couronne une fois de plus la ténacité de la Wehrmacht, qui a joué à merveille d'un terrain favorable, abrité des regards par les arbres et un ciel compatissant. Pour les vétérans du front de l'Est comme ceux de la 116e PzD issue d'unités étrillées en Russie, l'étoile américaine brillait décidément d'un feu bien pâle en regard de l'étoile rouge. ■

POCHES DE L'ATLANTIQUE : DU IIIe REICH EN FRANCE

Si l'Occupation se termine entre l'été et la fin 1944 pour l'immense majorité des Français, les forces allemandes s'accrochent à Royan, Lorient, Dunkerque et d'autres bases navales jusqu'à la capitulation du Reich… et même au-delà. Un baroud sans issue, mais aux conséquences dramatiques pour les habitants « empochés ».

PAR **STÉPHANE WEISS**

BRIDGEMAN IMAGES

« *Je pars demain vers l'est, ignorant encore si nous n'arriverons pas trop tard comme les carabiniers.* » Ces propos amers datent du 23 avril 1945. Ils émanent du général Leclerc, dont la 2e division blindée s'apprête à rejoindre l'Allemagne, au départ de la Charente-Maritime. Elle vient alors de participer à l'assaut du réduit allemand de Royan. Un tel engagement, si loin du front principal, huit mois après la retraite allemande du sud-ouest de la France, peut interroger. Pour le comprendre, il convient de considérer des fronts fréquemment qualifiés d'oubliés : les poches de l'Atlantique, que les Allemands conservèrent sur le littoral français, du Médoc à Dunkerque, jusqu'en mai 1945.

Ces poches littorales sont nées bien avant la Libération. Une directive signée par Hitler le 19 janvier 1944 instaure en effet quatorze *Festungen* (« forteresses ») en vue d'une probable invasion alliée : neuf sur la Manche et la mer du Nord (îles Anglo-Normandes, Saint-Malo, Cherbourg, Le Havre, Boulogne, Calais, Dunkerque, ainsi qu'IJmuiden et Hoek van Holland barrant l'accès à Rotterdam et Amsterdam) et cinq sur la côte atlantique (Brest, Lorient, Saint-Nazaire, La Rochelle, ainsi que Royan et la pointe de Grave interdisant Bordeaux). Il s'agit de priver les Alliés d'accès aux ports en eaux profondes jugés essentiels pour alimenter la logistique d'une offensive pérenne après un débarquement. Bien qu'elle s'appuie sur les efforts déjà consentis pour fortifier le littoral français depuis 1941, cette stratégie, bâtie sur le modèle d'une chaîne cadenassant tous les grands ports, reste précaire : la chaîne rompt dès qu'un maillon cède.

Le « blocus continental » allemand n'est pas absurde, mais il ne réussit que partiellement. Dès la mi-juin 1944, à la grande surprise de Berlin, les Alliés construisent deux ports artificiels Mulberries en Normandie. Dans la foulée, la *Festung* de Cherbourg, première assaillie,

LES DERNIERS CARRÉS

La batterie *Rest Adler* se rend en avril 1945. Cet ancien ouvrage français rénové par les Allemands, toujours visible dans la forêt de la Coubre, défend l'approche de la poche de Royan. Il est armé d'un canon de marine de 138 mm.

tombe le 27 juin. Le port, bien que dévasté, rouvre partiellement dès la mi-juillet. Il n'en reste pas moins que la fermeture inéluctable des Mulberries normands à l'automne implique de libérer de nouveaux ports. Pénétrant en Bretagne aux premiers jours d'août 1944, les divisions américaines verrouillent les approches de Brest, Saint-Malo, Lorient et Saint-Nazaire – mais tardent à tenter de s'en emparer. Illustration de l'hésitation stratégique entre la capture des ports et la progression vers l'est, ce répit permet aux Allemands d'achever leurs défenses. La capture des ports bretons (voire l'implantation d'un nouveau port artificiel à Quiberon) faisait pourtant partie des plans : elle était confiée à l'infanterie du 8e Corps US, qui devait poursuivre son effort jusqu'à Bordeaux, prenant un réduit après l'autre. Saint-Malo tombe le 17 août (Cézembre tiendra jusqu'au 2 septembre), puis Brest le 19 du même mois, après un siège de 43 jours.

Entre-temps, le haut commandement allemand, forcé d'improviser, tente de réagir. Le 17 août, une première directive ordonne l'évacuation du sud de la France suite au débarquement de Provence et ajoute Marseille, Toulon, Saint-Jean-de-Luz, Bayonne et Biarritz à la liste des *Festungen*. Les conditions de l'évacuation du Sud-Ouest et l'avance des troupes alliées en Provence rendent cette extension vaine : onze jours après la directive du 17 août, Marseille et Toulon sont déjà libérés, tandis qu'aucune force allemande ne se maintient sur la côte basque. Le 4 septembre, une nouvelle directive ordonne cependant la mise en défense des bouches de l'Escaut. L'accès au port d'Anvers, capturé intact par les Britanniques le même jour, ne sera rouvert que le 8 novembre.

Les réduits allemands encore en place en octobre 1944 totalisent quelque 100 000 hommes sur la façade atlantique (îles Anglo-Normandes comprises) et 12 000 à Dunkerque *(voir tableau 1)*. Ces garnisons mêlent en proportions variables des unités de la Heer (l'armée de terre) et de la Kriegsmarine. Le gros du personnel des bases sous-marines de La Pallice, Saint-Nazaire et Lorient a cependant été évacué dès la fin de l'été, tandis que les U-Boote en état de prendre la mer ont été repliés vers la Norvège. Les bases délaissées peuvent certes accueillir des sous-marins en transit, mais elles sont surtout réemployées comme arsenaux au profit des garnisons des poches, par exemple pour l'improvisation de trains blindés. Privées d'hinterland, ces bases ne peuvent plus jouer de rôle offensif.

Pour mettre en place les poches, les garnisons allemandes rayonnent autour d'agglomérations servant de centres névralgiques en s'appuyant sur un maillage de batteries d'artillerie et de coupures naturelles (les estuaires, les marais côtiers, les canaux…). Les défenseurs sécurisent ainsi un glacis protecteur tout en imposant aux Alliés de vastes rocades pour déplacer des renforts d'un point à un autre. Si les réduits de Dunkerque, de Lorient et du Médoc restent de taille limitée, ceux de Charente-Maritime et de Saint-Nazaire intègrent de vastes étendues agricoles nourricières.

Le contrôle des îles d'Oléron, de Ré, de Belle-Île et de Groix, dotées de puissantes batteries côtières, permet un trafic côtier entre les poches. Royan, La Rochelle et Saint-Nazaire accueillent en outre un ou deux vols hebdomadaires avec l'Allemagne. Plus au nord, Dunkerque bénéficie de discrètes liaisons navales depuis la Hollande. Jamais ces trafics ne sont interrompus, malgré plusieurs crashs et, à la mi-décembre 1944, une tentative française infructueuse de reprise des îles d'Houat et Hoëdic, au large de Lorient-Quiberon.

Une posture prudente

Les assauts de Saint-Malo puis de Brest ne laissent que des champs de ruines et deux ports inutilisables. Les durs combats liés à la capture de la seconde base, au prix final exorbitant de presque 10 000 tués et blessés au 8e Corps US, conduisent le haut commandement allié (SHAEF) à décider, dès le 7 septembre, de se limiter à garder les autres réduits côtiers. C'est qu'à la fin de l'été, la donne logistique a changé : de grands ports promettent d'irriguer les arrières alliés aux abords des frontières allemandes. Tête de pont de l'axe logistique Rhône-Saône, Marseille est rouverte au trafic dès la mi-septembre. La prise d'Anvers, le 4 septembre, offre même la perspective de lever tous les goulots d'étranglement qui gênent la logistique alliée – perspective quelque peu retardée par le manque de diligence britannique à sécuriser les bouches de l'Escaut, on l'a vu. Le 12, au prix d'une ville écrasée par les bombes, les forces britanniques font sauter le verrou de la Seine en s'emparant du Havre. Ce nouveau port, auquel s'ajoutent Rouen et Marseille, peut ainsi servir au ravitaillement jusqu'à la remise en route d'Anvers le 28 novembre.

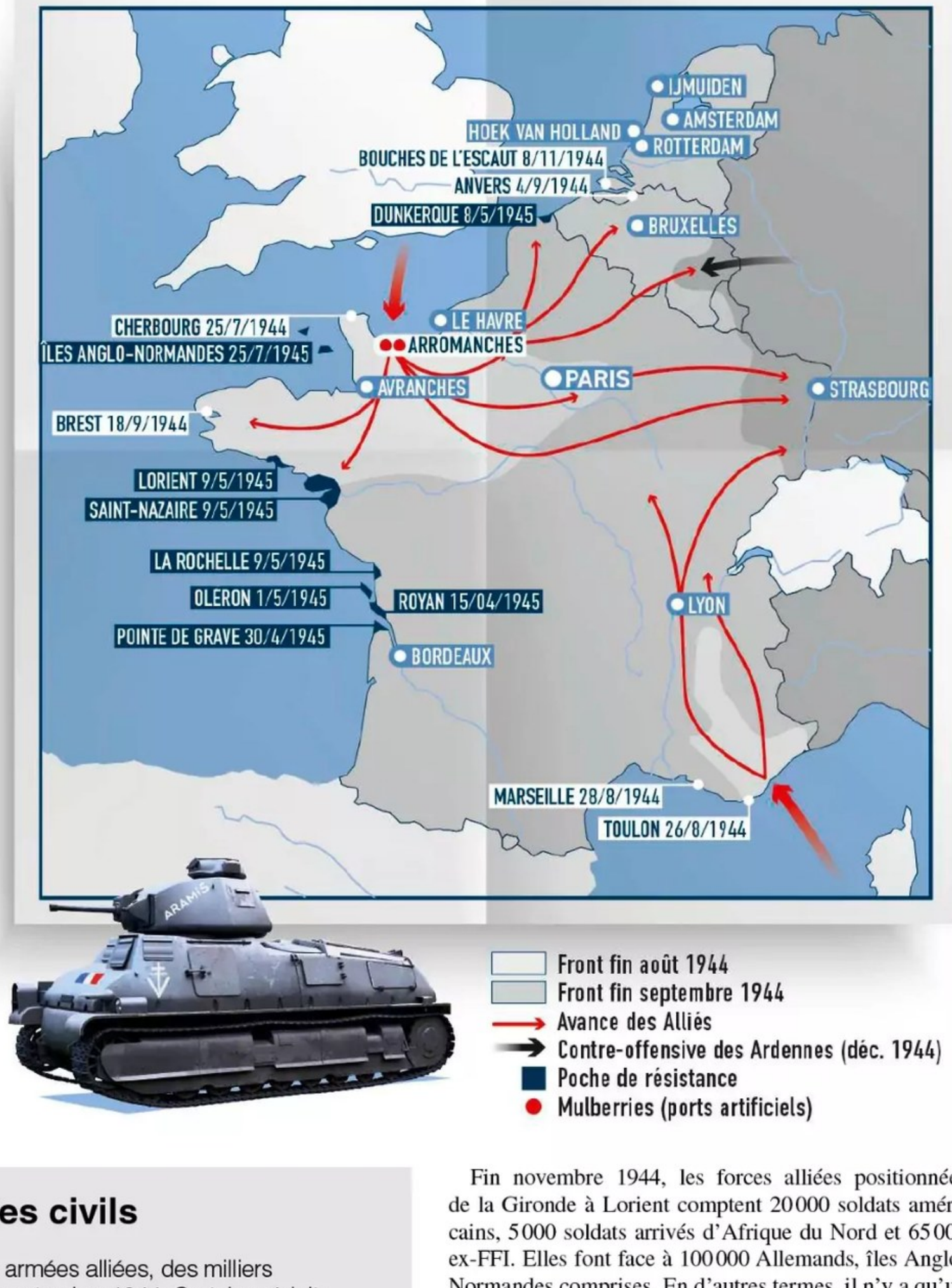
Aux yeux du commandement allié, le siège des *Festugen* survivantes suppose le moindre effort.

Les besoins étant pourvus (ou presque), aucun effort ne se justifie plus pour saisir Lorient, Saint-Nazaire, La Rochelle ou l'estuaire de la Gironde, désormais éloignés des axes logistiques et incapables de menacer le trafic maritime. De même, le long de la Manche, le commandement britannique délaisse Dunkerque et se contente d'achever les assauts déjà engagés contre les réduits de Boulogne et de Calais, respectivement résorbés les 22 et 30 septembre.

Aux yeux du commandement allié, le siège des *Festungen* survivantes suppose le moindre effort. Si, au nord de la Loire, deux divisions d'infanterie américaines (94e puis 66e) se succèdent face à Lorient et Saint-Nazaire, la garde des autres places est confiée à des troupes improvisées à partir de contingents des Forces françaises de l'intérieur (FFI), dont les effectifs grossissent progressivement *(voir le tableau 2)*. Au total, sans compter la venue finale de la 2e division blindée, quelque 148 000 combattants français se succèdent au fil des mois du Médoc à Lorient, dont un dixième formé de troupes nord-africaines ou coloniales, prélevées sur la 1re armée française et ses réserves.

LES POCHES, UNE NUISANCE PLUTÔT QU'UN HANDICAP

Pour les Allemands, une invasion n'est viable qu'à condition de maîtriser un grand port. Aussi sont-ils ébahis quand les Alliés en apportent deux en kit sur la côte du Calvados, à Vierville et Arromanches. L'anéantissement du premier par une tempête dès le 21 juin 1944 ne met pas en péril les opérations : les Américains emploient leurs péniches et les amphibies DUKW pour accéder directement aux plages. L'excellence et la souplesse logistique alliées rendent caducs les efforts de sabotage. Le port artificiel, les ports secondaires, la réouverture de Cherbourg en un temps record puis la saisie de Marseille, Toulon et Le Havre privent les poches de tout intérêt stratégique.



Une terrible épreuve pour les civils

Si, militairement, la contrainte est faible sur les armées alliées, des milliers d'habitants sont pris au piège des poches en septembre 1944. Certains réduits bénéficient certes d'évacuations précoces presque totales — à Dunkerque en octobre *(ci-dessous, lors de la libération)*, dans le Médoc en novembre —, mais le commandement allemand joue de la présence de civils pour se prémunir des assauts ou préserver ses stocks, en exigeant par exemple que le ravitaillement des Rochelais et des Nazairiens soit assuré par le camp français. Les civils « empochés » subissent ainsi une double peine. D'une part, les Allemands maintiennent à leur égard une politique répressive. D'autre part, comme des trêves d'évacuation sont négociées, ceux qui restent sur place sont soupçonnés de collaboration ! À l'isolement physique s'ajoute l'isolement moral qu'aggrave le drame de Royan. Dans la nuit du 4 au 5 janvier 1945, malgré l'annulation de l'opération *Indépendance* et la communication d'objectifs militaires situés hors les murs, 347 bombardiers de la RAF ciblent la ville, qui abrite encore 2 200 civils. La cité est anéantie sans aucun bénéfice militaire, au prix de 442 morts et plus de 400 blessés — bombardement inutile, qui suscite une controverse encore vive. ■

Fin novembre 1944, les forces alliées positionnées de la Gironde à Lorient comptent 20 000 soldats américains, 5 000 soldats arrivés d'Afrique du Nord et 65 000 ex-FFI. Elles font face à 100 000 Allemands, îles Anglo-Normandes comprises. En d'autres termes, il n'y a qu'un soldat américain immobilisé pour quatre combattants allemands empochés – ratio que n'avait pas prévu Berlin, rendu possible par le contingent FFI… à un coût logistique marginal, car le SHAEF ne prend en charge que parcimonieusement leur entretien.

La poche de Dunkerque constitue cependant un cas à part. Les forces françaises y restent minoritaires et le siège repose sur des troupes canadiennes puis, à compter d'octobre, sur la brigade blindée tchécoslovaque du général Alois Liška, renforcée d'unités britanniques. L'immobilisation de cette brigade blindée peut interroger, mais s'explique : contrairement aux autres poches éloignées des axes de ravitaillement, Dunkerque peut encore menacer les flux logistiques transitant par Lille.

Projets offensifs français

À défaut d'être prioritaires pour les Alliés, les poches deviennent un objectif politique pour le général de Gaulle. Dès le 18 septembre, en visite à Saintes, celui-ci envisage une opération baptisée *Indépendance* pour libérer l'accès au port de Bordeaux. Le chef du gouvernement provisoire cherche à démontrer sa souveraineté vis-à-vis des Alliés, tout en répondant à son aile gauche, conduite par le Parti

CARTE : JULIEN PELTIER - AFP - BRIDGEMAN IMAGES

communiste, qui réclame l'assaut rapide des réduits côtiers. De Gaulle n'a cependant pas les mains libres: en matière militaire, il reste sous la tutelle du SHAEF, seul en droit de décider de l'affectation des forces françaises et de l'octroi de la logistique indispensable à tout projet offensif.

Pour organiser l'action, un cadre de commandement est constitué, avec la création le 14 octobre des Forces françaises de l'Ouest (FFO), confiées au général Edgard de Larminat, un des tout premiers officiers de la France libre. Les FFO sont rattachées au 6e groupe d'armées américain (GAUS) du général Jacob Devers. Sur le plan fonctionnel, les poches de Lorient et de Saint-Nazaire relèvent cependant du 12e GAUS du général Omar Bradley (Dunkerque reste sous la responsabilité du 21e groupe d'armées britannique de Montgomery).

Chargé de préparer l'opération *Indépendance*, de Larminat constitue son état-major en recrutant d'anciens cadres de la France libre et de l'ex-état-major national de l'Organisation de résistance de l'Armée (ORA). Il sélectionne ensuite des commandants pour chaque secteur d'opérations. Le général André Borgnis-Desbordes, issu de la 9e division d'infanterie (DI) coloniale, est chargé du secteur de Lorient, avec mission de former avec les FFI bretons une nouvelle 19e DI. Le colonel Raymond Chomel, ex-commandant de l'ORA de l'Indre, reçoit la responsabilité de Saint-Nazaire et de la mise sur pied d'une 25e DI. Le colonel Félix Chêne, ex-commandant de l'Armée secrète de la Vienne, hérite du secteur de La Rochelle. Le colonel Henri Adeline, issu des maquis périgourdins, se charge du front de Royan, où il met sur pied une 23e DI. Enfin, le colonel Jean de Milleret, de l'ORA landaise, gère le front de la pointe de Grave.

Raids et harcèlement

L'opération *Indépendance* repose sur l'emploi de deux divisions de la 1re armée française, avec l'idée de dégager Bordeaux puis La Rochelle et éventuellement les réduits bretons. Un accord allié n'intervient qu'au sujet de la Gironde. D'abord envisagée pour décembre 1944 puis pour le 10 janvier 1945, l'opération est cependant reportée *sine die* le 14 décembre, sous la menace pressentie de l'offensive allemande lancée dans les Ardennes deux jours plus tard.

Faute de réelle capacité offensive de part et d'autre, les fronts statiques de l'Atlantique restent de faible intensité, rythmés par des tirs de harcèlement, des heurts de patrouilles, d'épisodiques coups de main et des trêves négociées localement – un parallèle est rapidement établi avec la «drôle de guerre» de 1939-1940. Les négociations les plus poussées interviennent à La Rochelle: une convention est signée par les deux parties le 20 octobre 1944, définissant deux lignes. Le camp français s'engage à ne pas dépasser une ligne bleue en direction de La Rochelle et les Allemands une ligne rouge côté terre. Moyennant la promesse de préserver les installations portuaires de La Pallice, l'accord octroie à la garnison allemande un espace de manœuvre incluant des bourgs à razzier, tout en limitant les actions françaises au seul harcèlement de ses défenses extérieures.

En fait, ce sont les Allemands qui imposent surtout leur rythme par des attaques locales visant un gain de terres agricoles (à Lorient, aux abords de Saint-Nazaire) ou la capture temporaire de localités, le temps d'y razzier denrées et bétail. Cette guerre de corsaires est particulièrement marquée sur le front rochelais, avec sept attaques majeures qui causent les principales pertes françaises de l'hiver (115 tués, un millier de prisonniers), sans compter la capture de 3000 têtes de bétail. La pression allemande n'est cependant pas inéluctable. À Royan, toutes les actions lancées après novembre 1944 échouent. Autour de Lorient et Saint-Nazaire, où veille l'artillerie américaine, il n'y a plus d'alerte majeure après décembre. À l'inverse, la garnison de Dunkerque crée la surprise le 10 avril en pénétrant de deux kilomètres dans les lignes alliées, suscitant l'émoi jusqu'à Lille et Gravelines. De même, les forces des îles Anglo-Normandes tentent trois raids vers le Cotentin. Un seul réussit, à Granville, dans la nuit du 8 au 9 mars, mais marque les esprits avec la capture d'un petit charbonnier, le sabordage de cinq cargos et la neutralisation d'un escorteur américain.

Les combattants français présents dès l'automne 1944 sont des volontaires, venus en dehors de toute forme de mobilisation. Certains ont connu les maquis, d'autres n'ont rejoint les FFI qu'à la libération de leur département. Souvent

Le 14 avril 1945, un B-24 survole la pointe de Grave pour larguer des bidons de napalm sur Royan, une des toutes premières cibles de cette arme nouvelle.

DES POCHES BIEN PLEINES

POCHES	EFFECTIFS	COMMANDANT EN JANVIER 1945	DATE DE LIBÉRATION
Gironde sud (pointe de Grave)	4000 hommes	Colonel Sonntag	20 avril 1945
Gironde nord (Royan)	5500 hommes	Amiral Michahelles	18 avril 1945
La Rochelle	15000 hommes	Amiral Schirlitz	8 mai 1945
Saint-Nazaire	26000 hommes	Général Junk	11 mai 1945
Lorient	27500 hommes	Général Fahrmbacher	10 mai 1945
Dunkerque	12000 hommes	Amiral Frisius	9 mai 1945
Îles Anglo-Normandes	27500 hommes	Amiral Hüffmeier	9 mai 1945

DES CONTINGENTS FRANÇAIS EN CROISSANCE

POCHES	OCTOBRE 1944	JANVIER 1945	AVRIL 1945
Pointe de Grave, Royan et La Rochelle	25740	51330	67200
Saint-Nazaire	11800	15100	17780
Lorient	10200	20230	21240
Dunkerque	1180	2150	4800

Deux chars Somua reconditionnés du 13e régiment de dragons abordent Royan le 16 avril 1945, dans un paysage dévasté par les bombardements aériens de janvier et avril de la même année.

comparés aux volontaires de l'an II, ces hommes restent en proie au doute sur leur mission, faisant des FFO les «Forces françaises oubliées». La précarité matérielle indéniable des premiers mois, conjuguée à une absence de perspectives, accable les hommes, à qui tout manque: vêtements, chaussures, casques, savon, munitions, armes lourdes, véhicules, essence… Les doutes se confirment quand vient l'heure de souscrire des engagements individuels dans l'armée: 20% des volontaires présents en novembre retournent à la vie civile. Les maladies causent un flux de départs équivalent, bien supérieur aux pertes militaires, avec une moyenne de huit hommes hospitalisés pour un blessé au combat.

Grâce au système D, les unités françaises gagnent en puissance au cours de l'hiver. Les pièces d'artillerie allemandes abandonnées pendant la retraite estivale sont remises en batterie. Une poignée de chars SOMUA et B1bis en Charente-Maritime, divers panzers face à Saint-Nazaire, des Renault R35 devant Lorient sont réunis en escadrons blindés. Des bombardiers Junkers Ju 88 et des chasseurs Dewoitine D.520 reconditionnés en région toulousaine, s'ajoutant à une petite flotte glanée au Liban et au Maroc, forment même un embryon de force aérienne. Mais il s'agit d'expédients de court terme mêlant bricolage local, recyclage de prises de guerre et essais de relance industrielle.

Les opérations du printemps

Des livraisons importantes d'habillement interviennent en parallèle, avec l'octroi de stocks retrouvés en France, mais également de tenues britanniques. La mobilisation d'anciennes pièces d'artillerie stockées en Afrique du Nord et une reprise de la production d'armes légères à Châtellerault, Tulle et Saint-Étienne permettent finalement une amélioration substantielle de la situation sur les fronts charentais.

En mars 1945, l'opération *Indépendance*, rebaptisée *Vénérable*, refait surface. Le SHAEF donne son accord pour l'engagement à Royan de la 2e DB, aux côtés de 28 bataillons ex-FFI et de neuf bataillons coloniaux ou nord-africains. L'assaut de Royan et du Médoc est conduit du 14 au 20 avril, accompagné de nouveaux bombardements massifs (avec 5400 sorties de la 8e US Air Force). Quelque 41500 hommes sont engagés face à 10000 Allemands. Si le sort de Royan est scellé en trois jours (au prix d'au moins 175 tués), les combats sont particulièrement âpres à la pointe de Grave, avec plus de 250 tués.

Une opération amphibie est ensuite lancée pour libérer Oléron (baptisée *Jupiter*, 3400 hommes débarqués), les 30 avril et 1er mai. Parallèlement, l'opération *Mousquetaire* res-

Grâce au système D, les unités françaises vont gagner en puissance au cours de l'hiver.

serre le siège de La Rochelle pour fournir à son commandant un motif de reddition, tout en évitant la destruction du port de La Pallice. Et La Rochelle se rend le 8 mai, en même temps que Berlin capitule. Mais les garnisons de Saint-Nazaire, Lorient, Dunkerque et des îles Anglo-Normandes ne hissent le drapeau blanc qu'entre le 9 et le 11 mai, sans doute pour donner un sens futile au mot «irréductible». ■

POUR EN SAVOIR PLUS

- *Les Poches de l'Atlantique, 1944-1945. Le dernier acte de la Seconde Guerre mondiale en France*, Michel Catala (dir.), Actes du colloque du 11 au 13 mai 2015 à Saint-Nazaire, Presses universitaires de Rennes, 2019.
- *Avec les combattants des fronts de l'Atlantique. Poches du Médoc et de Charente-Maritime, 1944-1945*, Stéphane Weiss, La Geste Éditions, 2021.
- Sites à visiter: le Grand Blockhaus à Batz-sur-Mer (Loire-Atlantique) et le Bunker de La Rochelle (Charente-Maritime).

BRIDGEMAN IMAGES

L'INCUBATEUR SCIENCE&VIE

SCIENCE & VIE LANCE SON INCUBATEUR !

NOUVEAU

Rejoignez un espace de coworking de 500 m² au cœur des rédactions

Vous êtes ingénieur, inventeur, porteur de projet, startuppeur...

Science & Vie vous offre

- Des espaces de travail
- L'accès à un réseau d'experts

+ Une médiatisation exceptionnelle de votre projet

6 mois offerts
Valorisation 45K€

24 PROJETS POUR 2024 !

Sélection par un jury d'experts

Candidatez en envoyant votre pitch deck par mail à
incubateursv@reworldmedia.com

PREMIÈRE PROMOTION OCTOBRE 2024 !

Date limite de dépôt de candidature au 1er septembre

REWORLD MEDIA — Numéro 1 français des médias thématiques avec 60 marques • 5e entreprise de la tech française #FW500

REWORLD MEDIA · SCIENCE&VIE · LES NUMERIQUES · 50 PARTNERS · Silicon.fr

ARDENNES, 1944
ENTRE LES CROCS DU JAGDTIGER

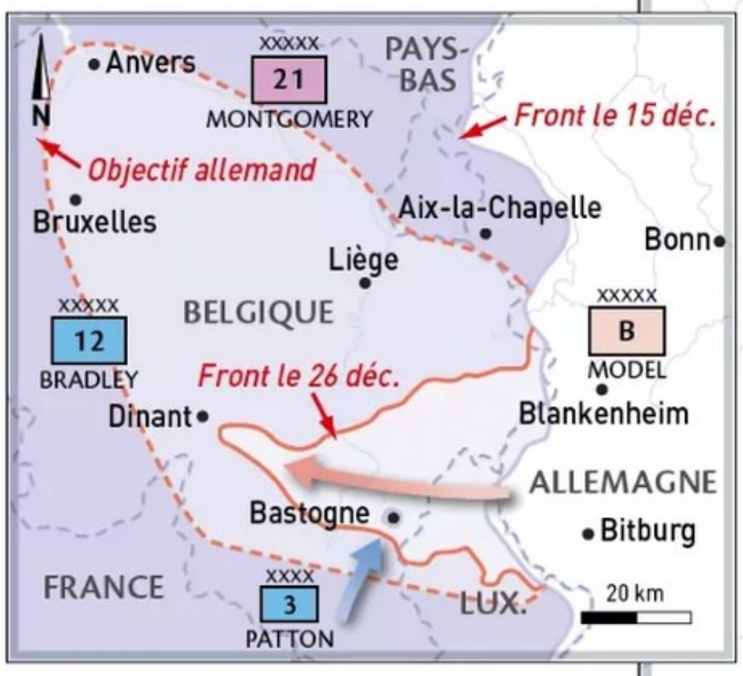
Le 23 décembre 1944, il ne reste que 9 km à parcourir aux tanks du major Albin Irzyk pour tenir le pari de Patton : libérer avant Noël les paras américains encerclés dans Bastogne. Mais les forêts ardennaises sont fréquentées par de monstrueux félins, armés de l'antichar le plus puissant de la guerre… Et bien décidés à faire la peau aux Sherman.

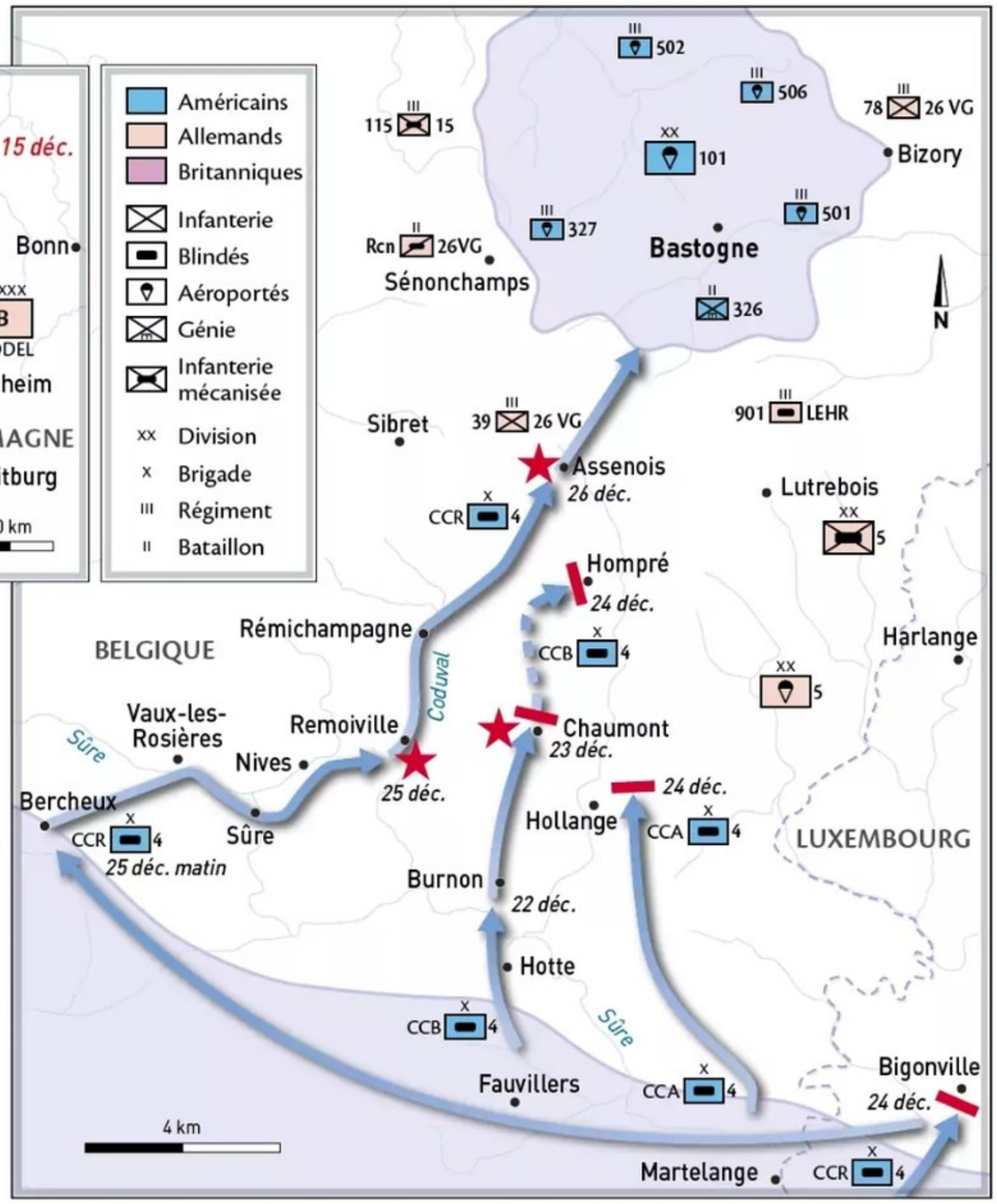
PROPOS RECUEILLIS PAR **MAURIN PICARD**, CORRESPONDANT À NEW YORK (ÉTATS-UNIS)

ALBIN FELIX IRZYK est né le 2 janvier 1917, à Salem (Massachusetts). Il a 27 ans lorsqu'il s'embarque pour l'Europe avec la 4e DB US (ci-contre en 1944). Deux fois blessé, il reçoit la Distinguished Service Cross pour héroïsme extraordinaire. En 1961, il commande le 14e régiment de cavalerie blindée lors de la crise de Berlin puis, en 1968, les unités de police militaire de Saigon pendant l'offensive du Têt. Parti de l'armée en 1971 avec le grade de brigadier-général, il réside à West Palm Beach, en Floride. Ses mémoires *(voir Pour en savoir plus, p. 53)* restent un classique du combat blindé.

COLL. PART. ALBIN IRZYK - GALERIE BILDERWELT/GETTY IMAGES

Handicapés par le temps pourri qui les prive de soutien aérien, les chars de Patton reçoivent le 24 décembre un coup de main imprévu… de Russie : des masses d'air glacé chassent les nuages et favorisent grandement la contre-offensive.





Le 16 décembre 1944, treize divisions allemandes regroupant 200 000 hommes et plus de 300 chars se ruent dans les Ardennes à l'assaut des lignes défendues par 83 000 soldats américains surpris. Objectif : gagner Anvers et séparer ainsi les groupes d'armées américains et britanniques. Après quelques succès, l'avance allemande s'enlise. Et le 23, Patton lance sa 4e division blindée à la rescousse de la 101e division para encerclée dans Bastogne. La manœuvre est un classique : pendant que le CCA et le CCB (où combat Albin Irzyk) concentrent l'attention des défenseurs de la 26 Volksgrenadier Division, le CCR roque plein ouest le 24 décembre et trouve le point faible à Remoiville : le 26 à 16 h 50, le siège de Bastogne est brisé.

***G&H* : Comment votre chemin a-t-il croisé celui du Tigre ?**

Albin Irzyk : Nous débarquons en Normandie le 13 juillet 1944 après deux ans d'entraînement intensif aux États-Unis. Nous sommes affûtés, nous maîtrisons bien notre arme blindée, nous sommes désireux d'en découdre. Et surtout, nous avons hérité du meilleur général de l'armée américaine : Patton, qui est déjà une légende dans la cavalerie blindée. Maîtres mots : audace et surprise ! J'ai 27 ans et je commande le 8e bataillon de chars du CCB, un des Combat Commands de la 4e division blindée, qui sera par la suite considérée comme la meilleure unité engagée sur le théâtre européen. En douze jours, nous couvrons 530 km. Le 1er septembre, nous sommes en Lorraine, euphoriques, et certains d'être à Berlin dans dix jours. Au lieu de cela, on nous ordonne de stopper notre progression et nous restons enlisés tout l'automne, par un temps impossible… Jamais vu autant de boue de toute ma vie.

Où vous trouvez-vous lorsque la bataille des Ardennes débute ?

Nous avons été retirés le 8 décembre du front de la Sarre, pour reconstituer nos forces en Lorraine. Depuis un mois, nous n'avons pas eu un repas chaud et nos Sherman *(voir p. 49)* n'ont reçu aucune maintenance. Il faut changer les chenilles, les moteurs, nettoyer les armes… Dormir au sec. Nous sommes au repos dans un minuscule village, Domnom-lès-Dieuze, à l'est de Nancy.

Puis les événements se précipitent…

Le 17 décembre, nous apprenons que les Allemands ont percé la veille dans le saillant (« bulge », en anglais) des Ardennes. Des rumeurs se répandent : quelque chose de sérieux se serait passé dans le nord, des parachutistes auraient sauté un peu partout… Le 18 va être pour moi la journée la plus confuse de toute la guerre. Du petit matin à la tombée de la nuit, ordres et contrordres se multiplient. Le 19 enfin, nous recevons nos ordres de marche. Patton, à Verdun, a promis à Eisenhower, incrédule, qu'il pourrait lancer trois divisions sur le « point faible » des lignes allemandes dans le sud des Ardennes en quarante-huit heures. Et puis il a juré de rallier Bastogne *(voir chronologie p. 51)* pour Noël, sous les sarcasmes des officiers britanniques présents…

« Nous sommes en terrain hostile, l'ennemi peut surgir des fossés à tout moment. C'est l'expérience la plus effrayante de ma vie. »

Quelles instructions recevez-vous ?

« Ralliez Bastogne. » Avec Patton, vous savez, les consignes sont simples. En général, un unique « Foncez ! » nous suffit. À ses officiers, il a l'habitude de dessiner un point de départ, une flèche symbolisant l'axe de progression et un gros cercle en forme d'objectif. Dans l'esprit de Patton comme celui de mon supérieur direct, le brigadier-général Holmes Dager, commandant du CCB, je dois atteindre Bastogne le premier. Nous serons en pointe.

Et vous partez…

Nous démarrons les moteurs le 19 décembre à 0 h 50, direction Neufchâteau, en Belgique. Nous allons couvrir 259 km en vingt-deux heures ! Un exploit, vu la

Né à San Gabriel (Californie) en 1885, George S. Patton est un officier de cavalerie apôtre de l'offensive à outrance, le plus brillant et audacieux des généraux américains en Europe en 1944-1945, à la tête de la 3e armée. Célèbre pour son franc-parler, anticommuniste partisan d'un affrontement avec l'Armée rouge, il est tué dans un accident de la route le 21 décembre 1945.

Le Combat Command est un groupe de combat interarmes de la taille d'une brigade, employé dans l'armée américaine de 1942 à 1963 et constitué en général d'éléments blindés, d'infanterie et d'artillerie de soutien. Chaque division blindée en comprenait trois : CCA, CCB et CCR (pour réserve).

COLLECTION PARTICULIÈRE ALBIN IRZYK - CARTES : CYRIL COURGEAU POUR *G&H*

météo et l'état des routes, sans compter l'obligation de rouler feux éteints. Nous sommes en terrain hostile et l'ennemi peut surgir des fossés à tout moment. C'est l'expérience la plus effrayante de ma vie. Le ciel est gris, le plafond bas, l'atmosphère sinistre et carrément menaçante. D'autant que notre axe de progression, une route secondaire qui mène directement à Bastogne, est plus un chemin de campagne défoncé qu'autre chose, car Patton a parié qu'elle serait moins bien défendue. Le 20, nous sommes à Nives, où nous stoppons, tandis qu'ordres et contrordres se succèdent. Le 22 décembre, nous atteignons finalement Burnon, à 15 km au sud de Bastogne, et là la défense devient très agressive. Je réalise que les derniers kilomètres ne seront pas une promenade de santé. Le pont qui devait nous permettre de passer la Sûre a sauté. Je fais venir le génie et nous finissons par franchir le cours d'eau au soir. Je décide de faire halte pour la nuit, afin de se ravitailler en carburant et en munitions. Si tout se passe bien, nous serons aux abords de Bastogne demain, 23 décembre, et la promesse de Patton à Eisenhower sera tenue. Seul motif sérieux d'inquiétude : l'unité sœur du CCB, le CCA, est bloquée à Martelange, à 10 km au sud-est, par une compagnie de parachutistes allemands forcenés. Nous sommes seuls en pointe, sans protection sur nos flancs. Il est malgré tout décidé de foncer sur Bastogne, sans perdre une minute.

Cet ordre émane-t-il de Patton ?

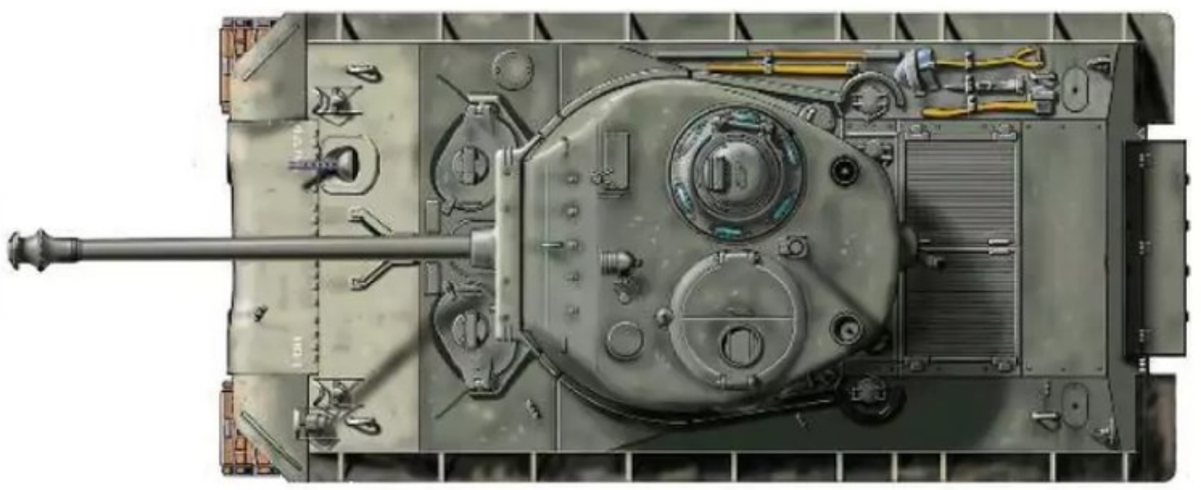
Oui, car il est mécontent de l'avancée des derniers jours, trop lente à son goût. Il donne pour instruction de pousser sans se soucier de l'obscurité ni de la fatigue, dans l'espoir un peu fou qu'avec de la chance, nous serons à Bastogne au petit matin. « Avancez toute la nuit ! » me commande donc à 21 heures par radio le général Dager. C'est dur pour mes hommes, qui sont sur le pont depuis 3 heures du matin et n'ont pris aucun repos depuis le 19. Patton s'en voudra par la suite d'avoir poussé des hommes épuisés juste avant un affrontement majeur, mais pour l'instant, les ordres sont les ordres. Nous prenons la route peu après minuit.

Quelles sont les conditions de ce nouveau mouvement de nuit ?

Sous une tempête de neige, la route est verglacée, le froid polaire. À nouveau, nous circulons tous feux éteints, sur une route secondaire. Le 23 décembre à l'aube, nous approchons de Chaumont, à peine trois kilomètres plus loin dans le brouillard. C'est un petit bourg tapi au fond d'une cuvette d'à peine un kilomètre carré, qui compte une centaine d'habitants en temps normal. Il semble légèrement défendu. Mais les paras du Fallschirmjäger-Regiment 14 nous harcèlent déjà dans les bois environnants et détruisent plusieurs Jeep.

Jagdtiger contre Sherman : la faute à pas de chance

Typique de l'obsession allemande pour les armes d'élite, le Jagdtiger (« tigre de chasse ») – Jagdpanzer VI ou encore Panzerjäger Tiger Ausführung (version) B – est la déclinaison « chasseur de char » du char superlourd Königstiger. Avec sa casemate blindée épaisse de 25 cm et son canon antichar de 128 mm, le plus puissant de la guerre, ce monstre *(ci-contre)* est quasiment invulnérable de face et détruit tout dans un rayon de deux à trois km. Mais cette excellence apparente se paie d'un poids excessif – plus de 70 t – sanctionné par une surconsommation (5 litres au km), un manque de fiabilité et de mobilité… Son canon, trop complexe, n'est même pas fabriqué en nombre suffisant pour équiper les 77 exemplaires du Jagdtiger construits. Les probabilités de croiser ce monstre sont donc infinitésimales. Hélas, si la rencontre intervient, les M4 Sherman américains *(ci-dessous)* ne font pas le poids. Char moyen (30 t, canon de 75 mm médiocre en antichar), c'est, à la différence de son rival, un engin rationnel, polyvalent, conçu pour des séries gigantesques (près de 50 000 construits, sans compter ses milliers de dérivés). Pour renforcer leur punch défaillant, l'US Army équipe certains M4 d'un canon de 76 mm long (insuffisant contre un Jagdtiger de face), comme le M4A3E8 monté par Albin Irzyk à Chaumont *(en bas, de profil et de dessus)*. Décrié pour sa vulnérabilité, le M4 va pourtant faire une belle carrière – il équipe toujours l'armée israélienne en 1973 – et l'ex-commandant du CCB ne tarit pas d'éloges sur sa manœuvrabilité et la facilité de sa maintenance. ■



ILLUSTRATIONS : JEAN RESTAYN POUR *G&H*

Le Sturmgeschütz III (StuG III en abrégé) est, comme son nom l'indique, un canon d'assaut. Ce blindé chenillé porte un canon sous casemate destiné à soutenir l'infanterie. Avec son canon de 75 mm, sa silhouette basse et son faible coût, il révèle son efficacité dans la défense antichar.

Lors de la bataille des Ardennes, le colonel Heinz Kokott (1900-1976) commande la 26e Volksgrenadier Division et reçoit la défense du secteur de Chaumont-Martelange. Officier expérimenté venu du front de l'Est, il a commandé un régiment d'infanterie à Koursk et pendant la retraite en Ukraine.

La Schwere Panzerjäger-Abteilung 653 (653e bataillon de chasseurs de chars lourds) est l'un des deux bataillons équipés de Jagdtiger fin 1944. Vétéran de Koursk, l'unité combat jusqu'à l'été 1944 au nord de l'Ukraine avant d'être rapatriée en Allemagne. La 1re compagnie est destinée aux Ardennes, mais détournée de sa mission pour participer à l'opération *Nordwind*. C'est probablement elle qui lutte en passant à Chaumont. Le bataillon fond dans les combats en Bavière en mars 1945. Il lui reste quatre Jagdtiger opérationnels à sa reddition le 5 mai à Strengberg, en Autriche.

Et ce n'est qu'un début...
Oui, presque immédiatement, les Allemands lancent une contre-attaque assez violente. Nous recevons cinq tirs directs de 75 mm, tirés par la trentaine de StuG III dont disposent les Allemands, en plus de quelques pièces de Flak de 88 mm. Les StuG détruisent trois Jeep du 25e de cavalerie et un char léger M5 Stuart. Mon premier peloton de Sherman détruit un StuG III et met les autres en fuite. Nous savons maintenant que Chaumont ne sera pas de la tarte. Bastogne s'éloigne encore un peu plus.

Quels ordres donnez-vous ?
Il est 13h30. Je dispose mes compagnies C et A sur les flancs et je lance la compagnie B, commandée par le lieutenant Ben Fischler, sur la route principale, avec des éléments du 10e bataillon d'infanterie blindée (10th Armored Infantry Battalion). Je me positionne en retrait de la compagnie B, pour mieux communiquer mes ordres.

Pourquoi Chaumont est-il si important ?
Chaumont doit être pris et conservé, car la route servira d'artère vitale pour Bastogne libéré, lorsqu'il s'agira d'acheminer le ravitaillement et d'évacuer les blessés de la 101e. Mais survient alors une première tuile : le commandant de la compagnie C, le lieutenant Steve Stephenson, sur le flanc gauche, m'annonce que sa première section de cinq Sherman (sur un total de onze), est complètement embourbée. La poisse : malgré les températures polaires de cet hiver 1944, le plus rigoureux en soixante-sept ans dans les Ardennes, le sol légèrement marécageux à cet endroit précis, traversé par un cours d'eau souterrain, n'était pas gelé. Je décide malgré tout de poursuivre l'offensive, prenant le risque d'exposer mes flancs. Les combats durent toute la journée. Les paras sont inexpérimentés mais résistent farouchement.

L'affaire est presque gagnée...
Oui, les parachutistes allemands commencent à lâcher prise, nous sommes en possession de la plus grande partie du village, où nous avons fait une centaine de prisonniers. Nous remontons vers le nord, en direction du prochain village, Grandru, que nous espérons enlever avant la nuit.

Que se passe-t-il alors ?
Il est à peu près 17 heures. Au croisement vers Grandru, à la sortie nord de Chaumont, à l'endroit où la route s'incurve, une grêle de fer et de feu s'abat soudain sur nous, au moment où je suis en train de donner l'ordre au reste du CCB de descendre la route pour nous rejoindre. Les Sherman touchés par des tirs latéraux explosent, tandis que l'infanterie montée (six ou sept fantassins par blindé) se met à l'abri comme elle le peut. Ils ripostent tous azimuts, mais les onze chars de la compagnie B sont mis hors service les uns après les autres. Le 10e bataillon d'infanterie blindée perd 65 hommes dans le village, assailli de toutes parts par les paras allemands qui dévalent les flancs de la cuvette.

D'où le danger vient-il ?
Les paras qui se repliaient en désordre viennent de recevoir des renforts inattendus et providentiels : quatre Jagdtiger *(voir encadré p. 49)*, des monstres armés de canons de 128 mm, venus de nulle part. Depuis son QG de Hompré, à trois kilomètres de là, le colonel allemand Kokott *[commandant la défense du secteur Chaumont-Martelange, ndlr]* les a dirigés plus au sud vers Remichampagne et Chaumont avec l'ordre de voler au secours des paras. Il leur a adjoint des éléments d'infanterie de sa 26e Volksgrenadier-Division, plus expérimentés, qui déferlent sur Chaumont depuis les crêtes nord-est. L'un après l'autre, les Sherman de la compagnie B sont touchés, explosent, malgré un tir de barrage soutenu. Notre infanterie, submergée, clouée au sol par une puissance de feu très supérieure, est également en mauvaise posture et bat en retraite vers notre position de départ, les crêtes au sud. La Luftwaffe intervient aussi en soutien. Mais nos pièces antiaériennes descendent deux Focke-Wulf Fw 190.

« Au loin, Chaumont brûle, reconquis par les Allemands. Nous avons essuyé une sacrée dérouillée. Et moi, dans mon char, je me sens un peu miraculé. »

Où vous trouvez-vous à ce moment ?
Je suis dans la rue principale, juché sur la tourelle de mon Sherman. Les chars flambent telles des torches devant moi, et nous sommes pris en enfilade comme des cibles de foire. Ce n'est plus qu'une question de secondes avant que nous soyons touchés de plein fouet à notre tour. Il faut bouger. Mais il n'y a pas la place pour faire demi-tour et opérer un mouvement circulaire dans ces conditions serait un suicide. Je crie alors à mon conducteur de faire marche arrière, tout en pivotant la tourelle dans le sens de la progression. Il appuie sur les gaz, le dos au mouvement, tandis que je le guide du mieux que je peux de ma tourelle. Nous remontons ainsi, tourelle retournée, toute la rue basse de Chaumont et fonçons vers les hauteurs au sud-ouest. Nous sommes presque en haut de la route lorsqu'une énorme déflagration, assourdissante, ébranle le char, le projetant plusieurs mètres en avant, comme balayé par la main d'un géant. Mon conducteur, mon tireur et moi-même sommes *groggy*, secoués comme des pruniers, les quatre fers en l'air, au milieu d'un désordre indescriptible.

Que s'est-il passé ?
Je mets quelques secondes avant de réaliser que nous avons été touchés de plein fouet par un obus… et que le char est intact. Stupéfait, je découvre une fissure à l'arrière de la tourelle, juste à côté du poste de radio, laissant deviner le jour. Une fissure ! C'est à n'y rien comprendre,

PHOTO12/ALAMY/PHILIP SCALIA

une sorte de miracle. L'obus a ricoché à l'endroit exact où il y avait un renfort de 15 cm de blindage, sur un rectangle de 10 sur 12 cm à peine. Un centimètre plus haut ou plus bas, et nous étions réduits en poussière.

Que décidez-vous alors ?
Nous poursuivons notre marche arrière jusqu'à être définitivement hors de portée. Au loin, Chaumont brûle, reconquis par les Allemands. Nous avons essuyé une sacrée dérouillée. Et moi, dans mon char, je me sens un peu miraculé. Comment se fait-il que nous soyons encore de ce monde après avoir pris un obus de plein fouet ? Je n'ai pas le temps de me laisser aller à mes pensées, il faut battre le rappel et constituer rapidement une ligne de défense sérieuse sur la crête au sud-ouest de Chaumont. Il reste sept chars (sur onze) à la compagnie C, six (sur neuf) à la compagnie A et aucun (sur onze) à la compagnie B. J'ai donc quatorze chars, le mien compris, sur un total de 32 au départ. Onze ont été touchés dans Chaumont. Six d'entre eux seront ultérieurement réparés.

Est-on sûr qu'il s'agissait de Jagdtiger ?
Cette confrontation inattendue, inédite pour les officiers américains comme pour leurs homologues allemands, a fait couler beaucoup d'encre en plusieurs décennies. Il a toujours été considéré comme un fait établi qu'aucun Jagdtiger n'avait combattu de près ou de loin dans les Ardennes. Que nos rapports concernant Chaumont résultaient d'une confusion avec des StuG III, voire des Panther. Kokott lui-même s'est trompé dans son journal de bord, évoquant l'arrivée de «quatre chars Tigre». Et pourtant, les Jagdtiger étaient bien là, je vous assure ! Un tir de 75 mm d'un de ces StuG n'aurait pas pu soulever ainsi mon Sherman, à 1000 m de distance. Un tir de 128 mm, oui. Certains historiens, comme Charles McDonald *(voir Pour en savoir plus, p. 53)*, ont estimé qu'il pouvait s'agir de chasseurs de chars Ferdinand *[un chasseur de chars surblindé comme le Jagdtiger, mais «seulement» équipé d'un canon de 88 mm, ndlr]*. Or, il se trouve que le 653e bataillon de chasseurs de chars lourds (Schwere Panzerjäger-Abteilung 653) venait juste auparavant d'être rééquipé en Jagdtiger flambant neufs et envoyé en train rejoindre la Panzer Lehr Division engagée dans les Ardennes. L'état déplorable du réseau ferré allemand a entraîné de nombreux retards dans le déploiement de l'unité, et seule une portion de la 3e compagnie du bataillon a pu être déchargée le 21 décembre à la gare de Blankenheim. Pour rejoindre la Panzer Lehr engagée plus à l'ouest, la route passait inévitablement au sud de Bastogne, par Hompré, là où Kokott les a vus arriver le 23 décembre.

Sait-on ce que ces quatre chars sont devenus ?
Les informations sont parcellaires. Ils auraient pu regagner la gare de Blankenheim d'où ils étaient venus, pour rejoindre leur unité engagée tout début janvier dans l'opération *Nordwind* en Alsace *(voir encadré p. 53)*.

Dix jours de combats acharnés

16 DÉCEMBRE 1944 Début de l'opération *Wacht am Rhein* («Garde sur le Rhin»), offensive allemande dans les Ardennes visant à séparer les armées britanniques et américaines en prenant le port d'Anvers. Les Alliés, incrédules, croient à une percée mineure, tandis que la météo cloue l'aviation au sol.
17 DÉCEMBRE Les 82e et 101e divisions paras US sont dépêchées en renfort dans les Ardennes. 9000 soldats américains sont faits prisonniers.
18 DÉCEMBRE Le général Eisenhower stoppe l'offensive alliée sur la frontière allemande et redirige tous les renforts dans les Ardennes, où la situation est critique.
19 DÉCEMBRE De Verdun, Patton promet à Eisenhower de lancer trois divisions au secours de Bastogne, où la 101e para est en voie d'encerclement.
21 DÉCEMBRE La VIe Panzerarmee SS est stoppée au nord. Au sud, Bastogne est encerclée par la Ve Panzerarmee.
22 DÉCEMBRE Bastogne concentre les assauts allemands. À l'ultimatum allemand, le général McAuliffe, commandant la 101e, répond «Nuts !» («Que dalle !»).
23 DÉCEMBRE Bataille de Chaumont, la 4e DB de Patton est bloquée.
24 DÉCEMBRE Les Allemands reconnaissent leur échec, d'autant que le retour du beau temps libère l'aviation alliée. Bastogne repousse la dernière offensive du XXXXVIIe Panzerkorps.
26 DÉCEMBRE À 16h50, le CCR de la 4e division blindée fait jonction avec la 101e dans Bastogne. ■

Les Ardennes, c'est l'angoisse. Celle d'un brouillard opaque d'où l'ennemi peut surgir à tout moment. Celle, aussi, d'un combat féroce : ce soldat allemand sait, à l'heure de lever les bras, que les SS ont massacré des GI captifs. Se rendre est devenu plus risqué…

Des renforts américains progressent, arme à la bretelle, sur une route ardennaise, fin 1944. Leur insouciance masque des pertes élevées : plus de 100 000 hommes hors de combat (dont 19 000 tués) contre quelque 85 000 Allemands.

L'AVIS DE LA RÉDACTION

L'affaire de Chaumont montre d'abord que les Américains, souvent accusés d'excessive prudence, ont su prendre des risques, aiguillonnés par un chef hors norme comme Patton : les équipages de la 4e DB US, « les bouchers d'Eisenhower » comme les appellent les Allemands, affrontent les paras et leurs tigres… comme des lions ! Mais surtout, l'épisode révèle l'ego démesuré de Patton, capable de risquer une division épuisée et transie de froid dans un secteur mal reconnu dans le but de gagner un pari. Rien ne l'y oblige, sinon le scepticisme britannique qui le pique au vif et la symbolique du jour de Noël. Albin Irzyk, toujours ébloui par l'aura de son chef, est bien aimable de ne pas lui tenir rigueur de pertes probablement évitables. L'incident n'a toutefois rien d'exceptionnel. Ainsi, le général Vatoutine sacrifie les troupes du front d'Ukraine afin de prendre Kiev le 6 novembre 1943, veille de l'anniversaire de la révolution d'Octobre, afin que Staline puisse s'en vanter dans son discours. Mais Vatoutine n'a pas la liberté de Patton… Un mot enfin de la controverse sur la présence des superfélins : si aucun des tankistes américains ne les a vus (ce qui n'est pas surprenant, vu l'allonge de ces monstres), il est à noter que l'historien de la 4e DB US, Don Fox *(voir Pour en savoir plus, p. 53)*, a confirmé en 2003 les dires d'Albin Irzyk. ■

Si vous pouviez revivre cette journée fatidique du 23 décembre 1944, que feriez-vous différemment ?

Rien. Je referais tout comme je l'ai fait. Après, les Jagdtiger qui nous sont tombés dessus font partie de ce que j'appelle « les impondérables du champ de bataille », tout comme la boue inattendue qui a immobilisé mon flanc gauche le 23 au matin. Même Kokott ne s'attendait pas à recevoir ce renfort. C'était un coup du sort et c'est tombé sur nous.

Vous avez eu un peu de chance aussi, dans votre malheur…

Oui, paradoxalement, car, pour une raison qui m'échappe, les Allemands n'ont pas poursuivi leur attaque, alors qu'ils auraient pu nous rayer de la carte, et les Jagdtiger se sont évaporés. Sans doute parce que la nuit tombait et que nous avions réussi à nous replier sur les hauteurs plus au sud. Ce jour-là, les vrais professionnels, c'était nous. Les tankistes qui ont évacué leurs chars en flammes, les fantassins blessés, tout ce beau monde s'est replié en bon ordre et a établi une solide position défensive. Nous avons pu comme cela panser nos plaies et repartir à l'attaque de Chaumont le 25 au matin.

US ARMY

Que se passe-t-il le lendemain 24 décembre ?
McAuliffe, depuis Bastogne encerclé, a écrit sa « déception » à Patton de « ne pouvoir lui serrer la main » pour Noël. Mais mon CCB est alors trop faible pour tenter quoi que ce soit. L'ennemi, pourtant, ne nous laisse pas tranquilles, vient tâter nos défenses par petits groupes. Mais il a perdu le soutien des StuG III et des Jagdtiger, retirés de la zone des combats. C'est moi qui reçois des renforts providentiels à la tombée de la nuit, le 2e bataillon du 318e régiment de la 80e division d'infanterie. Des troupes fraîches, exactement ce dont j'ai besoin pour m'emparer de Chaumont. Il faut cependant se battre dur les 25 et 26 pour prendre enfin le village puis Grandru.

Trop tard, désormais, pour tenir la promesse de Patton… C'est finalement une de vos unités sœurs, le CCR, qui atteint Bastogne le 26 décembre.
La défense acharnée de Chaumont a offert un répit aux panzers de Manteuffel *[le commandant en chef de l'offensive, ndlr]* qui tentent encore le 25 décembre de prendre Bastogne. Mais le lendemain, le CCR du colonel Wendell Blanchard, parti de Vaux-lez-Rosières, déborde les défenses allemandes sur notre gauche et perce *(voir carte p. 48)*. Après une violente bataille à Assenois, un peloton de Sherman atteint le périmètre défensif de Bastogne à 16h50. Magnifique manœuvre, tout en sachant que l'essentiel des forces allemandes est engagé contre moi à Chaumont.

Que ressentez-vous ?
C'est dur, car nous avons fait l'essentiel de la route en tête, encaissé l'essentiel des combats et des pertes, et affronté tout ce que les Allemands pouvaient envoyer pour nous arrêter. Mais il faut avouer que la manœuvre de débordement a été brillamment pensée et exécutée. Je me suis souvent demandé qui pouvait l'avoir imaginée. Les historiens en attribuent la paternité au général Hugh Gaffey, tout juste nommé à la tête de la 4e DB. Soit. Mais je reste convaincu que c'était Patton lui-même. Il fallait un mental comme le sien, celui de l'officier de cavalerie audacieux, prêt à prendre tous les risques pour décrocher la timbale. Mais il n'en a jamais parlé, jusqu'à sa mort dans un accident de la route en Allemagne, en décembre 1945. ■

POUR EN SAVOIR PLUS

Livres
- *He Rode Up Front for Patton*, Albin Irzyk, Ivy House, 1996.
- *A Warrior's Quilt of Personal Military History*, Albin Irzyk, Ivy House, 2011.
- *A Time for Trumpets: The Untold of the Battle of the Bulge*, Charles MacDonald, William Morrow, 1985.
- *Patton's Vanguard: The United States Army Fourth Armored Division*, Don M. Fox, McFarland, 2003.
- *Battle of the Bulge*, Steven Zaloga, Osprey, 2010.
- « La Bataille des Ardennes 1944, tome I », Yann Mahé, *Batailles & Blindés*, hors-série n° 17, Éd. Caraktère, 2011.
- *La Campagne des Ardennes, 1944-1945*, Émile Engels, Éditions Racine, 2004.
- *La Bataille pour Bastogne. Le trou dans le beignet*, Guy Franz Arend, Bastogne Historical Center, 1985.

Web
- Le blog d'Ivan Steenkiste : http://users.skynet.be/wielewaal/chaumont_journal.htm

Staline tire les marrons du feu des Ardennes

C'est d'abord sur le front de l'Est que s'apprécie le fiasco de l'offensive d'Hitler dans les Ardennes le 16 décembre 1944, et son extension alsacienne, *Nordwind*, le 31 *(cf. p. 60)*. Le 12 janvier 1945, l'Armée rouge déclenche l'opération *Vistule-Oder*, une poussée massive du 1er front de Biélorussie (Joukov) et du 1er d'Ukraine (Koniev) : plus de 2,2 millions de soldats, 4 500 chars et 2 500 canons d'assaut, 28 000 mortiers et canons de tous calibres, ainsi que 5 000 avions. Face à ces forces, la Wehrmacht, dont la dernière réserve stratégique, la 6e armée Panzer de Dietrich, est engluée dans les Ardennes et n'a plus rien sous la main. La Luftwaffe a quant à elle grillé ses ultimes cartouches en perdant entre 15 et 20 % du millier d'appareils engagés dans *Bodenplatte*, son ultime offensive déclenchée à l'Ouest le 1er janvier 1945 – autant d'avions que les Soviétiques n'auront pas à affronter.

En pure perte

Le résultat stratégique est doublement désastreux. En trois semaines, l'Armée rouge disloque les défenses allemandes et débouche sur le territoire d'avant-guerre du Reich. Avec la conquête soviétique de la Pologne, mais surtout de la Silésie et de son bassin de production, coiffés par les chars de Koniev fin janvier, la Wehrmacht perd une bonne part de sa base industrielle et la Luftwaffe le dernier sanctuaire où elle pouvait entraîner des pilotes hors d'atteinte des Mustang. Certes, les forces investies dans les Ardennes et en Alsace n'auraient sans doute pas empêché le succès de *Vistule-Oder*, mais auraient pu préserver la Silésie – repoussant un peu l'effondrement. Cette débâcle orientale s'en double d'une autre à l'Ouest : une fois les panzers de Dietrich repartis à l'Est, il ne reste plus sur le Rhin qu'un reliquat de divisions étrillées, à court de ressources et avant tout de carburant, car les offensives ont brûlé une bonne partie des réserves et échoué dans l'un des objectifs clés, la capture de dépôts alliés.
Du côté des Anglo-Franco-Américains, justement, l'offensive n'a que des bénéfices à court terme : l'échec rapide de la Wehrmacht lève toutes les hypothèques qui pesaient sur le front de l'Ouest. Eisenhower n'a plus rien à craindre et ses armées mèneront désormais campagne contre un adversaire incapable d'agir autrement que sur le plan local.
La crise renforce Ike à titre personnel : en la surmontant, il a démontré sa légitimité de commandant en chef des opérations terrestres. L'acrimonie qui explose quand Montgomery s'attribue les lauriers de la victoire dans les Ardennes au détriment de Bradley et consorts aura des conséquences historiographiques majeures, les historiens américains s'acharnant à dénigrer (assez injustement) le maréchal britannique. Mais la querelle n'atteint plus Ike : Monty est définitivement ravalé au rang de lieutenant du patron.
Par-delà ces querelles d'ego, et malgré des pertes équivalentes à celles de la Wehrmacht (un peu moins de 100 000 hommes, dont 14 000 tués sur le front entier, près d'un millier de chars et d'avions perdus), les Alliés ont juste gâché un peu de temps stratégique : quatre à six semaines par rapport aux prévisions. Mieux : les opérations envisagées avant l'offensive – le nettoyage de la rive gauche du Rhin – s'en trouvent facilitées, de même que le sera, au début du printemps, le franchissement du grand fleuve, dernière barrière protégeant le cœur du Reich.

Un répit pour les Soviétiques

Fin janvier 1945, le IIIe Reich n'est donc plus qu'un mort en sursis. Reste à définir les conditions du coup de grâce. C'est ici que les quatre à six semaines perdues par les Anglo-Américains s'avèrent déterminantes : elles permettent aux Soviétiques, freinés en Hongrie, ralentis devant Königsberg et en Poméranie, et donc incapables de pousser en février au-delà de l'Oder jusqu'à Berlin, de souffler pour nettoyer leur flanc nord et préparer les deux poussées finales, vers Berlin et Vienne. Retardés, les Occidentaux trouvent la capitale du Reich hors d'atteinte ; tandis que la 6e armée Panzer, expédiée en Hongrie par Hitler, n'a plus même la capacité d'y ralentir l'Armée rouge. Du point de vue géopolitique, c'est Staline qui est le grand vainqueur de l'offensive des Ardennes. ■ **Benoist Bihan**

MODEL, LA BRUTE FINALE

Chargé d'éteindre les incendies qui s'allument sur tous les fronts en 1944-1945, le pompier Model incarne l'officier nazi prêt à sacrifier sans scrupule ses dernières recrues pour retarder l'inéluctable. Si sa brutalité lui permet de se distinguer dans la défensive, il n'est pas toujours à la hauteur de sa réputation. Mais il aura au moins, contrairement à bien de ses collègues, la décence de se suicider.

PAR DANIEL FELDMANN

Une célèbre photo datant d'octobre 1944 *(ci-contre)* montre, dans une rue d'une petite ville non loin d'Aix-la-Chapelle, un officier au monocle, à l'imperméable de cuir et aux mains gantées. Ce dignitaire nazi qui s'adresse à des adolescents de la Hitlerjugend figés au garde-à-vous, c'est le feld-maréchal Walter Model, commandant du groupe d'armées B, présentement chargé de frustrer tous les efforts ennemis pour entrer en Allemagne.

Né en 1891 en Saxe, Walter Model émerge tardivement dans le panthéon de la Wehrmacht : après un début de guerre à des postes secondaires, cet authentique sale type *(voir encadré)* se fait remarquer en tenant le saillant de Rjev, où sa 9e armée résiste tout au long de l'année 1942 aux multiples offensives de grand style lancées par l'Armée rouge. Chargé en juillet 1943 de la pince qui doit couper le saillant de Koursk par le nord, il se révèle moins à l'aise en attaque et s'enlise rapidement dans les défenses. Malgré tout, il atteint en 1944 le commandement de groupe d'armées et se trouve appelé en pompier à différents points du front de l'Est. S'il n'arrive que péniblement à stabiliser les fronts – en juillet-août 1944, il recule de 500 km de Vitebsk à la Vistule –, il montre une remarquable résilience dans la défaite, ne se décourageant jamais et cherchant sans discontinuer à frapper l'ennemi en retour.

Model est envoyé sur le front occidental à la mi-août 1944, en remplacement du feld-maréchal von Kluge, soupçonné d'avoir trempé dans l'attentat contre Hitler. Il ne reste que trois semaines à la tête du théâtre occidental (Ob. West) avant d'être rétrogradé au commandement du groupe d'armées B, poste qu'il tient jusqu'à son suicide fin avril 1945. Sa longévité en fait un personnage incontournable des combats défensifs et offensifs qui rythment la période : rétablissement d'un front après la retraite de France et de Belgique (août-septembre 1944), opération *Market Garden* (septembre 1944), batailles d'Aix-la-Chapelle et de la forêt de Hürtgen (octobre-décembre 1944), contre-offensive des Ardennes (décembre 1944-janvier 1945), perte de la Rhénanie, y compris du pont enjambant le Rhin à Remagen (février-mars 1945), encerclement final dans la Ruhr (avril 1945). Il est seulement absent des défenses de Metz et de l'Alsace (octobre-février 1945) et du nord de la Rhénanie (février 1945, opération *Veritable*).

Cerner l'impact d'un général dans une mécanique militaire touchant des centaines de milliers d'individus demande de rappeler l'environnement où s'exerce sa fonction. Model est hiérarchiquement sous les ordres du feld-maréchal von Rundstedt, qui commande à l'ensemble du théâtre ouest. Sauf circonstances exceptionnelles, il ne reçoit pas d'instructions directes de l'OKW ni d'Hitler en personne. Il est assisté de son chef d'état-major habituel, le général Hans Krebs, une des seules personnes capables de supporter son caractère de chien. Ses subordonnés directs sont les commandants d'armée, soit, suivant les périodes, les généraux Brandenberger, Dietrich, Manteuffel, Student et Zangen. Il prend occasionnellement sous ses ordres directs un corps d'armée, comme celui confié à l'un de ses favoris, le général Bayerlein. Pour son activité quotidienne, Model est donc entouré d'autres généraux, plus hauts ou plus bas que lui dans la hiérarchie : il agit dans un « entre-chefs » au sein duquel cerner ce qui lui est propre demande une fine étude de son agenda, de ses opinions et de ses décisions.

Mercato quotidien

Les techniques défensives de Model varient suivant les configurations. Dans les batailles de la trouée d'Aix-la-Chapelle et de la forêt de Hürtgen, les Allemands ont eu le temps de s'enterrer et s'appuient sur des positions préparées. Model anticipe ces combats en y déplaçant des réserves depuis les Pays-Bas ou en simulant par Kriegsspiel une attaque ennemie dans le Hürtgen. Il se rend régulièrement sur place pour apprécier la réalité de ses moyens et savoir d'un jour sur l'autre où déplacer une unité afin de parer à l'urgence du moment. Sa technique, éprouvée à Rjev en 1942, consiste à se nourrir d'observations de terrain et à anticiper les points où les Américains peuvent porter leur effort, puis à optimiser la disposition de ses troupes en un mercato quotidien. Résultat : en trois mois, les Allemands ne cèdent que quelques dizaines de kilomètres, sans être détruits ni encerclés. Ils n'ont quasiment pas besoin d'engager leurs troupes d'élite, car c'est le tout-venant de leurs unités d'infanterie qui combat. Ce succès leur permet même de se constituer des réserves et de stocker du ravitaillement, ce qui autorisera l'attaque des Ardennes.

Model regroupe tout ce qui traîne d'hommes pouvant porter une arme et les lance en de travers la route ennemie.

Quand l'ennemi a déjà percé son front, Model privilégie des contre-attaques improvisées plutôt qu'une défense linéaire. Il regroupe tout ce qui traîne d'hommes pouvant porter une arme, sans se soucier de leurs spécialités ou de leurs unités d'appartenance, et les lance en travers de la route ennemie. Ces « confettis » (dixit le général Blumentritt) sont sacrifiés sans état d'âme, en espérant que leur accumulation ralentira assez l'ennemi pour revenir à un front stable. Cette technique ne donne aucun résultat palpable ni pendant la retraite de France (août 1944) ni pendant les combats de Rhénanie (opération *Grenade*, février-mars 1945). Model

BRIDGEMAN IMAGES

Près d'Aix-la-Chapelle, en octobre 1944, Model encourage des gamins recrutés dans la Hitlerjugend pour assurer la défense de la Ruhr. Avec son monocle et sa morgue, le *Generalfeldmarschall* incarne l'officier allemand type et pourrait passer pour un représentant de la noblesse militaire prussienne. Il n'en est rien : son père était un professeur de musique saxon.

Model discute de la situation avec des officiers de la Waffen-SS dans le secteur d'Ivano-Frankivsk (Ukraine), en avril 1944. Peu apprécié de ses collègues, il reste bien vu par la troupe, qui aime ses manières directes.

dilapide plutôt ses quelques renforts dans des actions parfois si futiles que les divisions anglo-américaines les remarquent à peine. Un autre général, Alfred Schlemm, choisit au contraire de profiter des accidents du terrain pour recréer de petites lignes de défense, derrière lesquelles il groupe toute son artillerie, qu'il fait donner quand l'ennemi finit par percer (opération *Veritable*, février 1945). En abandonnant le réflexe de contre-attaque, il peut se retirer en ordre. Le contraste avec Model illustre le degré d'initiative dont dispose un général haut placé : les officiers supérieurs gardent une belle liberté d'action, contrairement à ce que certains prétendent après-guerre. En réalité, la technique de Model n'est pertinente qu'à l'occasion de *Market Garden* : les Britanniques progressant via une route unique sans possibilité de contourner les obstacles, tout ce qui les retarde est significatif. *Market Garden* échoue d'un cheveu et ce sont peut-être les restes d'unités, que Model jette à la hâte dans le combat, qui font la différence.

Le pompier Model perdait-il la tête ?

À une autre échelle, Model fait aussi évoluer son organisation. Il demande par exemple que les compagnies d'infanterie soient réduites de 150 ou 200 à 80 hommes. Le personnel manque, certes, mais il s'agit aussi d'adapter les formations à la faible qualité des officiers subalternes dont dispose l'Allemagne en fin de guerre. En revanche, Model fait aussi des choix impulsifs qui laissent perplexes. Juste après la percée américaine au-delà de la Roer, fin février 1945, en pleine bataille mobile, il décide d'échanger les commandants des 5e et 15e armées, chacune bougeant avec son responsable des opérations. Cette décision improvisée – et incompréhensible pour les individus concernés – désorganise tout son front au moment critique de la bataille. Il est vrai que Model en est alors à tout perturber par des ordres directs à des divisions, trois crans en dessous de lui. Autre cas : le 6 mars 1945, il mute l'énergique général qu'il avait quelques jours plus tôt chargé de la défense du pont de Remagen. Il se crée ainsi un vide expliquant en partie que, le lendemain, l'ouvrage tombe intact aux mains des Américains.

Petite lâcheté, grandes conséquences

La contre-offensive des Ardennes place Model dans un rôle qu'il goûte peu : la planification d'une opération de grand style. À l'instar de son supérieur von Rundstedt, il ne croit guère possible d'atteindre Anvers. Il promeut l'alternative d'une « petite solution » pour reprendre Aix-la-Chapelle en y détruisant les forces américaines. L'OKW ne veut pas en entendre parler, si bien que Model sollicite une

Le modèle de l'officier nazi

Estimé d'Hitler car il n'appartient pas à la caste militaire prussienne, Model rend bien son affection au Führer par une fidélité sans faille. Nazi pur, dur et tatoué, sycophante de Goebbels, il se montre coupable de multiples crimes de guerre sur le front de l'Est et se sait recherché dès 1943, pour être jugé par les Soviétiques. Sans pitié envers ses ennemis, le *Generalfeldmarschall* n'est guère mieux disposé envers ses collègues. C'est un officier dominateur, qui maintient une pression d'enfer sur ses subordonnés à grand renfort d'insultes et de vulgarités. Égoïste forcené, Model est incapable de penser au-delà de l'intérêt immédiat de son secteur. Il profite ainsi volontiers des périodes de fluidité du front pour mettre sa hiérarchie berlinoise devant le fait accompli ou truquer ses rapports afin d'être prioritaire pour renforts et ravitaillement. ■

BRIDGEMAN/SZ PHOTO – GETTY IMAGES

À Remagen, en mars 1945, un GI surveille une portion des 325 000 Allemands capturés dans la poche de la Ruhr. Model ne se rendra pas. Recherché par les Soviétiques pour crimes de guerre, il se sait condamné et se tire une balle dans la tête le 21 avril.

conférence directe avec Hitler. Minutieusement préparée, la réunion dure plusieurs heures et règle toutes sortes de détails de l'attaque des Ardennes, mais Model, au désespoir des généraux qui l'accompagnent, n'ose pas aborder le sujet de la petite solution. Il est, comme d'autres avant lui, toujours tétanisé lorsqu'il faut contredire Hitler, même alors que le dictateur, affaibli par des années de tension nerveuse, n'est plus que l'ombre de lui-même. Toutefois, les autorités berlinoises sont conscientes du caractère truqueur de Model et dans un geste exceptionnel, ce dernier reçoit un ordre direct d'Hitler lui prescrivant au sud de quel point il doit franchir la Meuse, cela afin de lui interdire de laisser dériver vers Aix-la-Chapelle la pointe de l'offensive. La bataille lancée, Model semble rapidement perdre le contrôle des événements. Il paie cher d'avoir négligé l'épineuse question du mouvement des troupes et du ravitaillement entre la ligne de départ et les unités de pointe. Puis, malgré ses ordres frénétiques, les Allemands ne parviennent pas à prendre Bastogne aux Américains.

Pour se remettre du coup au moral consécutif à l'échec des Ardennes, Model multiplie les proclamations appelant à la foi en Hitler, à la mission confiée au peuple allemand. Il exige que tous « se fanatisent ». La propagande met en avant son personnage, tandis que le renseignement allié le surnomme « petit Hitler ». Protégé du régime, on ne lui reproche même pas la perte du pont de Remagen, alors que Rundstedt est démis de ses fonctions. En mars-avril 1945, Model amplifie au-delà des consignes déjà brutales venues de Berlin la répression qui s'abat sur quiconque semble douter, militaire ou civil. Mais rien de tout ceci n'a d'effet sur l'efficacité de la défense allemande.

En mars-avril 1945, Model amplifie la répression qui s'abat sur quiconque semble douter, militaire ou civil.

Pris dans son propre fanatisme, promis à de sévères procès, voyant finalement son groupe d'armées se désintégrer dans la poche de la Ruhr, le feld-maréchal se sent-il capable d'une vie après la défaite ? Si les causes en sont intimement personnelles, on peut sans doute suivre ici l'hypothèse de Christian Ingrao sur le suicide comme réponse à une *« impossible sortie de guerre »*, tant elle s'applique bien au cas Walter Model. ■

PASSIONNÉ D'HISTOIRE MILITAIRE ET DE STRATÉGIE

ABONNEZ-VOUS VITE À GUERRES & Histoire

5,90€
tous les 2 mois
au lieu de ~~11,39€~~
SANS ENGAGEMENT
48% de réduction

1 numéro tous les 2 mois + 2 hors-séries par an

En cadeau
votre enceinte Bluetooth au look vintage

- Haut-parleur compatible Bluetooth® • Compatible tous Smartphones
- Autonomie 2h en écoute • Câble de chargement USB inclus
- Dimensions 17,5 x 5,5 x 10,5 cm.

VERSION NUMÉRIQUE INCLUSE DANS VOTRE ABONNEMENT
À CONSULTER SUR KiosqueMag

J'en profite !

Photo non contractuelle. © shutterstock.com / freepik.com

GUERRES & Histoire — BULLETIN D'ABONNEMENT

à retourner sous enveloppe affranchie à : Service abonnements Guerres & Histoire - 59898 Lille Cedex 9

M037 # D1383207

① Je choisis la formule d'abonnement (je coche la case) :

☐ **Formule mensuelle :** 1 numéro tous les 2 mois + 2 hors-séries par an **+ l'enceinte Bluetooth en cadeau** (1) — **-48%** — **5,90€** TOUS LES 2 MOIS au lieu de ~~11,39€~~*

Je résilie quand je le souhaite. Je remplis le mandat ci-dessous accompagné de mon RIB. Je règlerai 7,90€ tous les 2 mois l'année suivante.

☐ **Formule annuelle :** 6 numéros par an + 2 hors-séries **+ l'enceinte Bluetooth en cadeau** (2) — **-28%** — **49€** SEULEMENT au lieu de ~~68,32€~~*

Mon abonnement se renouvellera automatiquement à date anniversaire sauf résiliation de ma part. Je remplis le mandat ci-dessous accompagné de mon RIB ou je joins un chèque (sans scotch ni agrafe) à l'ordre de Guerres & Histoire.

② Je choisis le mode de paiement :

Par prélèvement automatique : je complète l'iban ci-dessous à l'aide de **mon Relevé d'Identité Bancaire (R.I.B) à joindre.**

IBAN :

Vous autorisez Reworld Media Magazines à envoyer des instructions à votre banque pour débiter votre compte, conformément aux instructions de Reworld Media Magazines. Créancier : Reworld Media Magazines 40 avenue Aristide Briand - 92220 Bagneux - France - Identifiant du créancier : FR 05 ZZZ 489479

Date et signature obligatoires

Date : / /

Par carte bancaire :
je me rends sur KiosqueMag.com :
bit.ly/gh-hs17
La boutique officielle de Guerres & Histoire
Plus simple, plus rapide, 100% sécurisé !

Scannez-moi

③ Je complète les coordonnées du bénéficiaire de l'abonnement :

** À remplir obligatoirement.

Nom** : Prénom** :

Adresse** :

CP** : Ville** :

Date de naissance : / / (pour lui fêter son anniversaire) Tél. (portable de préférence) : (envoi d'un SMS en cas de problème de livraison)

Email :

☐ Je ne souhaite pas recevoir les offres Privilège Guerres & Histoire et Kiosquemag sur des produits et services similaires à ma commande par la Poste, e-mail et téléphone. Dommage !

☐ Je ne souhaite pas que mes coordonnées postales et mon téléphone soient communiqués à des partenaires pour recevoir leurs bons plans. Dommage !

*Le prix de référence à l'année se compose du prix kiosque : 6 n° Guerres & Histoire et 2 Hors-séries à 62€ et des frais de port à 6,32€. (1) Formule mensuelle sans engagement : je peux résilier à tout moment sur simple appel ou par courrier au service client. Après 1 an, je serai prélevé de 7,90€ par mois. (2) Formule annuelle avec engagement : abonnement automatiquement reconduit à date d'anniversaire. Le règlement s'effectue en une seule fois. Vous serez informé par écrit dans un délai de 3 mois avant le renouvellement de votre abonnement. Vous aurez la possibilité de l'annuler 30 jours avant la date de reconduction auprès du service client. A défaut l'abonnement sera reconduit pour une durée identique à votre abonnement initial. Pour toute autre information, vous pouvez consulter nos CGV sur kiosquemag.com et contacter le service client par mail sur serviceabomag.fr ou encore par courrier à Reworld Media Magazines - Service Client - 40 avenue Aristide Briand - 92227 Bagneux. Offre valable jusqu'au 14/08/2024 réservée aux nouveaux abonnés en France Métropolitaine. DOM-TOM et autres pays nous consulter. Vous disposez, conformément à l'article L 221-18 du code de la consommation, d'un droit de rétractation de 14 jours à compter de la réception du magazine en notifiant clairement votre décision à notre service abonnement. Les informations demandées sont destinées à la société REWORLD MEDIA MAGAZINES (KiosqueMag) à des fins de traitement et de gestion de votre commande, de la relation client, des réclamations, de réalisation d'études et de statistiques et, sous réserve de vos choix, de communication marketing par KiosqueMag et/ou ses partenaires par courrier, téléphone et courrier électronique. Vous bénéficiez d'un droit d'accès, rectification, d'effacement de vos données ainsi que d'un droit d'opposition en écrivant à RMM-DPD, c/o service juridique, 40 avenue Aristide Briand – 92220 Bagneux, ou par mail à dpd@reworldmedia.com. Vous pouvez introduire une réclamation auprès de la CNIL - www.cnil.fr. Pour en savoir plus sur la gestion de vos données personnelles, vos droits et nos partenaires, consultez notre politique de Confidentialité sur www.kiosquemag.com.

Avec votre abonnement, retrouvez tous les 2 mois vos rubriques incontournables qui vous plongeront au cœur de l'histoire militaire !

DOSSIER & EXCLU

Le dossier fait le tour d'une grande question. Interviews de spécialistes, synthèses de la rédaction, éclairages nouveaux, cartes et infographies permettent de comprendre les événements ou les problématiques les plus complexes.

ACTUALITÉS

Des pages de brèves, toute l'actualité de l'histoire militaire, des combats mémoriels, des découvertes archéologiques, des témoignages inédits et des documents déclassifiés.

SYSTÈME ARMES

Système d'armes se penche sur l'histoire militaire. Il résume l'ensemble des dispositifs mécaniques, électroniques et/ou logiciels des armes utilisées. Du char assyrien au char de bataille Léopard II, du triplan Fokker au Rafale.

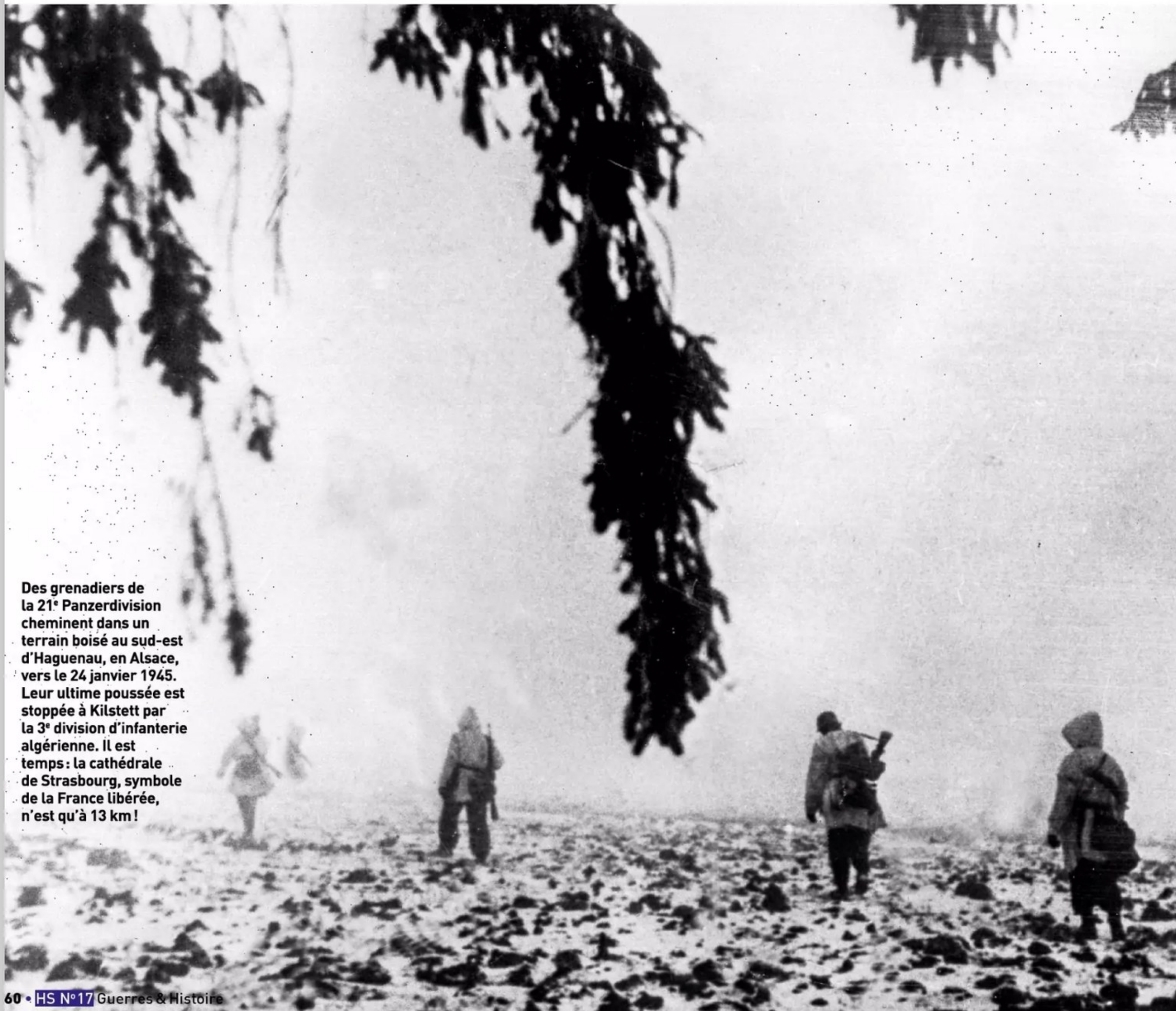
ET AUSSI LES HORS-SÉRIES

Les hors-séries offrent des témoignages exclusifs et des photos jamais vues. Ils vous permette d'approfondir votre vision de l'histoire militaire en tous lieux et à toute époque.

NORDWIND, JANVIER DE GRIFFE À L'OUEST

Dans l'ombre de l'offensive des Ardennes, l'opération *Nordwind* (« Vent du Nord »), déclenchée depuis l'Alsace en janvier 1945, est entièrement improvisée. Ses moyens des plus réduits contrastent avec ses ambitions grandioses : l'anéantissement des forces alliées dans la région. Rien de moins.

PAR VINCENT BERNARD



Des grenadiers de la 21e Panzerdivision cheminent dans un terrain boisé au sud-est d'Haguenau, en Alsace, vers le 24 janvier 1945. Leur ultime poussée est stoppée à Kilstett par la 3e division d'infanterie algérienne. Il est temps : la cathédrale de Strasbourg, symbole de la France libérée, n'est qu'à 13 km !

AKG

1945 : L'ULTIME COUP

En décembre 1944, le 6e groupe d'armées américano-français de Devers (7e armée du général Alexander Patch et 1re armée du général Jean de Lattre de Tassigny, *voir l'encadré p. 62*) bascule en position hivernale défensive sur la frontière franco-allemande après avoir libéré une grande partie de l'Alsace. Seuls se poursuivent de durs combats dans le Haut-Rhin, autour des cols vosgiens et de la poche allemande de Colmar, que la 1re armée tente de réduire. Au nord de Strasbourg, dont la 2e division blindée (DB) de Leclerc s'est emparée dès le 23 novembre, la ligne de front s'appuie désormais sur le Rhin et la Lauter, où les anciens ouvrages démantelés de la ligne Maginot ont encore le mérite de fournir aux deux camps de solides abris défensifs. Le 16 décembre, la contre-offensive des Ardennes bouscule les équilibres. Lorsque la 3e armée de Patton doit basculer en urgence de la Lorraine vers le Nord pour endiguer la percée allemande, la 7e armée américaine est chargée de tenir un front de 150 km entre Strasbourg et Sarreguemines avec à peine une demi-douzaine de divisions d'infanterie et une division blindée dispersée, des troupes en majorité fraîchement débarquées en Europe et inexpérimentées, sans compter la météo hivernale, qui limite toute couverture aérienne.

Un coup de patte improvisé

Or, toujours aux aguets à son QG de l'Adlerhorst *(voir l'encadré ci-dessous)* d'où il pilote une offensive des Ardennes qui s'enlise, Hitler entend profiter de l'occasion. Le 21 décembre, il expose son projet d'étendre les opérations à l'Alsace-Lorraine. L'état-major de l'OB West, enthousiaste, propose une vaste offensive enveloppante sur l'axe Sarrebruck-Metz pour tomber sur le dos de Patton et reprendre l'initiative. Une fois n'est pas coutume, c'est le Führer qui tempère les ardeurs : pas question d'objectifs chimériques ! Il s'agit de profiter de l'étirement de la 7e armée US pour lui porter un coup rapide sur ce front excentré : une attaque par la vallée de la Sarre en direction de Saverne et des cols des Vosges pourrait la prendre à revers et la détruire, avec, au passage, autant de Français qu'on pourra en ramasser.

C'est le groupe d'armées G, confié au général Blaskowitz, qui est chargé de planifier l'opération, même si on lui refuse, à son grand dam, le contrôle direct du groupe d'armées Oberrhein opérant le long du Rhin sous la direction politiquement fiable, mais militairement inepte du Reichsführer-SS Himmler lui-même. Celui-ci assure toutefois que ses forces contribueront à l'effort en attaquant de part et d'autre de Strasbourg. L'essentiel du poids de *Nordwind* repose donc sur les épaules du général Obstfelder commandant la 1re armée allemande. Celui-ci ne dispose guère que d'une demi-douzaine de divisions, essentiellement des

L'*Oberbefehlshaber West* (abrégé en OB West) du maréchal von Rundstedt constitue le haut commandement du théâtre occidental, directement sous l'autorité de l'OKW (le haut commandement de la Wehrmacht à Berlin), avec la barre sur les différents groupes d'armées (H, B, G) – mais pas sur le groupe d'armées Oberrhein opérant le long du Rhin, confié à Himmler.

Déjà commandant d'une armée en Pologne en 1939, Johannes Blaskowitz (1883-1948) est l'un des rares hauts gradés à protester contre les atrocités commises envers les populations, ce qui lui coûte sans doute son bâton de maréchal et lui vaut d'être relégué à des postes secondaires jusqu'en 1944. Rundstedt lui confie alors le groupe d'armées G en France. Bien qu'à nouveau écarté en septembre, il est rappelé en décembre pour *Nordwind* et termine la guerre à la tête des forces allemandes aux Pays-Bas.

Hitler voulait une bataille d'anéantissement

Le 28 décembre 1944, convoquant ses généraux à l'Adlerhorst, son principal QG à l'Ouest installé dans les montagnes hessoises, près de Francfort, Hitler définit les objectifs de *Nordwind* : pas de conquête territoriale, mais une bataille d'extermination devant tailler en pièces les forces alliées en Alsace, dans le but de marquer les esprits, de soulager le front ardennais et de gagner du temps en vue de la reprise des opérations à l'Est : *« Cette attaque a un objectif très clair, en l'espèce la destruction des forces ennemies. Il n'y a pas d'affaire de prestige en jeu ici. Il s'agit d'une affaire de destruction et d'extermination des forces ennemies partout où nous les trouvons. La question de la libération de l'Alsace n'est pas à l'ordre du jour pour le moment. Ce serait une bonne chose, l'impression serait incommensurable sur le peuple allemand, décisive sur le monde, psychologiquement terriblement décourageante pour le peuple français. Mais ceci n'est pas important. Il est plus important, comme je le disais auparavant, de détruire les effectifs ennemis. »* ■

Contrairement aux victorieux soldats révolutionnaires de l'An II, ces gamins en guenilles capturés par une unité américaine à l'ouest de Haguenau en janvier 1945 annoncent l'Allemagne année zéro.
En haut à droite, des artilleurs attellent un canon PaK 40 de 75 mm. Cette pièce produite à 23300 exemplaires est l'antichar le plus fabriqué en Allemagne.

Volksgrenadiere, une infanterie reconstituée à l'automne à partir de noyaux de divisions détruites et dont le faible effectif (10000 hommes en théorie, souvent à peine la moitié) est censé être compensé par une dotation importante en armes automatiques et autres Panzerfaust antichars. S'y ajoutent la 6e SS Gebirgs-Division «Nord», unité spécialiste du combat en montagne et de la guerre hivernale qui a servi en Finlande, et la 17e Panzergrenadier-Division (PzGD, division mécanisée) SS «Götz von Berlichingen», une fois de plus reconstituée après avoir été étrillée en Normandie puis en Lorraine.

Pour l'occasion, et en dépit de la crise matérielle de plus en plus aiguë et des pertes accumulées, Hitler autorise la remise en condition rapide de deux divisions: la vénérable 21e Panzerdivision (PzD), plusieurs fois détruite au front, et la 25e PzGD, broyée en Biélorussie lors de l'offensive *Bagration*. Avec moins de la moitié de leurs effectifs théoriques, ces unités rassemblent une centaine de chars, canons d'assaut et autres chasseurs de chars, dont 70 Panther et une poignée de monstrueux, mais lents Jagdtiger du 658e bataillon antichar «super lourd». En revanche, ces divisions restent bien dotées en half-tracks d'infanterie, outil précieux pour une exploitation rapide.

La première attaque est déclenchée entre Sarreguemines et Rimling, dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier 1945, sans aucune préparation d'artillerie et par cinq maigres bataillons d'infanterie SS couverts par une compagnie de Panther prêtée pour l'occasion. Le front est enfoncé de quelques kilomètres avant que ce premier coup d'essai ne s'enlise. C'est pourtant suffisant pour inquiéter Devers, qui sollicite d'Eisenhower la possibilité d'un repli éventuel sur la ligne des Vosges, ce qui entraînerait l'abandon provisoire de Strasbourg, pour réduire la ligne de front.

Le 2 janvier, c'est le XCe corps allemand qui attaque à son tour à l'est de Bitche à la jonction des XVe et VIe corps américains. Bousculée, l'infanterie américaine flanquée de la Task Force «Hudelson» (14e division blindée) perd rapidement du terrain. C'est alors que le général de Gaulle oppose un veto politique à un repli général: les Français défendront Strasbourg à tout prix, seuls s'il le faut, quitte à reprendre le secteur à leur compte. Soutenu par Churchill, il obtient gain de cause auprès d'Ike – rassuré de son côté par l'évolution de la situation dans les Ardennes.

Moribonde, mais pas encore morte

Le 4 janvier, l'offensive allemande montre d'ailleurs tous les signes d'un essoufflement lorsque les SS montagnards de la «Nord» se heurtent, à Wingen-sur-Moder, à une solide ligne de défense étayée par des éléments de la 12e DB US jusque-là en réserve générale. Sur le front du XVe corps, l'offensive allemande s'arrête donc après une progression de… six à quinze kilomètres. Si la crise a été brève, elle aura néanmoins montré toute la difficulté d'une gestion interalliée, voire franco-française, vu par exemple la répugnance notoire du général Leclerc à subordonner sa 2e DB à la 1re armée de son collègue de Lattre.

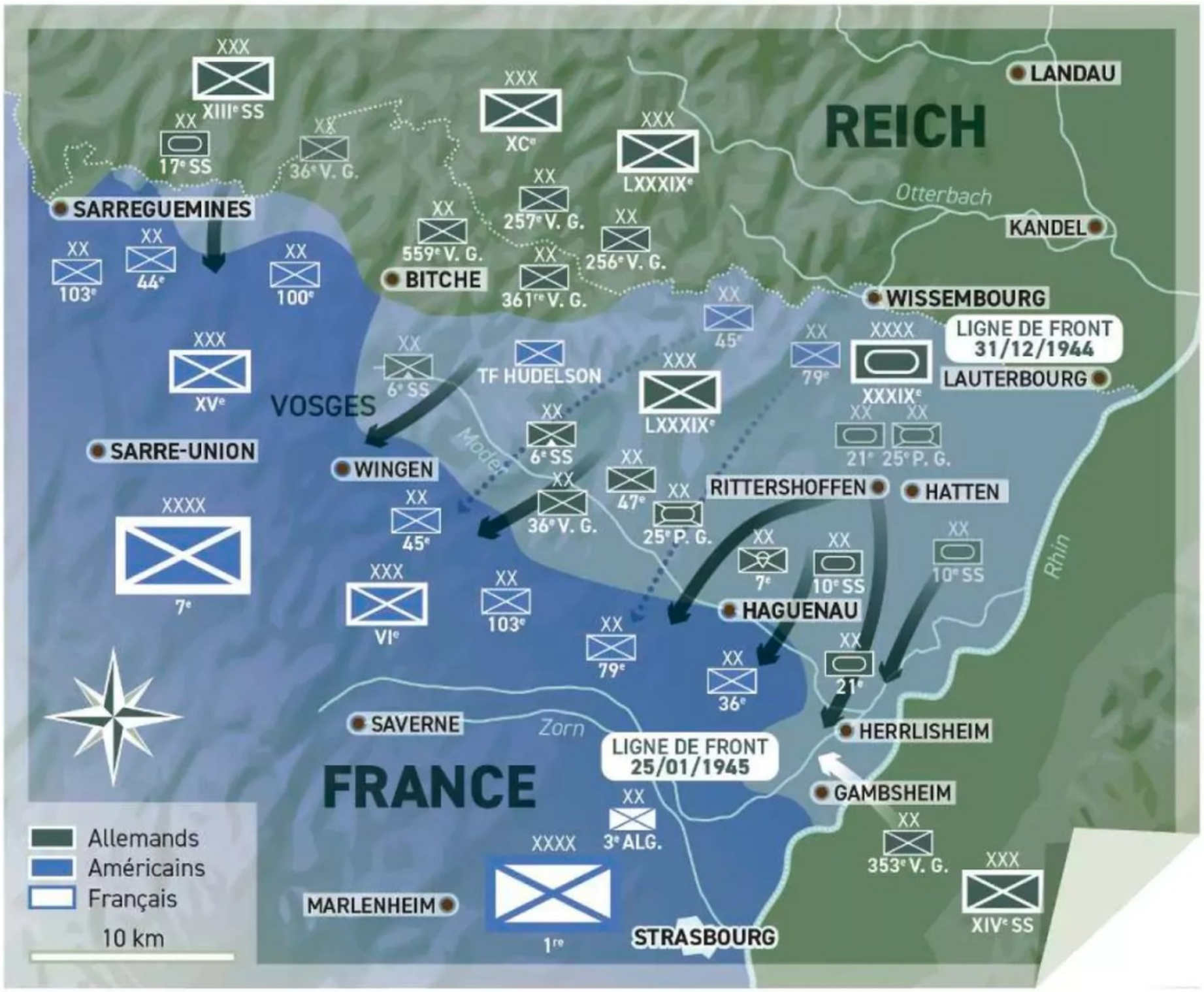
Nordwind semble déjà enterrée. Mais le moribond bouge encore. L'intransigeance française, aussi politiquement justifiée qu'elle soit, est lourde de conséquences. Le 5 janvier, malgré des effectifs réduits et dans un froid glacial, la 553e division de Volksgrenadiere traverse le Rhin entre Gambsheim et Herrlisheim, au nord de Strasbourg, à la jonction des armées françaises et américaines, surprises en plein redéploiement. La manœuvre qui menace Strasbourg laisse en outre un VIe corps américain du général Brooks dangereusement exposé sur l'ancienne frontière. Le renard Blaskowitz en profite et bascule son XXXIXe Panzerkorps des collines de la Sarre vers la plaine de Wissembourg, rompant les minces lignes du VIe corps, pris au dépourvu et vite menacé d'être coupé de ses arrières.

Soucieux de capitaliser sur ces premiers succès, Blaskowitz réclame l'ultime réserve de l'OKW: une demi-douzaine de maigres divisions hétéroclites d'infanterie, de montagne et même de parachutistes, formant avec la 10e PzD SS «Frundsberg» et la 11e PzD, les ultimes fonds de tiroir de l'OB West. Dès l'après-midi du 8 janvier, Hitler accepte sa mise à disposition et sa concentration dans la zone de la 1re armée – à deux conditions: la 11e PzD est maintenue en réserve stratégique et la «Frundsberg» est impérativement employée le long de la rive gauche du Rhin pour se souder avec la poche de Gambsheim. Alors que ces forces se concentrent, le front de la Lauter est percé et le XXXIXe Panzerkorps fonce dans la neige vers la forêt de Haguenau, bénéficiant de

Jacob Devers, un grand chef oublié

Moins connu qu'Eisenhower, Bradley ou Patton, Jacob L. Devers (1887-1979) est pourtant l'une des principales figures de l'armée américaine en Europe. Commandant l'arme blindée en 1940, il plaide pour le développement du Sherman puis prend la tête des forces américaines en Europe jusqu'en 1943, avant de laisser la place à Eisenhower. En 1944, il planifie le débarquement en Provence et conduit lui-même le 6e groupe d'armées pendant toute la campagne de 1944-1945 jusqu'au cœur de l'Allemagne. ■

AKG – CARTE : JULIEN PELTIER POUR *G&H*



LE DERNIER RÉFLEXE DE LA BÊTE MOURANTE

Partie contrer l'offensive dans les Ardennes, la 3e armée de Patton laisse la 7e de Devers, sa voisine, dangereusement étirée sur un front de 150 km – opportunité irrésistible qui inspire l'opération *Nordwind*. Dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier, la 1re armée allemande attaque entre Sarreguemines et Rimling, puis le 2 à l'est de Bitche. Inquiet, Devers réclame un repli sur les Vosges. Mais de Gaulle refuse mordicus d'abandonner Strasbourg – à raison : comme il était à prévoir, *Nordwind* manque déjà de jus et s'enraye le 25 janvier après avoir dépassé Haguenau. Performance honorable, qui sera la dernière à l'Ouest.

l'appui épisodique d'une poignée de chasseurs-bombardiers Me 262 à réaction, dont la vitesse permet d'échapper à la chasse alliée.

Mais dès le 9, le corps blindé allemand se heurte à des renforts américains, dont la 14e DB, précipitée dans le secteur. Une bataille acharnée de dix jours s'engage entre Hatten et Rittershoffen. Ce dernier grand combat de chars à l'Ouest aboutit à un match nul sanglant. Il coûte aux Américains au moins 1 500 hommes et une quarantaine de blindés, dont trente Sherman. Les Allemands perdent quant à eux 51 chars et canons d'assaut, ainsi que 3 000 hommes environ. Les deux villages sont rasés et une centaine de leurs habitants tués.

L'opération s'effondre sur elle-même

Mais Blaskowitz ne s'avoue pas vaincu. Le 16 janvier, il relance l'offensive. Le Rhin est franchi en quinze points tandis que le XXXIXe corps désormais renforcé pousse vers le sud et que la division « Frundsberg » parvient, selon les vœux d'Hitler, à se souder avec la poche de Gambsheim. Le 20, après deux semaines de résistance pied à pied, le général Brooks ordonne enfin le repli général du VIe corps et l'établissement d'une nouvelle ligne défensive sur la Moder. La progression allemande a atteint 40 km – belle performance. Mais son fer de lance est émoussé, et la situation sur le front de l'Est, où l'Armée rouge a lancé le 12 sa grande offensive depuis la Vistule et où des renforts sont attendus d'urgence, nécessite une issue rapide.

Le 24 janvier, une ultime tentative de franchir la Moder et de déborder Haguenau toutes forces déployées se heurte cette fois à des lignes alliées resserrées et renforcées par l'arrivée de la 3e division algérienne au nord de Strasbourg, de la 12e division blindée américaine ou encore de la 103e d'infanterie, transférée de Lorraine. Le 25, une fragile tête de pont est bien établie sur la rive sud, mais très rapidement résorbée. En dehors de quelques affrontements sporadiques, l'opération *Nordwind* est terminée. Son bilan montre qu'en dépit d'un minimum de capacités tactiques et d'une réactivité indiscutable, la Wehrmacht de 1945 ne parvient plus qu'à gaspiller ses forces vives dans des objectifs secondaires.

Si *Nordwind* inflige près de 15 000 tués, blessés et disparus à la 7e armée américaine en janvier 1945, ce coût élevé est loin de l'hécatombe attendue par Hitler, d'autant que les pertes matérielles sont vite remplacées et que, parallèlement, l'assaillant a sacrifié 23 000 hommes (dont 6 000 prisonniers) et le gros du parc blindé engagé. Pour quel bénéfice ? Une brève frayeur chez les Alliés ; une ligne de front temporairement avancée de la Lauter à la Moder ; quelques semaines de retard, peut-être, dans la réduction de la poche de Colmar. Bien peu de chose, en vérité. En février, la poche sera résorbée et en mars, un ultime coup de boutoir permettra aux Alliés de pénétrer au cœur du Reich. Ils ne s'arrêteront plus, sinon pour planter le drapeau de Koufra à Berchtesgaden. ■

Le **Panzerfaust** est un tube rustique à usage unique tirant une large charge creuse, capable de détruire n'importe quel char allié, mais à très courte portée. Il est distribué aux troupes à plusieurs millions d'exemplaires en 1944-1945. Son équivalent plus complexe et durable, le Raketen Panzerbüchse surnommé « Panzerschreck », est du même acabit que le bazooka américain ou le PIAT britannique, également produits en très grand nombre. Tactiquement, ces armes font beaucoup pour compenser, en puissance de feu, le déficit endémique d'effectifs de la Wehrmacht.

Le **Jagdtiger** est un chasseur de chars de 70 t basé sur le Tiger II, mais dont la pièce de 8,8 cm en tourelle, déjà très meurtrière, est remplacée par un surpuissant canon de 12,8 cm.

POUR EN SAVOIR PLUS

- *La Bataille d'Alsace. Opération « Nordwind » et poche de Colmar*, Yves Buffetaut (dir.), Ysec Éditions, 2018.
- *Riviera to the Rhine*, Jeffrey Clarke & Robert Ross Smith, CMH Green Books, 1993.
- *Operation "Nordwind"*, Darren Neely, Pen & Sword, 2023.
- *From the Normandy Beaches to the Baltic Sea: The Northwest Europe Campaign, 1944-1945*, Alan Levine, Praeger, 2000.
- *Operation "Nordwind" 1945: Hitler's Last Offensive in the West*, Steven Zaloga, Osprey, 2010.

L'ALLEMAGNE CHASSÉE

IWM

DES MERS ET DES CIEUX

Trois U-Boote de type XXI attendent d'être achevés sur un chantier naval de Hambourg saisi par les Britanniques. Ce sous-marin est révolutionnaire, mais le Reich ne parvient qu'à terminer 118 exemplaires sur les 1 170 commandés. Seuls quatre sont opérationnels le 8 mai 1945. Aucun n'a cependant l'occasion de tirer.

Entré en 1910 dans la marine impériale, Karl Dönitz (1891-1980) rejoint les sous-marins en 1916 et termine la guerre en Méditerranée au périscope du SM *UB-68*. Resté dans la marine, il refonde la Ubootwaffe après l'arrivée au pouvoir d'Hitler, qui fait de lui le chef de la Kriegsmarine à partir du 30 janvier 1943. Nazi convaincu, Dönitz est choisi comme successeur par le Führer avant son suicide et se rend aux Britanniques le 4 mai 1945. Il écope de dix ans de prison à Nuremberg.

Dès avril 1943, les loups gris sont étrillés dans l'Atlantique par les chiens de berger des convois. Un an plus tard, c'est le tour des aigles de la chasse, massacrés par les Mustang au-dessus du Reich. Fin 1944, il ne reste plus aux marins et aux aviateurs allemands que l'angoisse d'une mort promise, la certitude de la panne sèche et l'illusion des armes miracles.

PAR **BENOIST BIHAN**

À l'automne 1944, la Kriegsmarine n'est plus que l'ombre d'elle-même, et la Luftwaffe ne vaut guère mieux. Entravées par la pénurie de carburant, étrillées par des forces alliées supérieures en nombre, en technique et en tactique, la marine et l'aviation allemandes vont pourtant tenter une dernière fois de contester aux Alliés leur suprématie. Marins et aviateurs se donnent un même objectif : tout en faisant le dos rond, préserver ce qui leur reste de moyens, le temps de mettre au point des armements nouveaux capables de rétablir à leur avantage l'équilibre tactique et technologique. Ce pari va se révéler aussi chimérique pour la Kriegsmarine que pour la Luftwaffe.

L'agonie de la Kriegsmarine

1943 est un *annus horribilis* pour la marine allemande, particulièrement au deuxième semestre. Dans l'Atlantique, les U-Boote sont traqués impitoyablement par une combinaison de groupes de chasse navals, articulés autour de porte-avions d'escorte et de patrouilles d'avions à long rayon d'action. Une première fois à l'automne 1943, les Allemands jouent la carte de l'innovation technique pour tenter de reprendre l'avantage : nouvelles torpilles (notamment à guidage acoustique) et détecteurs de radars pour déjouer les escorteurs doivent rétablir un rapport de forces favorable. Hélas pour les sous-mariniers de l'amiral Karl Dönitz, promu patron de la Kriegsmarine, c'est un échec cuisant : après un mois d'août meurtrier (25 submersibles coulés), le mois d'octobre 1943 voit la perte de 26 U-Boote contre seulement 100 000 tonnes de marchands alliés par le fond – un score très en deçà des capacités de compensation des chantiers américains. Ce désastre conduit Dönitz à réduire l'activité opérationnelle de son arme sous-marine, avec un espoir : achever au plus tôt la mise au point d'une nouvelle génération de bâtiments, les types XXI et XXIII, dont le design révolutionnaire doit procurer une supériorité tactique durable sur les escortes.

Si le type XXIII est un modèle côtier peu à même de changer la donne, le type XXI est porteur d'une réelle rupture dans les opérations, qui va d'ailleurs faire de lui le nouveau standard de la guerre sous-marine. Il combine en effet, outre un armement renforcé, quatre grandes innovations. Déjà monté sur les bâtiments plus anciens, le *Schnorchel* est une prise d'air extérieure qui permet d'alimenter le moteur diesel en air pour recharger les batteries à l'immersion

Lancé en 1929 sous le nom de *Deutschland*, ce «cuirassé de poche» est rebaptisé *Lützow* en janvier 1940. Envoyé en Baltique en septembre 1944, il couvre l'évacuation de troupes et appuie les défenses le long des côtes avec ses six pièces de 280 mm. Il est finalement mis hors de combat par la RAF le 16 avril.

GETTY IMAGES

périscopique. Le sous-marin limite ainsi le temps passé en surface et apparaît moins facilement sur le radar, notamment celui des avions de patrouille maritime.

Le stock de batteries, justement, est multiplié par trois par rapport à l'ancien type VII, standard jusqu'en 1945. Le type XXI s'autorise de longs transits en immersion profonde, gage là encore de discrétion et d'incertitude pour les Alliés : à cinq nœuds, il peut parcourir en plongée près de 700 km avant d'avoir à recharger ses batteries, soit la distance entre Saint-Nazaire et une position à l'ouest du point le plus occidental de l'Irlande. Il y a là de quoi sortir de la zone dangereuse du golfe de Gascogne, patrouillé par la RAF et la Royal Navy, et déboucher en eaux libres. La réserve d'électricité confère une puissance qui permet au besoin de semer – en plongée ! – les lentes corvettes qui représentent la majorité des escorteurs.

Le gain de furtivité et d'autonomie est favorisé enfin par la véritable innovation de rupture du type XXI, son hydrodynamique : loin d'être un simple «torpilleur submersible» comme l'étaient encore les U-Boote type VII ou type IX de la génération précédente, le type XXI est un véritable sous-marin, optimisé pour évoluer en plongée plutôt qu'en surface.

Dernière innovation, non la moindre : les types XXI et XXIII doivent être construits avec des méthodes nouvelles de standardisation industrielle, semblables à celles mises en œuvre au même moment dans les chantiers alliés, destinées à faciliter la production en série. Ceci permet à Dönitz d'envisager une véritable production de masse : pas moins de 1 170 exemplaires de type XXI et 980 de type XXIII sont prévus ! Cet optimisme est excessif, mais la productivité fait de facto un bond en avant : 267 exemplaires de type XXI sont mis sur cale, dont 118 seront achevés avant mai 1945, l'ensemble des chantiers du Reich acculé étant mis à contribution, y compris ceux des pays occupés. Des plus de 61 exemplaires de type XXIII terminés avant la fin, certains seront ainsi commandés à Gênes ou même à Nikolaïev, en Ukraine. Masse et technologie doivent permettre de déborder et surclasser les défenses alliées.

Après les débarquements en France, la Kriegsmarine n'opère plus guère qu'en mer Baltique.

Ces plans relèvent cependant de la pensée magique. D'abord pour une question d'effectifs : construire en masse des sous-marins ne vaut qu'à condition de pouvoir les armer avec des équipages formés. Or, la Kriegsmarine manque pour cela d'une ressource précieuse : le temps. La production des nouveaux modèles démarre seulement en avril 1944 et leur mise au point s'avère plus longue que prévu – innovation oblige. Par ailleurs, un sous-marin n'est pas apte au service au jour de sa sortie de chantier : il faut compter au moins trois mois pour ses essais et sa prise en main, suivis de six mois d'entraînement de l'équipage pour rendre celui-ci apte à affronter les

Le 27 mars 1945, des GI de la 7e armée dissèquent un Messerschmitt Me 262 A-1a, version chasseur-bombardier du biréacteur saisi sur une base près de Francfort. À l'époque, la Luftwaffe est capable d'engager simultanément une quarantaine de Me 262, toutes versions confondues, sur 200 engins opérationnels.

armadas alliées en Atlantique. Résultat, il s'écoule de l'ordre de dix-huit mois entre la mise sur cale d'un sous-marin et son entrée en ligne, raison pour laquelle seuls quatre exemplaires du type XXI verront le service avant la reddition.

Jusqu'à la fin de la guerre, la Kriegsmarine doit donc conserver en ligne ses vieux submersibles obsolètes, au prix de pertes effroyables et avec un rendement sans cesse décroissant : si 2,5 millions de tonnes de navires alliés sont coulés en 1943, c'est seulement 663 000 en 1944 contre une production alliée frisant le million de tonnes mensuel à la fin de la même année… Rien ne peut rétablir un tel déséquilibre et, après les débarquements en France qui neutralisent les bases sur l'Atlantique, la Kriegsmarine n'opère plus guère qu'en mer Baltique.

Les derniers feux de la flotte de surface

Tandis que les capacités de la Ubootwaffe s'effondrent, c'est paradoxalement la flotte de surface qui revendique les derniers succès navals allemands – fort modestes au demeurant. C'est d'autant plus surprenant qu'elle a subi revers sur revers en 1943 et 1944. Le plus dramatique est sans conteste la bataille du cap Nord, dernier duel de navires de ligne dans les eaux européennes qui voit le croiseur *Scharnhorst* succomber aux canons de 356 mm du cuirassé *Duke of York*, dans la nuit polaire du 26 décembre 1943. Le reliquat des unités de surface allemandes, désormais jugées inutiles par Hitler, s'en voit remisé aux eaux baltiques. Seul demeure en Norvège le dernier (et le plus gros) des navires de ligne : le *Tirpitz*, jumeau du *Bismarck*, tapi dans un fjord d'où il immobilise des effectifs alliés conséquents. Mais le cuirassé est moins une menace que le captif de la Home Fleet britannique, qui s'emploie tout au long de 1944 à sa destruction. Endommagé par une attaque de sous-marins de poche en septembre 1943, frappé par une succession de raids de porte-avions à compter d'avril 1944, il est finalement la victime des bombardiers Lancaster de la Royal Air Force, qui s'acharnent de septembre à sa destruction finale le 1er novembre 1944. Le succès permet à la Royal Navy de dépêcher sa flotte dans le Pacifique et ravale la Kriegsmarine au rang de marine côtière.

Opération *Steinbock*, le chant du cygne des bombardiers allemands

À partir de janvier 1945, en parallèle à l'opération *Bodenplatte*, mais sans coordination avec cette dernière, la Luftwaffe entreprend ce que les Britanniques baptiseront avec dérision le « Baby Blitz », en référence aux bombardements nocturnes de 1940-1941. Un peu moins de 500 bombardiers, prélevés sur le front italien ou dans les dépôts, sont réunis à grand-peine pour une série de raids nocturnes contre la Grande-Bretagne. Les premières bombes tombent à partir du 21 janvier, principalement sur la zone métropolitaine de Londres. Les attaques se poursuivent jusqu'en mai. Elles n'ont d'autre résultat que de tuer des civils et de coûter plus de 70 % de pertes à la Luftwaffe, à cause d'une défense aérienne britannique solide. ■

Menée du 20 au 25 février 1944, l'opération Argument, également connue sous le nom de *Big Week*, consiste à user la chasse allemande en la forçant à affronter les escortes à long rayon d'action protégeant les raids de quadrimoteurs alliés sur le Reich. Étrillée, la Luftwaffe est incapable de s'opposer à un débarquement.

Spécialité américaine, l'essence d'aviation à haut indice d'octane est élaborée avec des additifs qui élèvent le seuil d'auto-inflammation dans les moteurs. Le taux de compression supérieur ainsi obtenu permet un surcroît de puissance.

Ce rang, toutefois, la Kriegsmarine va le tenir face à la marine soviétique – la plus faible des forces navales alliées il est vrai. À l'été 1944, le dégagement de Leningrad a ouvert la Baltique à la flotte rouge. En riposte, Dönitz y rapatrie ses dernières unités de surface, tout en dépêchant des U-Boote dans le golfe de Finlande. Le reliquat des croiseurs lourds et autres «cuirassés de poche», accompagnés d'une poussière de destroyers, torpilleurs et vedettes rapides, parvient à opérer malgré la supériorité aérienne grandissante de l'aviation soviétique et la prolifération des mines et des sous-marins rouges.

L'armistice entre la Finlande et l'URSS ainsi que la reconquête terrestre des Pays baltes par l'Armée rouge interdisent toutefois progressivement aux navires allemands l'est de la Baltique. Pire, début 1945, l'encerclement en Courlande *(lire l'article p. 94)* puis en Prusse-Orientale de forts groupements allemands et l'avancée inexorable des troupes soviétiques imposent à la Kriegsmarine une double mission désespérée: appuyer les combats à terre du feu de ses navires, dans la mesure de ses réserves de plus en plus maigres en combustible, et surtout évacuer le plus possible de civils et de soldats des enclaves assiégées. C'est l'opération *Hannibal*, dernière action navale d'envergure de la marine du Reich. En quinze semaines à partir du 21 janvier, une armada mêlant aux navires de guerre entre 500 et 1000 vaisseaux et embarcations civils de toutes tailles parvient à extraire près de 900000 civils et 350000 soldats de Prusse-Orientale, au prix de multiples torpillages par les sous-marins soviétiques, dont celui du paquebot *Wilhelm-Gustloff* demeure le plus connu et le plus meurtrier, avec plus de 5000 victimes – le bilan exact est inconnu, mais a été réévalué à plus de 9000 morts, soit la pire catastrophe maritime de l'histoire. Les évacuations ne cesseront qu'avec la reddition allemande. Mais si ces dernières ont sauvé des masses de civils et que le ravitaillement par mer a prolongé l'agonie des garnisons de la Baltique, ce drame n'aura pas, en définitive, d'autre effet stratégique – épitaphe appropriée pour l'effort de guerre tout entier de la Kriegsmarine.

L'aviation allemande dépassée en hommes et en matériel

Le déclin de la Luftwaffe est plus tardif et brutal, et se trouve aggravé par une succession de choix stratégiques désastreux qui condamnent à l'échec toutes les tentatives de reconstituer des forces susceptibles de peser sur le cours de la guerre. Depuis le début de l'engagement massif de l'aviation américaine au-dessus du Reich, l'armée de l'air allemande s'efforce d'assembler une sorte de corps de bataille aérien pouvant être employé en une seule fois, et dont le volume nécessaire est évalué entre 1000 et 2000 chasseurs de tous types. Le second chiffre s'avérant inatteignable, malgré l'accroissement spectaculaire de la production, l'objectif du millier d'appareils est jugé plus réaliste. Le but est de pouvoir infliger aux bombardiers américains des pertes si considérables qu'elles contraindraient la 8e Air

Force à suspendre pour un temps le pilonnage du Reich, offrant à la Luftwaffe la possibilité de reconstituer ses effectifs et de disputer aux Alliés la supériorité aérienne.

Ici encore, le rêve se brise en 1944: au printemps, après le succès de l'opération Argument et de ses suites, le commandant du I. Jagdkorps (corps de chasse), la principale formation de chasse diurne défendant le Reich, le général Josef Schmid, avoue que *« sur le plan numérique autant que sur celui de la performance technique, les unités de chasse diurne affectées à la défense aérienne de l'Allemagne sont inférieures aux forces de la chasse américaine. Malgré leur détermination démontrée à faire tous les sacrifices pour leur pays, sur le long terme nos forces livrent une bataille désespérée. »*

Cette inégalité repose, comme pour les sous-marins, sur deux critères: le matériel et les hommes. S'agissant du premier, le décrochage allemand est total dans le domaine clé de la motorisation, qu'il s'agisse d'alliages à haute résistance ou de carburants à haut indice d'octane. Pour ces deux gages de puissance et de performance, notamment à haute altitude où se déroulent les combats contre les formations de quadrimoteurs américains, l'avantage est passé coté allié dès 1943. Même si les dernières évolutions des chasseurs à pistons Me 109 et Fw 190 demeurent redoutables, ils sont inexorablement surclassés par les plus récents avions alliés

Gisela, le dernier cri des hiboux de la *Nachtjagd*

Moribonde elle aussi, la chasse de nuit allemande jette ses dernières forces aux petites heures du 4 mars dans l'opération *Gisela*, une série d'intrusions de chasseurs isolés dans le flot des bombardiers du RAF Bomber Command de retour de raids. Mais la RAF n'a pas fermé les yeux. Vingt-sept « lourds » britanniques sont abattus dans la nuit, plus deux bombardiers rapides Mosquito, pour la perte de vingt-deux chasseurs de nuit. Ce résultat très loin de l'hécatombe espérée met un terme définitif aux intrusions. Ce sont les derniers combats aériens de la guerre au-dessus du sol britannique. ■

GETTY IMAGES

Faute de carburant et de pièces détachées, des centaines d'épaves parsèment le pourtour des bases, comme celle de Bad Aibling, près de Munich, le 14 mai 1945. Ce cimetière pathétique présente toutes les ex-stars de la défunte Luftwaffe : Focke-Wulf Fw 190, Messerschmitt Bf 109, Bf 108 et Me 262, Junkers Ju 52 et Ju 88, Fieseler Fi 156 *Storch*...

– Tempest britannique, P-47 Thunderbolt et P-51 Mustang américains. Tout l'espoir allemand repose donc sur la rupture technologique apportée par le moteur à réaction : que le millier d'appareils soit constitué de jets et ceux-ci pourront, protégés des prédateurs adverses par leur vitesse, étriller les formations de bombardiers, pour gagner le répit désiré. Malgré la diversion d'une partie de la production pour servir de chasseurs-bombardiers, c'est à cette fin qu'est accéléré le développement du Me 262, premier chasseur à réaction opérationnel.

Le problème est que le Reich ne manque pas que d'avions performants : il est aussi à court de pilotes non seulement expérimentés, mais juste convenablement formés. Là encore, les pertes de 1943-1944 sur tous les fronts sont difficiles à compenser, d'autant qu'intervient, pour en amplifier l'effet, la pénurie de plus en plus criante de carburant, qui entrave la formation de nouveaux aviateurs. En réponse, le commandement fait feu de tout bois, en dissolvant presque l'aviation de bombardement et de transport à l'Ouest et en raccourcissant l'entraînement, tout en réaffectant les instructeurs ainsi libérés en unité de combat. Tout ceci permet, tant bien que mal, de reconstituer fin 1944 une réserve atteignant et même dépassant le seuil symbolique du millier d'appareils de chasse prêts à l'action – quoique très peu volent sur Me 262. La première destruction de la Luftwaffe en 1944 est ainsi, au moins en apparence, compensée, même si le phénix a les ailes sérieusement plombées.

Ces efforts sont toutefois instantanément gâchés dans le cadre de la désastreuse offensive des Ardennes, pour laquelle l'assaut terrestre doit être combiné à l'engagement simultané de la réserve aérienne. Plutôt que les bombardiers lourds, hors d'atteinte en Grande-Bretagne, la cible est l'aviation tactique alliée, que doit éliminer la Luftwaffe dans un assaut surprise sur ses bases du Benelux et du nord de la France. Sur le papier, l'opération ressemble à celles, couronnées d'un éclatant succès, menées par l'aviation allemande aux grandes heures de la Blitzkrieg, et dont l'apogée est la destruction au sol de la majeure partie de l'aviation soviétique aux premières heures de *Barbarossa*, le 22 juin 1941. Mais le résultat réel est loin de répondre à ces attentes…

Le Reich ne manque pas que d'avions performants. Il est aussi à court de pilotes bien formés.

BRIDGEMAN/SZ PHOTO

Pour se doter d'un ersatz de frappe à longue distance, la Luftwaffe mourante bricole 250 Mistel («gui», une plante parasite…), constitués d'un bombardier (ici, un Ju 88) bourré d'explosifs surmonté d'un chasseur (ici, Fw 190) chargé de le jeter sur la cible (pont, usine, navire…). Sans surprise, les résultats sont misérables.

Car la force rassemblée contre les bases alliées à l'Ouest n'est que l'ombre des corps aériens de 1941. Composée exclusivement de chasseurs gréés en chasseurs-bombardiers, sa puissance de feu contre des cibles au sol est limitée : il manque une force de vrais bombardiers multimoteurs rapides capable de détruire pistes, installations et dépôts de carburant et de munitions. Tout aussi problématique : les pilotes ne sont pour la plupart pas entraînés à l'attaque air-sol. Ceux qui le sont combattent pour l'essentiel à l'Est, face aux Soviétiques… La Luftwaffe, au moins, ne plante pas le dernier clou dans le cercueil de sa réserve de chasse : c'est la météo qui s'en charge. Exécrable au déclenchement de l'offensive des Ardennes le 16 décembre 1944, le mauvais temps impose le report de l'opération baptisée *Bodenplatte* au 1er janvier 1945 – les brumes alcoolisées des lendemains de réveillon devant compenser, on l'espère, l'éventement de la surprise tactique après quinze jours de contre-offensive. Ce report rend toutefois l'engagement inutile : au 1er janvier, l'offensive des Ardennes apparaît déjà comme un échec complet.

La Luftwaffe brûle ses ailes

Cela n'empêche pourtant pas l'assaut : 34 groupes de chasse, 1 035 appareils au total, y compris une partie des précieux Me 262, attaquent à l'aube dix-sept aérodromes alliés. Dès les premiers instants, *Bodenplatte* sombre dans la confusion : certaines formations attaquent en passant au-dessus des bases de V-2 des environs de La Haye où la Flak, non avertie, ouvre le feu et désorganise le dispositif allemand ! La médiocrité de l'entraînement à la navigation des pilotes accentue le désordre. Mais alors que les appareils se présentent sur leurs cibles de façon dispersée, la surprise tactique est partout obtenue car, une seconde fois après les Ardennes, le renseignement allié n'a rien vu. Malgré cela, les résultats restent médiocres : seules huit des dix-sept bases sont sérieusement endommagées, et six d'entre elles ne sont pas même atteintes !

Environ 300 avions alliés sont détruits, 200 endommagés. Les dégâts sont sérieux en apparence, mais n'affectent que très peu de pilotes et les Alliés disposent de réserves en avions qui compensent les pertes avant même la fin janvier. En contraste, la Luftwaffe subit le 1er janvier 1945 sa pire journée de la guerre :

Bodenplatte est le dernier soubresaut de la Luftwaffe à l'Ouest. L'aviation soviétique va achever de l'anéantir.

143 pilotes tués ou portés disparus, 70 autres faits prisonniers, 21 blessés et hors de combat, soit près de 25 % de ceux engagés, parmi lesquels trois commandants d'escadre, cinq de groupe et quatorze chefs d'escadrille, c'est-à-dire une portion considérable de l'encadrement restant.

Bodenplatte est le dernier soubresaut de l'aviation allemande à l'Ouest : devant l'effondrement du front est, ses maigres moyens sont réaffectés à la défense des axes de Berlin et de Vienne, où l'aviation soviétique va achever d'anéantir l'autrefois orgueilleuse Luftwaffe. Le phénix à croix gammée ne réémergera plus jamais dans les mers ni les airs. ■

POUR EN SAVOIR PLUS

- *Hitler's U-Boat War: The Hunted, 1942-1945*, Clay Blair, Random House, 1996.
- *The Naval War in the Baltic, 1939-1945*, Poul Grooss, Seaforth Publishing, 2017.
- *The Last Year of the Luftwaffe: May 1944 to May 1945*, Albert Price, Wrens Park Publishing, 2001 [1991].
- *The Luftwaffe Over Germany: Defense of the Reich*, Donald Caldwell & Richard Muller, Frontline Books, 2014 [2007].

HISTOIRE ET CIVILISATIONS

LES CAHIERS SCIENCE&VIE

SCIENCE&VIE LES CAHIERS

ILLUMINATI
FRANCS-MAÇONS
KU KLUX KLAN
KNOW NOTHING
SKULL & BONES
MAFIA

SOCIÉTÉS SECRÈTES

AUX ORIGINES DU COMPLOTISME AMÉRICAIN

L'ACTU FACE AU PASSÉ

La Finlande tourne le dos à la Russie

En vente actuellement
chez votre marchand de journaux
et sur www.kiosquemag.com

Kiosque Mag | Disponible sur kiosquemag.com
VENTE ET ABONNEMENT

LE MUR DU SON ET L'AVOINE DES CHEVAUX

BUNDESBILDARCHIV

LE TIGER CAFOUILLE, MAIS LA CARAVANE PASSE

Un convoi de *Panjewagen* passe devant un Tiger I en panne sur le bord d'une route de Russie, début 1944. Au-delà des gares ferroviaires, les échelons ultimes de la logistique sur le front de l'Est reposent sur la réquisition du *Panje*, le petit cheval oriental apprécié pour sa rusticité, mais que sa force limitée cantonne à la traction d'attelages légers. La ponction est terrible pour la survie des paysans. Sur 11,6 millions d'équidés recensés dans les territoires occupés de l'Est, sept millions (60 %) auraient été saisis ou tués. Pas toujours au combat : les chevaux, mulets et ânes, à la différence des tigres et autres fauves d'acier, ont le grand avantage d'être mangeables.

Missiles balistiques, chars surpuissants, avions à réaction… Telle est l'image que le public conserve de la Wehrmacht de 1945. En réalité, ce vernis technologique recouvre un substrat archaïque. Le plus souvent, le *Landser* du Troisième Reich se bat avec les mêmes armes que ses prédécesseurs du Deuxième, celui du Kaiser. Et sa logistique ne vaut souvent guère mieux que celle du Premier, celui de Charlemagne.

PAR **PIERRE GRUMBERG**

BUNDESBILDARCHIV

LA NORMANDIE EN DEUX-CHEVAUX

Dans le front imbriqué du bocage, les aviateurs reconnaissent facilement les convois allemands : ce sont les seuls à recourir à des attelages hippomobiles, à l'image de ces chariots. L'industrie du Reich ne produit que 350 000 camions pendant la guerre – dix fois moins que les Alliés occidentaux. Le résultat est une dépendance croissante vis-à-vis de la traction animale. Au 1er février 1945, la Wehrmacht emploie 1,2 million de chevaux (elle en consommera officiellement 2,75 millions pendant la guerre, hors *Panje*. En 1944, moins de 16 % des divisions – l'élite blindée de la Wehrmacht et des Waffen-SS – sont motorisées. En 1944, une division d'infanterie encadre en théorie 1 400 chariots tirés par 4 600 chevaux, contre seulement 600 véhicules à moteur et 150 motos. L'artillerie est elle aussi en grande partie hippomobile, comme sous Napoléon. Les animaux requièrent 162 000 palefreniers et maréchaux-ferrants, soit l'effectif d'une armée, sans oublier un réseau de 48 hôpitaux vétérinaires.

CHARGES CREUSES SUR CHAMBRES À AIR

Des soldats, que la chute de leur camarade rend hilares, montent défendre le front de l'Oder en avril 1945. Chacun porte un fusil d'assaut Sturmgewehr 44 et deux poings antichars Panzerfaust, le nouvel équipement du fantassin *(cf. p. 30)*. L'industrie du Reich produit 426 000 exemplaires du premier et huit millions du second – essentiellement la version 60. Ce « tuyau de poêle » jetable pèse seulement 6,1 kg mais la charge creuse qu'il projette à 60 m peut percer 200 mm de blindage. Dans les combats urbains qui se multiplient à l'approche de Berlin, les tankistes soviétiques redoutent moins les rares panzers survivants que cette arme « low tech » ubiquitaire, responsable de 70 % des chars détruits.

BRIDGEMAN/SZ PHOTO

PÉGASE ITALIEN ET CHEVAUX RUSSES

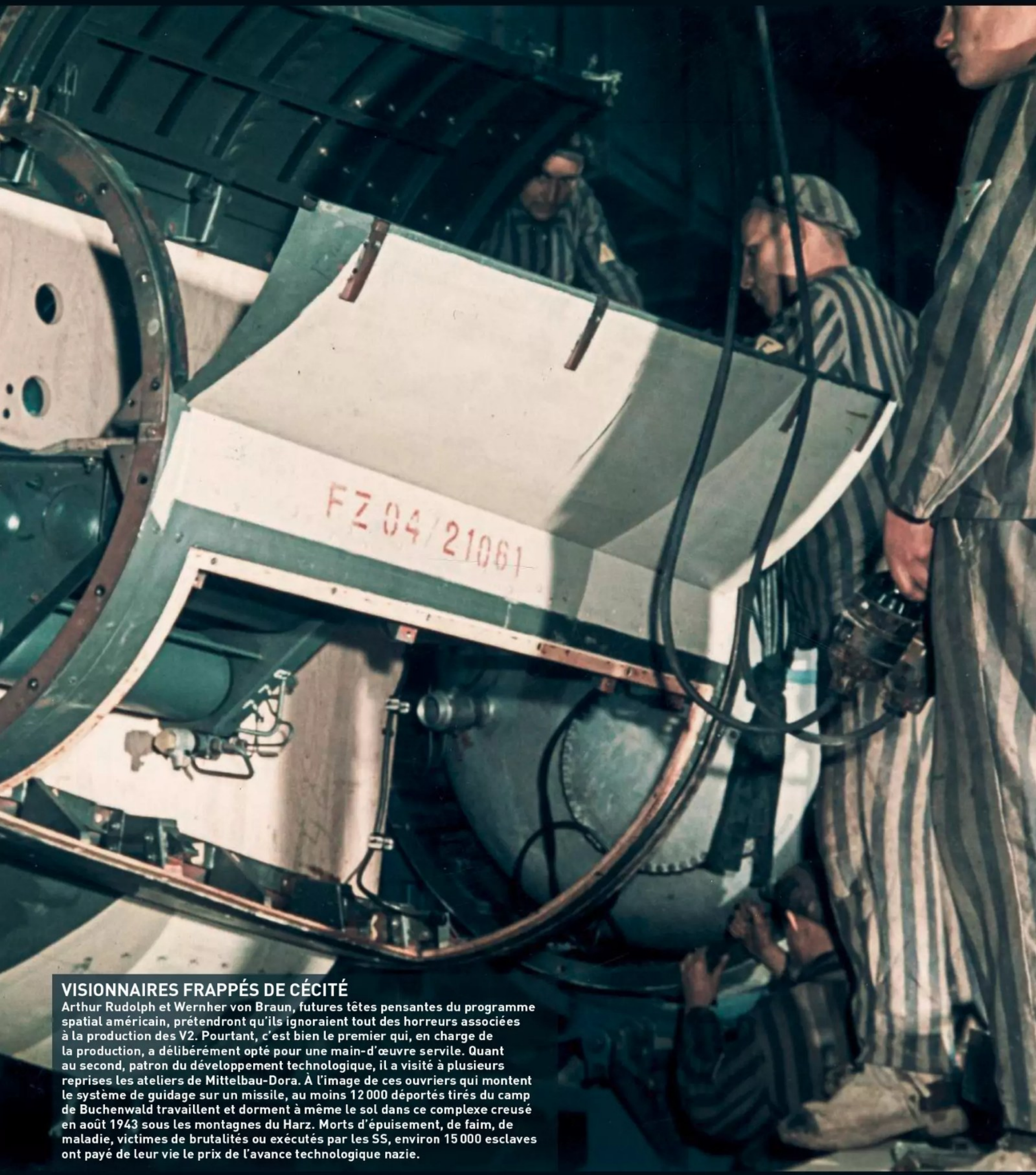
La Wehrmacht pallie les déficiences de l'industrie allemande en récupérant tout ce qui lui tombe sous la main, comme ici, en mai 1944, ces *Panjewagen* transformés en ambulances pour acheminer des blessés vers un Savoia-Marchetti SM.82. Si elle se prépare à déployer ses premiers chasseurs et bombardiers à réaction, la Luftwaffe est heureuse de récupérer 300 exemplaires de ce trimoteur italien apprécié pour ses capacités supérieures à celles du vénérable Junkers Ju 52 standard, mis en service en 1932 et totalement périmé. Jusqu'à la fin, l'aviation de transport allemande souffre d'une pénurie endémique de capacités, avec un impact direct sur l'approvisionnement des troupes au sol, les évacuations sanitaires et sa propre logistique.

AKG

TECHNOLOGIE NEC PLUS ULTRA, IMPACT MILITAIRE NUL

Développée depuis 1936, la fusée A-4 est une réussite technologique, dont la trajectoire culmine dans l'espace à 90 km d'altitude, avant de rentrer dans l'atmosphère à 3000 km/h, ce qui la rend impossible à intercepter. Son intérêt militaire est cependant limité. L'arme ne porte qu'à 330 km et n'embarque que 950 kg d'explosifs. Ce n'est qu'une grosse bombe à la précision aléatoire : aucun des onze missiles tirés le 17 mars 1945 sur ordre d'Hitler contre le pont de Remagen saisi par les Américains ne tombe à moins de 200 m de l'objectif. Comme son appellation nazie le signifie, le V2 (pour *Vergeltungswaffe*) n'est qu'une arme de représailles aveugle. Environ 3 000 fusées tirées en priorité sur Londres et Anvers vont faire 9 000 victimes – des civils en quasi-totalité.

WALTER FRENTZ / ULLSTEIN BILD



VISIONNAIRES FRAPPÉS DE CÉCITÉ

Arthur Rudolph et Wernher von Braun, futures têtes pensantes du programme spatial américain, prétendront qu'ils ignoraient tout des horreurs associées à la production des V2. Pourtant, c'est bien le premier qui, en charge de la production, a délibérément opté pour une main-d'œuvre servile. Quant au second, patron du développement technologique, il a visité à plusieurs reprises les ateliers de Mittelbau-Dora. À l'image de ces ouvriers qui montent le système de guidage sur un missile, au moins 12 000 déportés tirés du camp de Buchenwald travaillent et dorment à même le sol dans ce complexe creusé en août 1943 sous les montagnes du Harz. Morts d'épuisement, de faim, de maladie, victimes de brutalités ou exécutés par les SS, environ 15 000 esclaves ont payé de leur vie le prix de l'avance technologique nazie.

BRIDGEMAN/SZ PHOTO – COLORISATION POUR *G&H* : LEONARDO DE SA

OSTFRONT

84 **Prusse, Varsovie, Slovaquie : la Wehrmacht stabilise le front de l'Est**

94 **Poche de Courlande : dernier réduit sur la Baltique**

100 **Opération *Sonnenwende* : un fiasco aux conséquences inespérées**

106 **Mais où est donc passé Wenck ?**

110 **Opération *Baron tzigane* : une victoire en trompe-l'œil**

118 **Lac Balaton, 1945 : l'ultime coup de corne des panzers**

126 **Lauban et Bautzen, mars-avril 1945 : le dernier soupir du groupe d'armées Centre**

Un Tiger I du 510e bataillon de chars lourds surveille l'orée d'une forêt à la frontière de la Lituanie et de la Prusse-Orientale, en octobre 1944. La supériorité de ce monstre repose sur son canon de 88 mm KwK 36. L'arme dérive directement du canon de DCA largement éprouvé depuis 1940, mais toujours aussi efficace : il perce n'importe quel tank allié à 1 000 m de distance et reste mortel à plus de 3 000 m. Et chaque Tiger I emporte 46 obus antichars !

PRUSSE, VARSOVIE, SLO

LA WEHRMACHT STABILISE LE FRONT DE L'EST

Après le double désastre de Normandie et de Biélorussie, la Wehrmacht veut se défendre sur une ligne raccourcie, le plus loin possible de ses centres vitaux. Elle y parvient à l'Est grâce à une série de contre-attaques improvisées qui profitent de l'épuisement logistique de l'Armée rouge.

PAR **JEAN LOPEZ**

Nommée d'après l'un des meilleurs généraux d'Alexandre Ier contre Napoléon, l'**opération Bagration** est une offensive menée du 22 juin au 19 août 1944 dans le secteur de la Biélorussie. Elle aboutit à la destruction du groupe d'armées Centre. C'est la plus grave défaite enregistrée par la Wehrmacht, qui perd un demi-million d'hommes.

L'**Armia Krajowa (AK)** du général Bor-Komorowski est le plus grand mouvement de résistance en Pologne sous l'occupation allemande (1939-1945) et soviétique (1939-1941). L'AK obéit au gouvernement en exil à Londres, ce qui lui vaut la double haine d'Hitler et de Staline. Les restes de l'AK après l'insurrection ratée de Varsovie (1er août-2 octobre 1944) sont démembrés par les Soviétiques en 1945.

BRIDGEMAN IMAGES

« *Une crise plus énorme que celle-là, on ne peut l'imaginer,* explique Hitler fin août 1944 à ses invités somnolents, au cours d'une de ces conversations nocturnes qu'il affectionne. *Quand le feld-maréchal Model est arrivé, le groupe d'armées Centre n'était plus qu'un trou…* » Nommé le 29 juin à la tête du groupe d'armées Centre, Walter Model *(lire l'article p. 54)* ne peut en effet que constater l'ampleur de l'effondrement qui suit le déclenchement de l'**opération Bagration**. La 4e armée a été anéantie, la 3e armée Panzer et la 9e armée ne sont plus guère qu'un conglomérat d'unités saignées et démoralisées fuyant vers l'ouest. Model prend le contre-pied de la défense rigide imposée jusque-là par Hitler et, sans cesser de reculer pendant cinq semaines, multiplie les contre-attaques blindées pour freiner l'Armée rouge sur les directions principales.

La première tâche est de trouver des Panzerdivisionen (PzD). Model en possède deux à disposition quand il arrive à son nouveau QG : la 5e, mise en route le 25 juin depuis le groupe d'armées Nord-Ukraine (125 chars modernes : 55 Pz IV et 70 Panther) et la 12e acheminée depuis les Pays baltes (35 Pz IV et 9 Pz III à canon long). Ce sont elles qui, seules, frappent à cinq reprises sur des points stratégiques. Elles gagnent 24 heures ici, 48 heures là, pour frayer un chemin à l'infanterie en retraite. Puis, petit à petit, dans les deux semaines qui suivent, Model reçoit onze divisions d'infanterie (DI) prélevées sur le groupe d'armées Nord, trois DI et deux PzD (4e et 7e) du groupe d'armées Nord-Ukraine, et encore trois DI et deux PzD (6e et 19e) venues la première d'Allemagne et la seconde des Pays-Bas, où elles étaient en cours de rééquipement. À mesure que les Fronts soviétiques perdent de leur substance et s'éloignent de leurs bases logistiques *(voir l'encadré p. 86)*, le groupe d'armées Centre retrouve ainsi des forces.

Cela n'empêche pas les Soviétiques d'avancer encore de 200 km vers l'ouest. Au nord, ils prennent Vilnius le 14 juillet et Mariampolé le 31 juillet : la frontière de la Prusse-Orientale est à 25 km et sera franchie à Schirwindt le 17 août ! Interdire l'accès à la vieille province des Teutoniques est le problème n° 3 dans l'agenda de Model et de l'OKH. Au centre, les Soviétiques sautent la Vistule à Pulawy le 29 juillet, à Magnuszew et à Sandomir le 30. Détruire ces trois têtes de pont à l'ouest du dernier grand obstacle physique avant les frontières du Reich devient le problème n° 2 de l'OKH et de Model, puis de son successeur à la tête du groupe d'armées Centre à partir du 16 août, le colonel général Georg-Hans Reinhardt.

Malgré tout, le problème n° 1, le plus grave, c'est Varsovie. Le 30 juillet, la 2e armée blindée se trouve à 15 km à peine de la capitale polonaise. Depuis le 20 juillet, les services de sécurité de la SS et la Gestapo annoncent par ailleurs le déclenchement imminent d'une insurrection dans la ville même, à l'appel de l'**Armia Krajowa (AK)**, l'armée de l'Intérieur. Perdre Varsovie reviendrait pour les Allemands à céder le plus grand carrefour ferroviaire d'Europe orientale, les ponts sur la Vistule permettant la retraite de la 2e armée qui se bat au sud du Bug, les immenses entrepôts, magasins, aérodromes, ateliers et dépôts de carburant aménagés depuis 1939 : ce serait « le » désastre.

Le 31 juillet, pour achever de noircir le tableau, une colonne de T-34 du 1er Front d'Ukraine est signalée dans les faubourgs de Sanok. Or, cette petite ville située au sud de la Pologne ne se trouve qu'à 50 km à vol d'oiseau du col de Dukla, qui permet de franchir les Carpates à travers le massif des Beskides pour déboucher dans la plaine hongroise. Le détachement d'armée Raus (groupe d'armées Nord-Ukraine, dont Model est également commandant en chef) n'a dans le secteur qu'un corps d'armée allemand affaibli et un corps hongrois démoralisé. C'est le problème n° 4.

VAQUIE :

Un Sturmgeschütz III Ausf. G passe devant un T-34/76 détruit sur la Vistule, en septembre 1944. Standard de fait de la Panzerwaffe à l'été 1944, cet engin simple et armé de l'excellent antichar KwK 40 de 75 mm est produit à 8 423 exemplaires – plus que n'importe quel autre char ou canon d'assaut.

La Stavka est l'état-major personnel de Staline durant la Grande Guerre patriotique. C'est là que s'élabore la stratégie de l'Armée rouge, Staline étant conseillé par Chapochnikov, Joukov puis Vassilevski. Les plans des opérations et les moyens de les réaliser sont en revanche une des attributions du Genchtab, l'état-major général de l'Armée rouge.

Issu en 1944 d'un bataillon de police prussienne sur le modèle de la SS, le Landespolizeigruppe «General Göring» devient régiment d'infanterie en 1935 sous la houlette de la Luftwaffe, participe à tous les coups de force d'avant-guerre (Anschluss, Sudètes, Tchécoslovaquie) puis à toutes les campagnes de la Wehrmacht, y compris *Barbarossa*. Brigade au printemps 1942 puis division en octobre, l'unité devient en juin 1943 la Fallschirm-Panzer-Division 1. «Hermann Göring» (division blindée parachutiste) et rejoint en septembre 1944 une deuxième PzD similaire au sein d'un Fallschirm-Panzerkorps «Hermann Göring». Si ses soldats se battent bien, ils rivalisent en brutalité avec les Waffen-SS, en Italie et en Pologne.

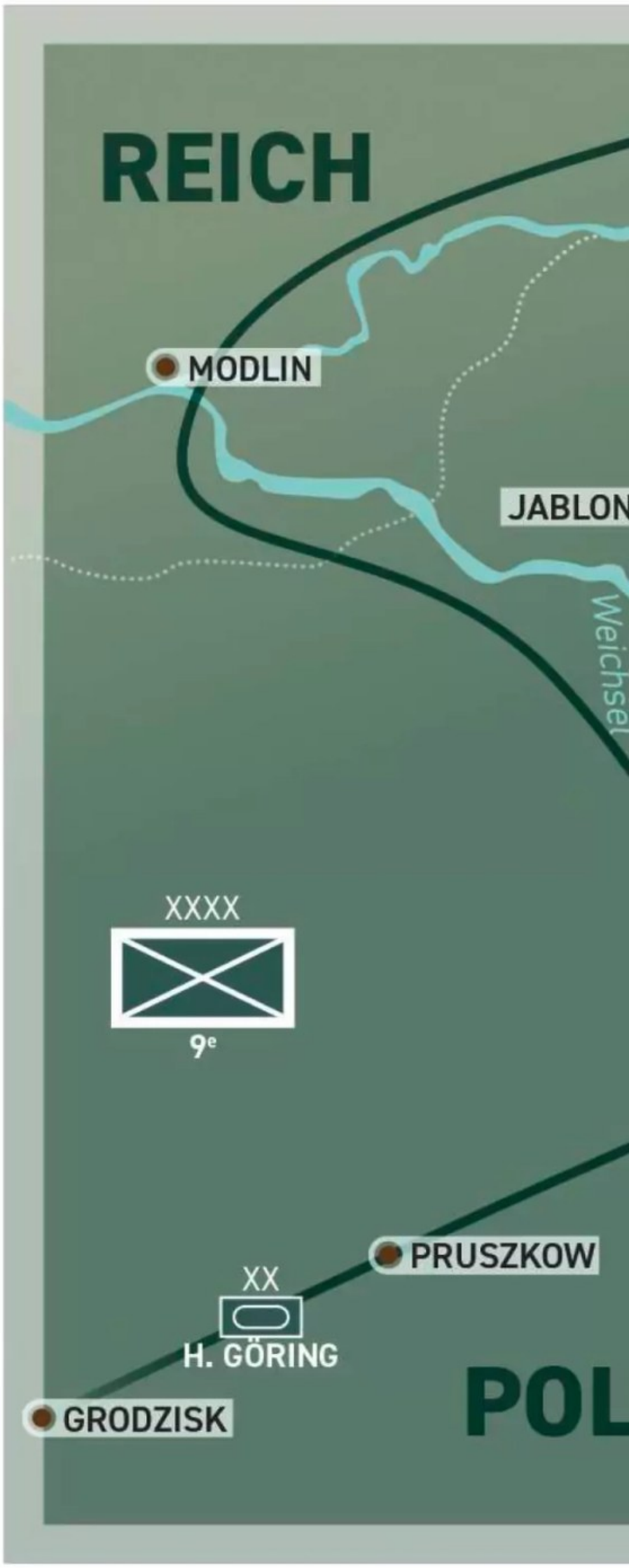
PROBLÈME N° 1

SAUVER VARSOVIE, LA PRIORITÉ ABSOLUE

Le 28 juillet, la Stavka envoie au maréchal Rokossovski, commandant en chef du 1er Front de Biélorussie, un ordre ambigu semblant suggérer un encerclement de Varsovie. Dans l'immédiat, le Soviétique expédie les 38 000 hommes et 431 chars et canons automoteurs de la 2e armée blindée s'emparer de Praga, le faubourg industriel de la capitale polonaise situé sur la rive orientale de la Vistule. Mais trois jours plus tôt, le 25 juillet, Model a obtenu que soit reformée une 9e armée dont la mission est de boucher le trou de 200 km sur la rive ouest de la Vistule, entre la 2e armée au nord et la 4e armée Panzer au sud. Cette 9e armée est encore quasi virtuelle, car elle n'aligne, en dehors de la 73e DI, qu'une poussière d'unités de sécurité et de marche, dont certaines sont exotiques comme le 818e bataillon azerbaïdjanais. Néanmoins, Model détecte le mouvement de la 2e armée blindée et comprend qu'elle marche sur Praga. Le 31 juillet, les deux corps blindés soviétiques situés à gauche sont bloqués par la 73e DI et un groupe de combat (Kampfgruppe, KG) de la 19e PzD. En revanche, le 3e corps blindé, à droite, fonce vers le pont de Zegrze pour couper la retraite de la 2e armée. Il est isolé, 40 km en avant des deux autres corps. Model ne laisse pas passer l'occasion, d'autant plus que les Soviétiques n'ont plus, localement, la supériorité aérienne.

Le 1er août, un KG de la 19e PzD et un autre de la division SS «Wiking» attaquent en direction d'Okuniew, où ils font leur jonction : le 3e corps blindé rouge est encerclé. Puis accourent à la curée un troisième KG de la 19e PzD, la 4e PzD et la division blindée parachutiste «Hermann Göring», Model prenant le commandement personnel de l'ensemble. En panne sèche, le 3e corps est en partie détruit. Puis c'est au tour du 8e corps blindé de la Garde, qui tente de délivrer son unité sœur, de subir les assauts d'éléments tirés de trois PzD. Pourtant, Model ne peut finir le travail. Le 5 août, il doit envoyer d'urgence la 19e PzD et la «Hermann Göring» vers la tête de pont de Magnuszew, où la 8e armée du général Tchouikov – le Lion de Stalingrad – achève ses franchissements.

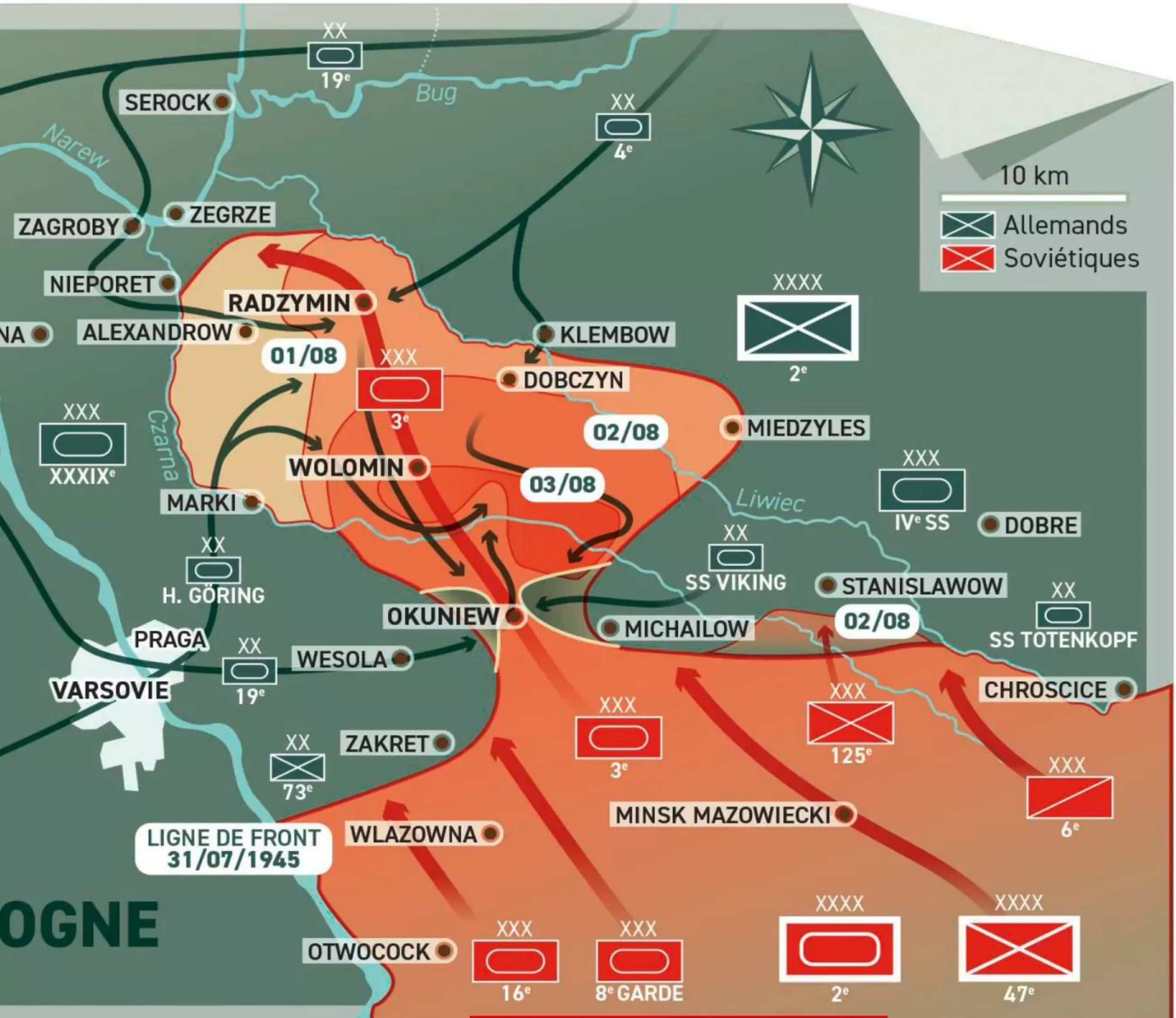
Pendant que les SS et la police affrontent l'insurrection de Varsovie, Rokossovski lèche ses plaies : avec 244 chars hors de combat, la 2e armée blindée est mise au repos. Ce sont les armées d'infanterie de son aile droite qui, au prix de



Les Soviétiques érodés par leurs propres succès

La stabilisation réussie de la moitié nord du front germano-soviétique doit beaucoup à l'épuisement de l'Armée rouge. Au début de septembre 1944, les cinq Fronts concernés par les opérations *Bagration* et *Lvov-Sandomir* ont perdu un tiers de leurs effectifs, tués, blessés ou malades, souvent plus de la moitié dans les unités de combat. La troupe n'en peut plus après dix semaines d'offensive continue, souvent de jour comme de nuit, et 500 km d'avance, le tout dans une chaleur étouffante et avec le ventre creux : la Biélorussie n'a plus rien à offrir au sortir de trois ans d'une occupation allemande atroce. Les unités mobiles n'ont, quant à elles, plus grand-chose à faire rouler. La 1re armée blindée de la Garde a perdu 429 chars sur les 419 qu'elle avait au début de l'opération, ce qui signifie que certains chars ont été touchés et réparés plusieurs fois. Même situation pour la 4e armée blindée (456 chars touchés sur 464) ou pour la 2e armée blindée : 810 chars et canons d'assaut le 16 juillet, 398 le 5 août : 50 % de pertes en vingt jours ! L'étranglement logistique empêche que les pertes soient vite remplacées : les Allemands ont tout détruit en se retirant. Il faut reconstruire 3 600 ponts, 3 000 km de voies ferrées. Munitions, carburant, pièces de rechange doivent venir par des routes dans un état effroyable. Les Studebaker du prêt-bail n'y suffisent pas. Les pannes d'essence sont nombreuses malgré les livraisons d'urgence de Li-2 (le Dakota soviétique). Compléter les unités et restaurer les chemins de fer demandera trois mois d'efforts gigantesques. ■

CARTE : JULIEN PELTIER POUR *G&H*



deux mois de très durs combats, refouleront la 2e armée allemande au-delà de la Narew et y prendront deux têtes de pont. Devant Varsovie, le 15 septembre, la tentative de la 1re armée polonaise d'entrer dans la ville sera facilement repoussée. Le 30 octobre, le front se stabilisera totalement dans ce secteur après que le XXe corps d'armée (trois DI et deux PzD) aura contre-attaqué la 65e armée soviétique dans une de ces têtes de pont, à Serock (4-8 octobre). Depuis le 2 octobre, date de la reddition des derniers insurgés de Varsovie, le groupe d'armées Centre a complètement sécurisé ses arrières au prix d'une capitale polonaise détruite à 85 % et de 200 000 tués parmi les civils. Les ruines de Varsovie resteront allemandes jusqu'au 17 janvier 1945. L'armée de l'Intérieur n'a jamais constitué une menace militaire. Dès lors qu'elle avait échoué à s'emparer d'un pont sur le fleuve ou d'un aérodrome, elle s'est retrouvée isolée en plusieurs petites poches sans influence sur les combats extérieurs.

UN ARRÊT DE MORT POUR LES INSURGÉS DE VARSOVIE

La 2e armée blindée soviétique comptait saisir une tête de pont au-delà de la Narew et prendre au passage Praga, le faubourg oriental de Varsovie. Rokossovski la lance dans un raid de 100 km typique de l'Armée rouge. Mais le feld-maréchal Model anticipe le mouvement et réussit en 48 heures à concentrer des éléments de quatre divisions Panzer. La 19e et la « Wiking » coupent le 3e corps blindé rouge de ses arrières à Okuniew, puis tentent de l'annihiler dans la poche formée. Une partie des Soviétiques parvient à desserrer l'étau et les panzers, appelés à d'autres tâches, ne finissent pas le travail. Néanmoins, Staline ordonne le retrait de toute la 2e armée blindée, au désespoir des Varsoviens en pleine insurrection.

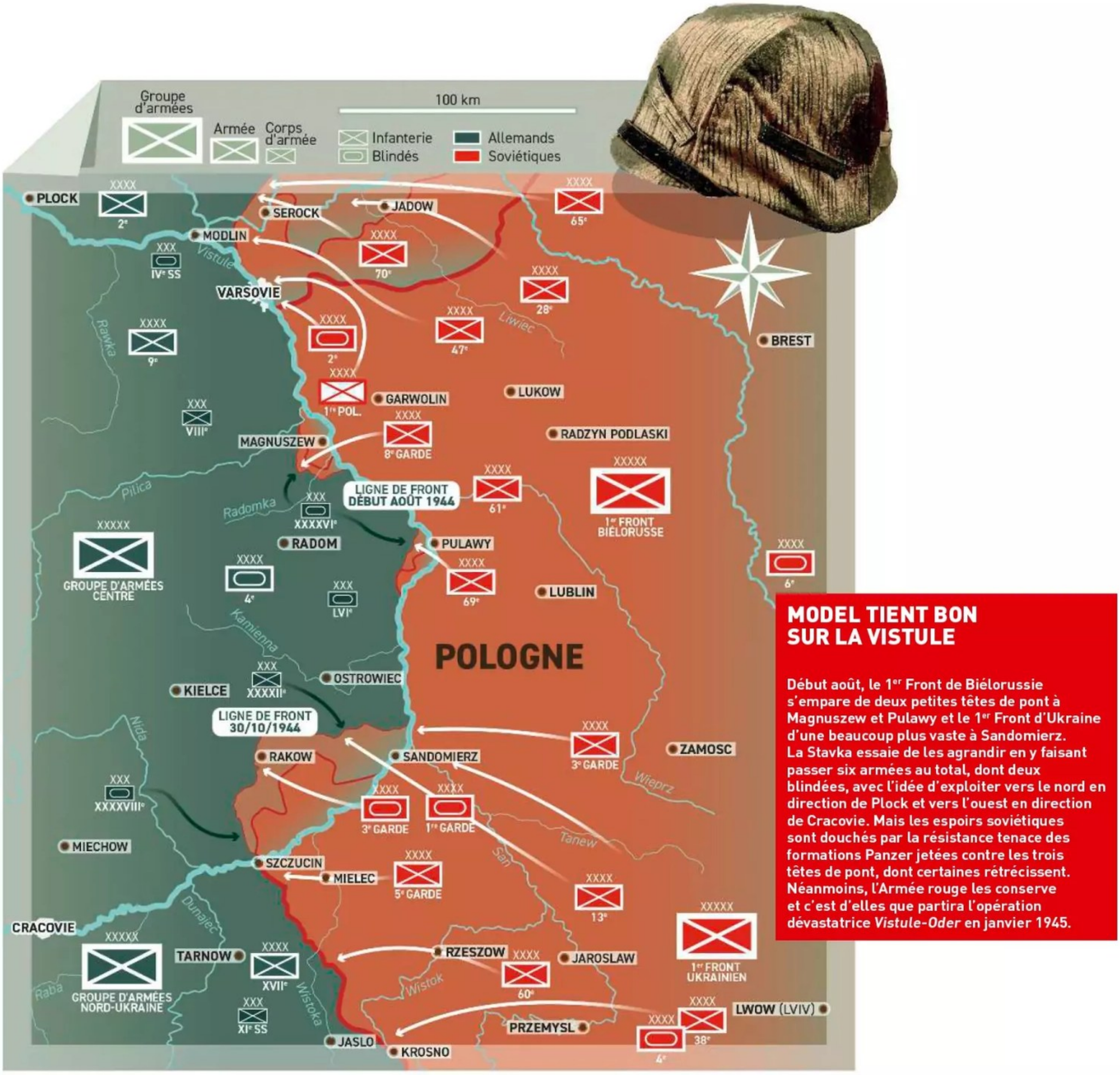
PROBLÈME N° 2
LA LIGNE DE LA VISTULE

La constitution de trois têtes de pont à l'ouest de la Vistule est un problème plus difficile à résoudre que la poussée de trois corps blindés vers Varsovie. Pour la Stavka, ces têtes de pont forment le tremplin d'une future grande offensive vers le cœur du Reich. Il faut non seulement les conserver, mais les agrandir. Dans le secteur du 1er Front de Biélorussie, la 8e armée de la Garde occupe une tête de pont à Magnuszew (40 km de long sur 20 de profondeur) et la 69e armée une autre à Pulawy (25 km de long, trois à quatre de profondeur). La Luftwaffe profite de sa supériorité momentanée sur les ailes rouges : elle décolle de ses pistes bétonnées de Varsovie alors que les Yak et autres Sturmovik n'ont à disposition que des terrains de campagne 200 km en arrière. Les pilotes allemands mènent plus d'une centaine de missions contre les ponts lancés sur la Vistule, qu'il faut rebâtir plusieurs fois. Au sol, les assauts de la « Hermann Göring » et de la 19e PzD réduisent la superficie des deux poches. Si l'arrivée d'une puissante DCA fait cesser les attaques de la Luftwaffe et si des murs d'artillerie bloquent les chars allemands, à tout le moins les têtes de pont ne grossissent plus et les Soviétiques sont dissuadés de les exploiter dans l'immédiat.

L'élimination de la tête de pont de Sandomir (également appelée Baranow) est une nécessité plus urgente pour l'OKH, car elle fournit une planche d'appel idéal pour attaquer en direction de la Silésie, la dernière grande région industrielle intacte du Reich. La 13e armée du 1er Front d'Ukraine (maréchal Koniev) a franchi la Vistule au sud de Sandomir, le 30 juillet, en face du bourg de Baranow. Une première tentative pour étrangler la tête de pont échoue au bout de deux jours sous de puissants feux d'artillerie venus de la rive est. Le 1er août, la 1re armée blindée de la Garde franchit au même endroit sur une douzaine de bacs de 60 tonnes. Le 4 août, elle réussit à donner 20 km de profondeur à la tête de pont. À son tour, la 3e armée blindée de la Garde passe le fleuve

Ressemblant au half-track Sd.Kfz. 251, le Sd.Kfz. 250 photographié à gauche sur une route polonaise en septembre 1944 est en fait un développement parallèle construit à 6 600 exemplaires. Ce transport pour quatre soldats et un équipage de deux hommes, rapide (76 km/h sur route) et discret, est largement distribué aux unités de reconnaissance.

BRIDGEMAN IMAGES – CARTE : JULIEN PELTIER POUR *G&H*



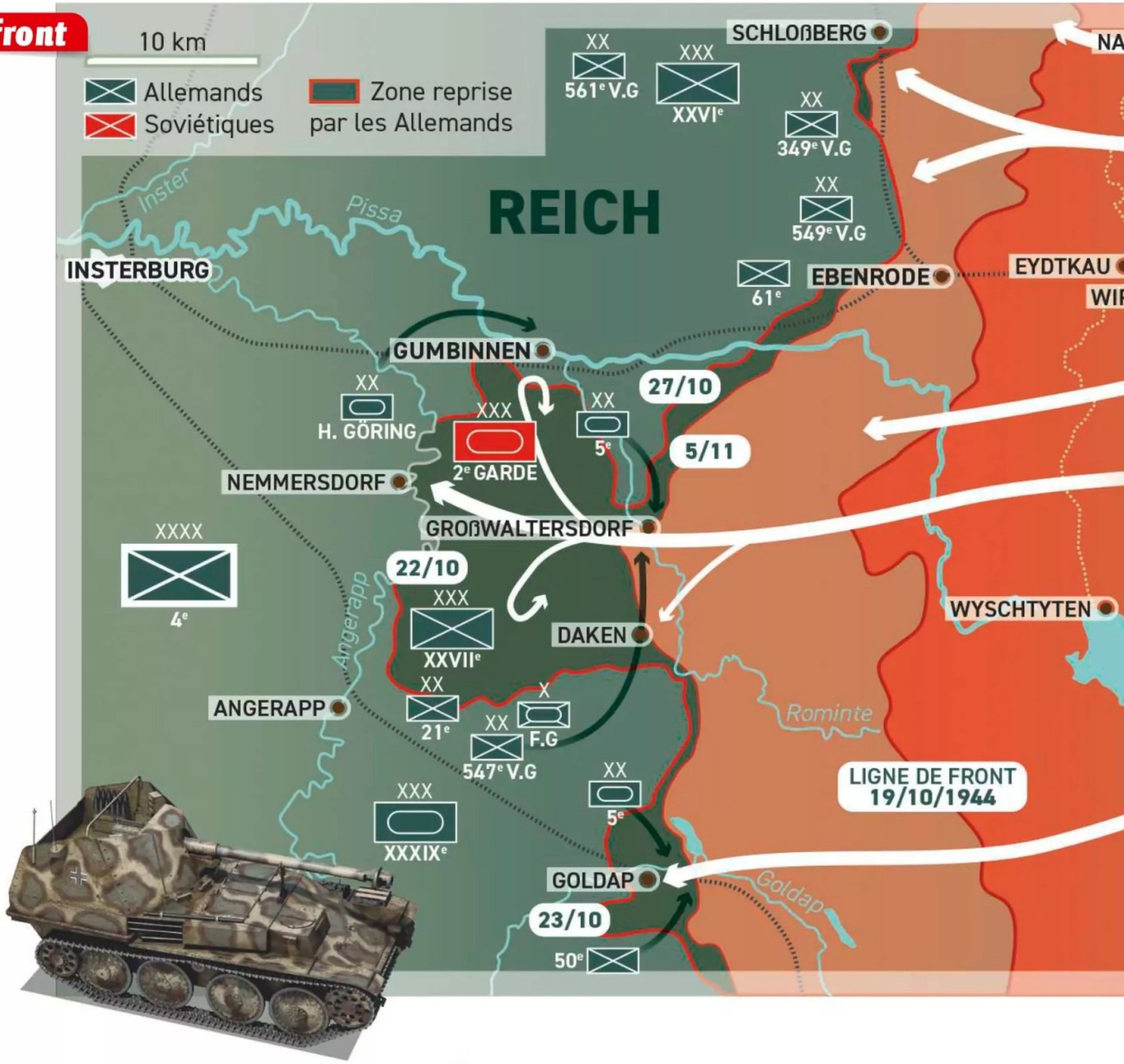
MODEL TIENT BON SUR LA VISTULE

Début août, le 1er Front de Biélorussie s'empare de deux petites têtes de pont à Magnuszew et Pulawy et le 1er Front d'Ukraine d'une beaucoup plus vaste à Sandomierz. La Stavka essaie de les agrandir en y faisant passer six armées au total, dont deux blindées, avec l'idée d'exploiter vers le nord en direction de Plock et vers l'ouest en direction de Cracovie. Mais les espoirs soviétiques sont douchés par la résistance tenace des formations Panzer jetées contre les trois têtes de pont, dont certaines rétrécissent. Néanmoins, l'Armée rouge les conserve et c'est d'elles que partira l'opération dévastatrice *Vistule-Oder* en janvier 1945.

et attaque vers le sud, élargissant l'emprise à 40 km. Puis ce sera le tour de la 5e armée de la Garde et de la 4e armée blindée. Ces énormes opérations de franchissement se font sous le couvert de 100 (!) batteries de DCA et avec les moyens de 30 bataillons du génie. Cette fois, la Luftwaffe ne peut rien faire.

Le 10 août, la 4e armée Panzer et la 17e armée tentent néanmoins de détruire la tête de pont soviétique. Sous le commandement du XXXXIIe corps et du IIIe corps Panzer, trois PzD, une DI, deux bataillons lourds de Tiger II *(voir l'encadré p.91)* et deux brigades de Sturmgeschütze montent une attaque en pince. Les 200 blindés avancent d'environ dix kilomètres, mais les ponts demeurent inaccessibles. La meilleure unité d'artillerie de l'Armée rouge, la 1re division d'artillerie de rupture de la Garde (72 pièces de 76 mm, 60 de 152 mm, 36 de 122 mm, 80 mortiers de 120 mm, plus 150 lanceurs de roquettes Katioucha) procède à des tirs d'une intensité telle qu'aucune avance supplémentaire n'est possible aux Allemands.

Deux relances avec tous les moyens de la Luftwaffe ne changeront pas cette situation. Certes, la poche de Sandomir est réduite d'un tiers, mais sa taille, 70 km de long sur 50 km de profondeur, reste plus que suffisante pour des opérations ultérieures. Le 15 septembre, les deux adversaires épuisés renoncent à toute attaque. On s'enterre en attendant l'hiver. Malgré l'échec à réduire Sandomir, l'OKH est relativement satisfaite : le front est stabilisé dans toute sa portion centrale, de part et d'autre de Varsovie, ce qui semblait impossible six semaines auparavant. Mais ceci lui a coûté la modique somme de 40 000 pertes, dont 15 000 définitives.



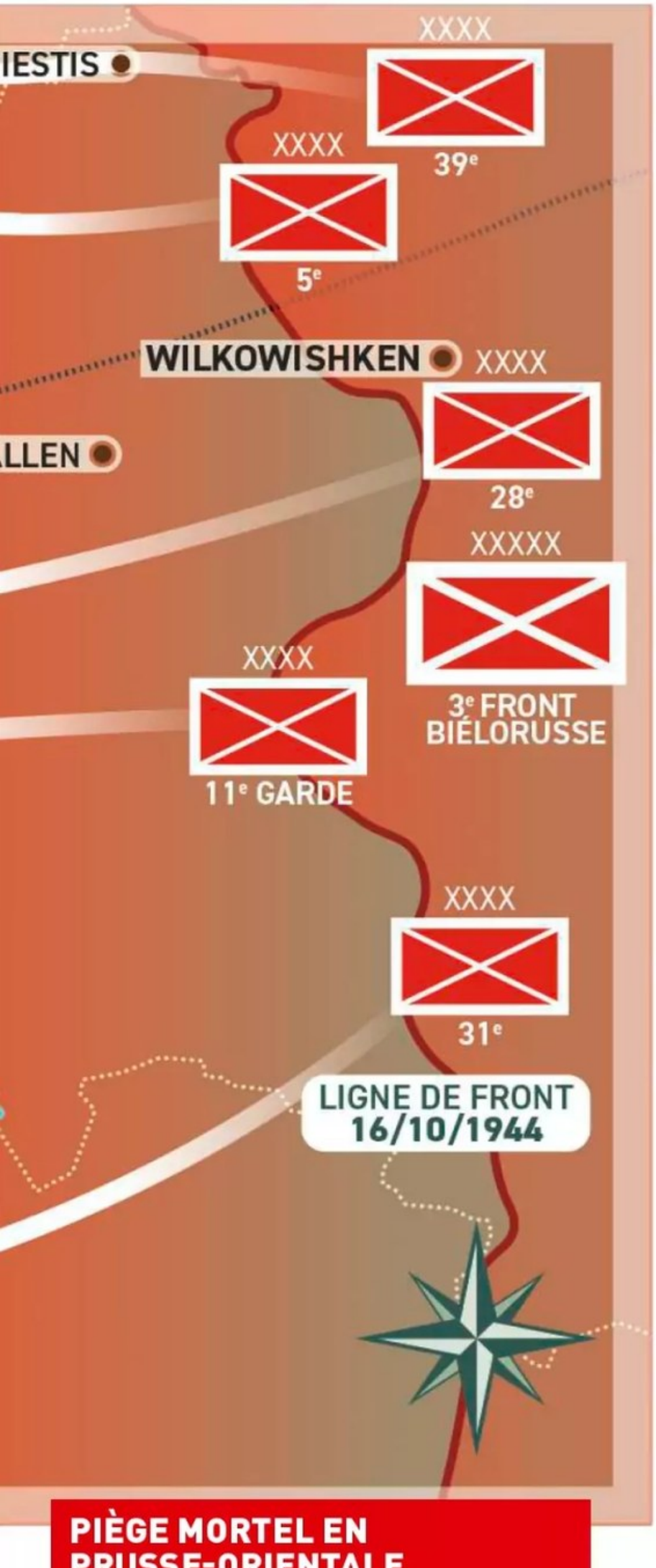
PROBLÈME N° 3

HOSSBACH SAUVE LA PRUSSE-ORIENTALE

Le 17 août, la 184e division de la 5e armée soviétique (3e Front de Biélorussie) viole le « sol sacré du Reich ». Elle est vite rejetée, mais, dans les deux mois qui suivent, les frontières de la Prusse-Orientale sont atteintes sur trois côtés : au nord, face à la 3e armée Panzer, par le 1er Front de la Baltique qui est devant Tilsit à la mi-octobre ; à l'est, devant la 4e armée, par le 3e Front de Biélorussie et au sud, face à la 2e armée, par le 2e Front de Biélorussie. La grande crainte du haut commandement allemand est que la Stavka mène des offensives avant l'hiver, avec pour objectif de couper la Prusse-Orientale du reste du Reich.

Le point faible de la défense allemande est la 4e armée, chargée d'un front démesuré : 350 km. Détruite durant l'opération *Bagration*, elle a été difficilement reconstituée avec quinze divisions, toutes en ligne, c'est-à-dire sans la moindre réserve. Si sept d'entre elles sont de vieilles et solides unités, deux sont des divisions de sécurité sans armement lourd, six autres sont des Volksgrenadier-Divisionen improvisées en quelques semaines, sans entraînement véritable. Elles manquent de tout, même de chevaux, si bien que les batteries d'artillerie doivent être tractées par roulement. À cela s'ajoutent deux brigades de cavalerie et un régiment de police sans capacité de combat. La 4e armée a néanmoins deux points forts : 240 Sturmgeschütze et Panzerjäger modernes, 147 canons antichars lourds (75 et 88 mm) et, sur les deux tiers sud du front, des fortifications de campagne étagées en profondeur, bien pensées, appuyées sur des lacs, des rivières et des forêts. En revanche, le tiers nord ne peut s'abriter derrière aucun de ces obstacles naturels. Et c'est là, bien entendu, que les Soviétiques vont frapper.

CARTE : JULIEN PELTIER POUR *G&H*



Les bataillons de chars lourds, fer de lance de la Panzerwaffe

Les chars Tiger, modèles I et II, sont le joyau de la Panzerwaffe. À l'origine, une compagnie de ces engins devait être adjointe à chaque division Panzer. Mais ils étaient produits en trop petit nombre et leur manque de vitesse et d'autonomie représentait un frein pour une division rapide. Aussi ont-ils été réunis en bataillons indépendants de 45 machines, équipés de tracteurs et d'ateliers spéciaux. Ces unités sont dénommées Panzer-Abteilung (Tiger) puis *schwere* Panzer-Abteilung (bataillons blindés lourds). Douze sont formées : trois en mai 1942, deux en janvier 1943, quatre en mai 1943, une en juin 1944 et les deux dernières – « Feldherrnhalle » et « Grossdeutschland » –, les seules à ne pas porter de numéro, en décembre 1944. Les deux derniers bataillons appartiennent en propre au corps Panzer du même nom, tous les autres sont en général engagés en formation indépendante sur ordre de l'armée, voire du groupe d'armées. Leur rôle est d'obtenir la percée des défenses ennemies en jouant de la portée et de la puissance de leur canon long de 88 mm, ainsi que de l'épaisseur de leur blindage frontal. À Koursk, quatre bataillons lourds intégrés aux quatre meilleures PzD ont ainsi détruit à 1 500 m et au-delà des dizaines de points d'appui soviétiques. Mais ces bataillons ne servent plus à grand-chose après la fin des grandes offensives : trop peu mobiles, trop gourmands en carburant, ils se montrent bien moins efficaces que les Panther en défense. ■

Le 3e Front de Biélorussie, commandé par le général Ivan Tcherniakhovski, a reçu mission de la Stavka de s'emparer de la Prusse-Orientale en marchant directement sur Königsberg, la capitale provinciale, via Gumbinnen, Goldap et Insterburg. Quatre armées (plus une en second échelon) attaquent sur un front de 40 km le 16 octobre 1944. Soit 250 000 hommes et une imposante artillerie, mais avec un seul corps blindé, d'élite il est vrai : le 2e corps blindé de la Garde « Tatsinskaïa » (210 T-34/85 et 42 SU-76 et SU-85). Il suit de près la 11e armée de la Garde et, dès que celle-ci a fait le trou, il sera injecté dans la brèche pour filer vers Königsberg.

Martelés par quatre heures d'une puissante préparation d'artillerie, attaqués par 400 avions auxquels la Luftwaffe n'a rien à opposer, les 25 000 hommes du XXVIIe corps reculent de 30 km en trois jours. Le 2e corps blindé de la Garde exploite alors en direction d'Insterburg, la 28e armée le suivant en second échelon. Le front s'effondre sur 25 km, le corps blindé avance de 10 km le 21 octobre, parvient dans les faubourgs de Gumbinnen et s'empare à Nemmersdorf d'un pont intact sur la rivière Rominte, dernière ligne de défense. Trop prudent, le général Burdeinyi, commandant du corps blindé, hésite, perd du temps. Il ne prend pas la gare de Gumbinnen, éparpille ses moyens et n'ose pas pousser vers l'ouest.

Friedrich Hossbach, commandant de la 4e armée, ne perd pas son sang-froid. L'OKH met à sa disposition des éléments (prélevés sur la 3e armée Panzer) de la 5e PzD et du corps « Hermann Göring », renforcé d'une brigade d'infanterie récemment formée, la « Führer-Grenadier » (4 000 combattants). L'ensemble ne pèse que 77 chars et 39 Sturmgeschütze et a trop peu d'essence pour arriver par la route. Mais Hossbach prend tous les risques, charge les unités sur des trains et les fait débarquer directement au contact, à Gumbinnen et non loin de Goldap. Le 22 octobre, elles frappent ensemble en direction de Grosswaltersdorf, sur les arrières du 2e corps blindé et d'une partie de la 11e armée de la Garde. Les deux percées réussissent et la jonction est faite le lendemain.

Surpris, Tcherniakhovski s'exagère le danger alors qu'il a tous les moyens pour redresser la situation : au prix d'une centaine de chars, il ordonne au 2e corps blindé de faire demi-tour. Quand, le 3 novembre, Goldap est reprise par les Allemands, l'opération vers la Prusse est stoppée par la Stavka. L'Armée rouge compte 17 000 tués et disparus (et 295 chars détruits) contre 6 800 tués à la 4e armée. La vieille province est sauvée, le front stabilisé jusqu'en janvier 1945. Si Hossbach s'est avéré brillant, l'Armée rouge, elle, a montré son plus mauvais visage.

PIÈGE MORTEL EN PRUSSE-ORIENTALE

À la fin octobre 1944, le 3e Front de Biélorussie tente d'envahir la Prusse-Orientale et d'occuper Königsberg. L'attaque principale est menée en direction d'Insterburg par la 28e armée et la 11e armée de la Garde. Après avoir percé la défense, ces dernières laissent passer le 2e corps blindé de la Garde chargé de l'exploitation. Mais l'attaque est lente et néglige de se saisir des deux voies ferrées au nord et au sud. La 4e armée allemande en profite pour acheminer au plus près du front deux divisions Panzer et une brigade mécanisée. Une très classique attaque en pince sur les arrières (à Grosswaltersdorf) coupe le 2e corps blindé de ses arrières. Celui-ci parvient à s'extraire de la poche, mais moyennant de lourdes pertes. Tcherniakhovski, commandant du Front, arrête l'ensemble de l'offensive.

En service à l'été 1941, le Panzerjäger (« Chasseur de chars ») est un bricolage montant un canon antichar protégé par un simple bouclier sur un châssis de char – Pz I et 47 mm pour le Panzerjäger I, Pz II ou 38(t) et 75 mm pour les Marder II et III, Pz III/IV et 88 mm long pour le Nashorn. À ne pas confondre avec le Jagdpanzer lourdement blindé.

PROBLÈME N° 4

HEINRICI BARRE LE PASSAGE DES CARPATES

Le déclenchement de l'opération Lvov-Sandomir par le 1er Front d'Ukraine, le 12 juillet 1944, se traduit par un recul de 350 km du groupe d'armées Nord-Ukraine. À l'issue de quatre semaines de combat, celui-ci se trouve rejeté au-delà de la Vistule d'une part, et au pied des Carpates d'autre part. Le 5 août, la Stavka crée une nouvelle formation, le 4e Front d'Ukraine, confié au général Petrov. Celui-ci reçoit trois armées et la mission de forcer les cols des Carpates afin de déboucher dans la plaine hongroise et de s'emparer de Budapest. L'inquiétude d'Hitler monte d'un cran supplémentaire quand, le 30 août, les Soviétiques s'emparent du bassin pétrolier de Ploiesti, en Roumanie. Dès lors, seuls les puits hongrois et autrichiens permettent de continuer la guerre. Il est donc vital de bloquer le 4e Front d'Ukraine avant qu'il atteigne la plaine magyare où la supériorité des Soviétiques en chars pourra jouer à plein. Le 15 août, Hitler charge le général Heinrici de prendre le commandement du groupement d'armées qui porte son nom. Le groupement Heinrici englobe la 1re armée Panzer (sept DI) et la 1re armée hongroise (sept DI et deux divisions de montagne).

La mission de Petrov devrait se trouver simplifiée par le déclenchement d'une grande insurrection nationale slovaque sur les arrières d'Heinrici. Elle est dirigée contre le régime pronazi de Jozef Tiso, qui a lié son sort à celui de Berlin. Le chef militaire des insurgés, le lieutenant-colonel Jan Golian, a élaboré un plan ambitieux par ses moyens et ses objectifs. Il rassemble au centre du pays, autour de la ville de Banska Bystrica, plusieurs unités de réserve de l'armée régulière (14000 hommes) avec une base logistique importante. Son objectif est de s'emparer des cols des Carpates et de les tenir jusqu'à l'arrivée des forces soviétiques.

Pour réussir, Golian a absolument besoin du corps d'armée slovaque et de ses armements lourds (24000 hommes), stationnés dans l'est du pays et mêlés à des unités de la 1re armée Panzer. Mais paradoxalement, l'activité des insurgés est gênée par l'action croissante de groupes de partisans communistes en liaison avec Moscou, qui s'en prennent à la fois au gouvernement pro-allemand de Tiso et aux infrastructures militaires. Ce remue-ménage met en effet la puce à l'oreille des SS, de la Gestapo et de Heinrici. Par mesure de précaution, le corps slovaque est retiré du front de la 1re armée Panzer et chaque division allemande reçoit des instructions précises en cas d'insurrection : le plan de Golian est déjà compromis. Sa meilleure chance de réussite tient maintenant au déclenchement rapide de l'offensive du 4e Front d'Ukraine.

Un incident non prévu vient tout compromettre. Le 27 août, un groupe de soldats slovaques se mutine à la gare de Martin, capture un groupe de 22 officiers allemands et les fusille. La réaction est foudroyante. Deux régiments de Heinrici parviennent, le 31 août, à désarmer et capturer 22000 des 24000 soldats du corps slovaque. En revanche, au centre du pays, montagneux et difficile d'accès, l'*Obergruppenführer* SS Gottlob Berger est impuissant face à la petite république organisée par Golian, dont les effectifs armés montent jusqu'à 47000 hommes à la mi-septembre. Berger improvise trois groupes de combat avec des unités d'instruction, un bataillon de la 14e division SS ukrainienne « Galizien » et deux autres de la 18e division SS de Panzergrenadiere « Horst Wessel », 10000 hommes au total. Après quinze jours de combats, il ne peut revendiquer aucun succès. Golian se reprend à espérer, car, le 8 septembre, le 3e Front d'Ukraine passe enfin à l'offensive. Il fait aussitôt attaquer vers l'est et oblige la division de sécurité établie par Heinrici à reculer de 40 km. Le commandant des forces du Reich est alors pris entre deux feux.

C'est maintenant à Petrov de jouer. À la suite d'un premier effort, ses armées parviennent à avancer de 40 km jusqu'à border la chaîne des Beskides. Heinrici, qui a reçu deux divisions Panzer en renfort, se retire sur les hauteurs et se concentre autour des sept cols donnant accès à la région d'Oujhorod et, de là, à la vallée de la Tisza qui

Menée du 13 juillet au 29 août 1944, l'opération Lvov-Sandomir vise à s'emparer de l'ouest de l'Ukraine et de l'est de la Pologne. Elle cause 100000 pertes à la Wehrmacht et procure à l'Armée rouge la tête de pont de Sandomir sur la Vistule.

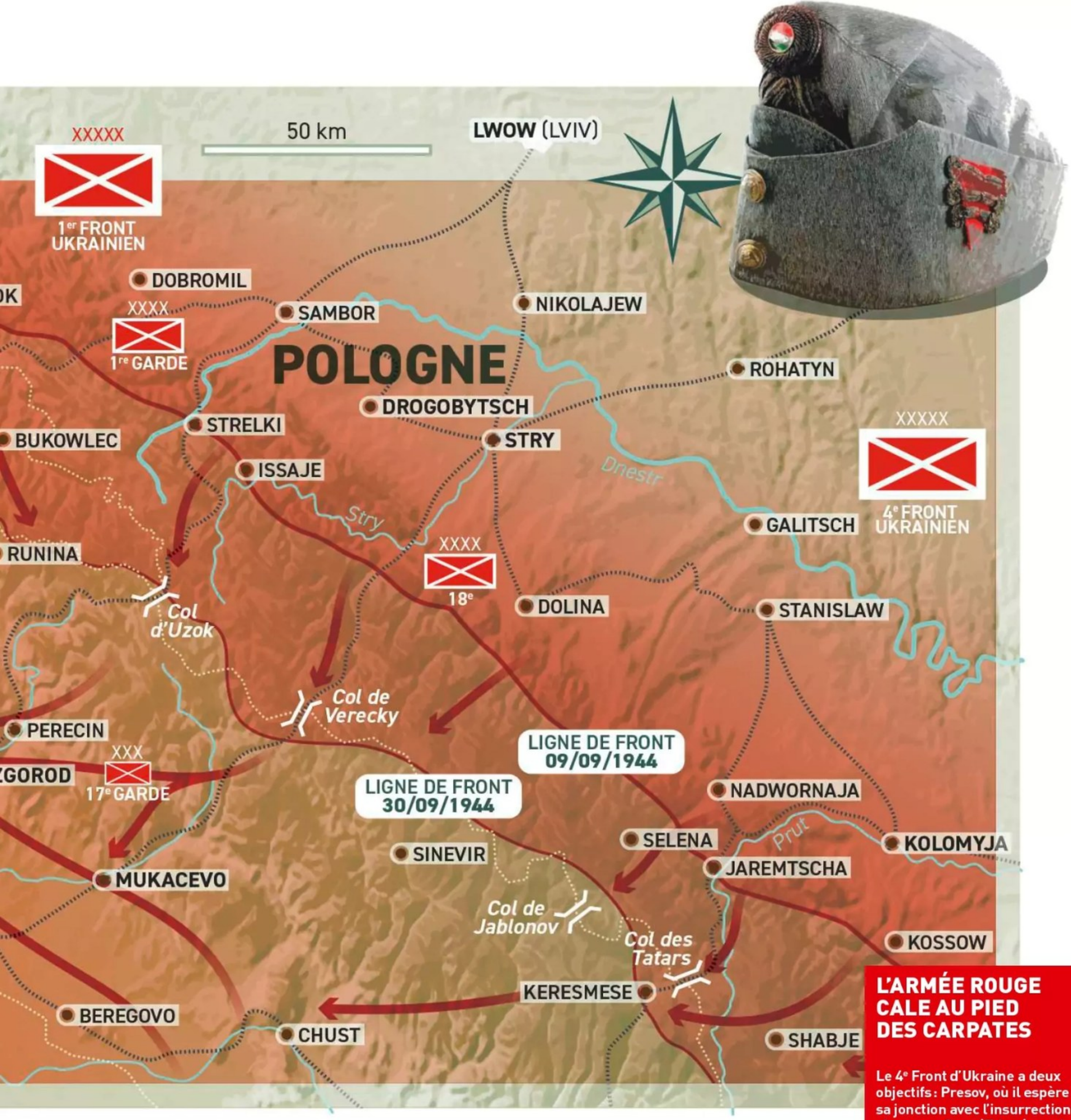
Le général Gotthard Heinrici (1886-1971) se distingue en France en 1940 et pendant *Barbarossa*, ce qui lui vaut, fin 1942, le commandement de la 4e armée. Expert de la défensive, il avertit au printemps 1944 des risques encourus par le groupe d'armées Centre et il est limogé. Rappelé, il commande la 1re armée Panzer dans les Carpates à la fin 1944 et finit à la tête du groupe d'armées Vistule.

Prêtre catholique violemment antisémite, l'indépendantiste slovaque Jozef Tiso (1887-1947) devient le président de la Slovaquie le 26 octobre 1939, avec l'appui de Berlin. Il instaure un régime de collaboration qu'il engage contre l'URSS. Il est pendu en 1947.

Antinazi, le général de brigade Jan Golian (1906-1945) dirige l'insurrection de l'armée slovaque le 29 août 1944, mais échoue. Forcé à prendre le maquis le 27 octobre, il est capturé le 3 novembre puis disparaît, probablement torturé et assassiné au camp de Flossenbürg.

Oskar Dirlewanger (1895-1945), criminel sexuel condamné avant-guerre, commande, à partir de 1940, diverses unités de la Waffen-SS qui portent son nom. Il obtient de recruter parmi les criminels de droit commun internés. De 1942 à 1945, il est responsable de dizaines de milliers de meurtres et d'exactions, en Pologne et en URSS. Capturé en 1945, il est lynché dans sa cellule.

CARTE : JULIEN PELTIER POUR *G&H*



mène en Hongrie. L'objectif de Petrov est, d'une part, de rejoindre les forces de Golian, d'autre part d'aller à la rencontre de celles du 2e Front d'Ukraine qui progressent dans la vallée de la Tisza. Le 12 septembre, les Soviétiques parviennent au col de Dukla, mais une furieuse contre-attaque les rejette plus bas. Une série d'opérations épuisantes menées dans les forêts de montagne leur donnent bientôt le col de Lupkow puis celui d'Oujok. La 1re division Panzer bloque néanmoins les débouchés. Le 28 octobre, les Soviétiques arrêtent l'opération. Ils ont franchi les Carpates, pénétré de 20 à 50 km en Slovaquie orientale, mais ils sont épuisés (125 000 pertes, dont 27 000 définitives). Les pertes allemandes sont également considérables (60 000, dont 13 000 définitives).

Pendant ce temps, Himmler a démis Berger et l'a remplacé par le général SS de la police Hermann Höfle. Une opération est mise sur pied avec des éléments de quatre divisions de renfort, dont la PzD «Tatra», ainsi que la brigade «Dirlewanger», de très sinistre mémoire, soit quelque 22 000 hommes supplémentaires. Six semaines d'attaques concentriques sont nécessaires pour réduire l'insurrection et prendre la capitale de Golian. Environ 4 150 insurgés sont tués, 15 000 autres capturés et 7 500 gagnent les maquis de montagne. Le 31 octobre 1944, Himmler et Heinrici peuvent considérer que la situation est stabilisée pour plusieurs mois en Slovaquie. C'est un nouveau succès défensif pour les Allemands, analogue à celui de Varsovie, en moins sanglant. ■

L'ARMÉE ROUGE CALE AU PIED DES CARPATES

Le 4e Front d'Ukraine a deux objectifs : Presov, où il espère faire sa jonction avec l'insurrection slovaque ; Csap (Tchop), sur la Haute-Tisza, pour aller donner la main au 2e Front d'Ukraine qui marche vers le nord via Debrecen *(lire l'article p. 110)*. Mais le massif des Carpates se dresse entre les forces soviétiques et ces objectifs. Il faut trois semaines de combats difficiles en altitude pour atteindre la ligne des cols, puis tout se bloque. Durant ce répit, les SS écrasent l'insurrection slovaque et, au sud, le 2e Front d'Ukraine est battu à Debrecen. Constatant que cette voie vers Budapest est bloquée, la Stavka est contrainte de bouleverser ses plans.

POCHE DE ÇOURLANDE : RÉDUIT SUR LA

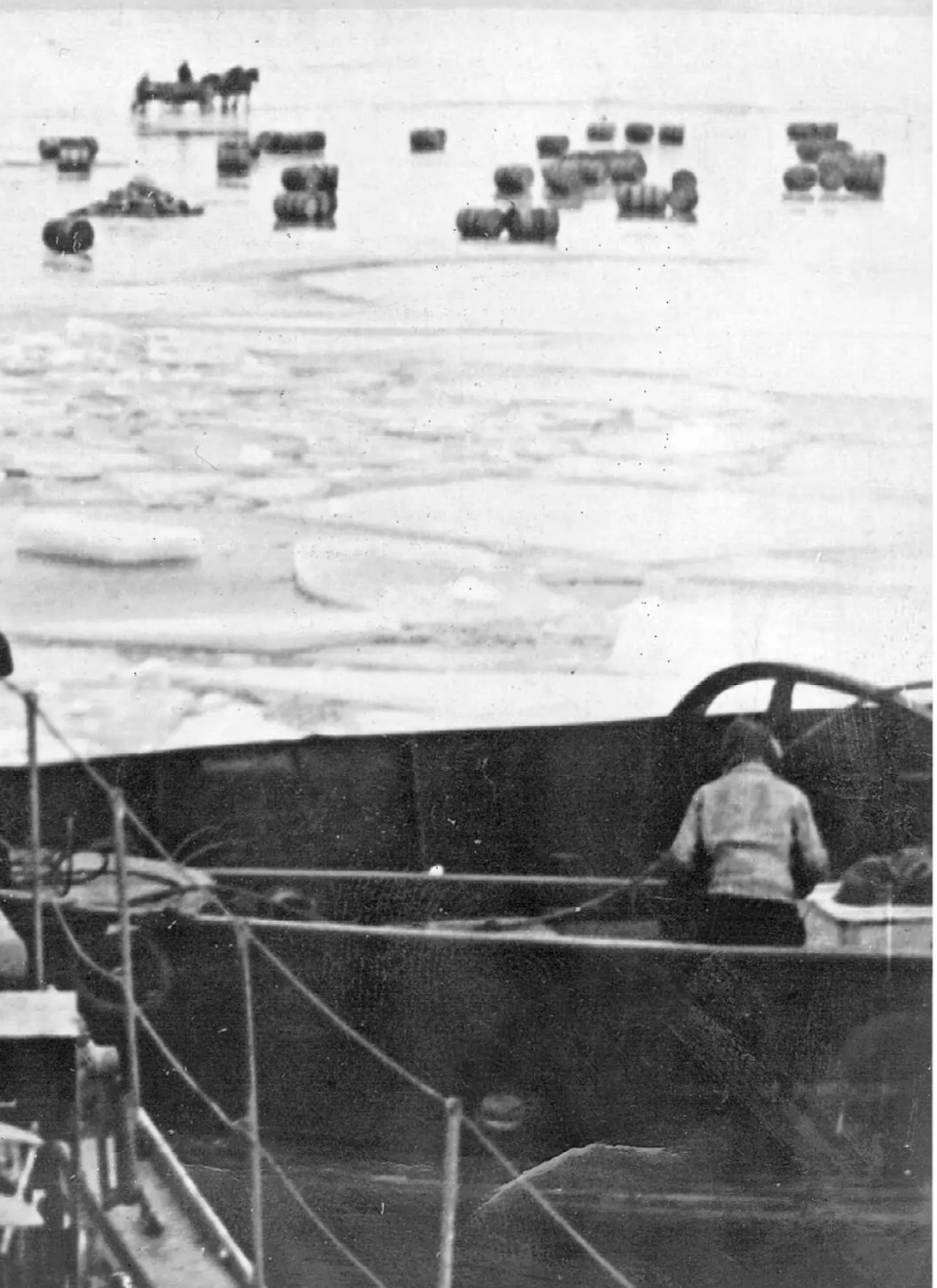
Des chariots hippomobiles récupèrent du carburant laissé sur la Baltique gelée. Le ravitaillement de la poche de Courlande est l'heure de gloire oubliée de la Kriegsmarine, qui exploite toutes les opportunités pour livrer des vivres et du matériel en dehors des ports lettons de Libau (Liepaja) et Windau (Ventspils), les seuls disponibles.

BRIDGEMAN IMAGES

DERNIER BALTIQUE

Le contrôle de la Baltique est l'une des lignes de force de la stratégie d'Hitler : un des buts poursuivis par l'opération *Barbarossa* n'est-il pas, selon ses mots, de *« couper [la Russie] de l'espace baltique »* ? À l'automne 1944, cependant, l'idée de faire de cette mer un lac allemand s'effondre sous les coups de boutoir de l'Armée rouge. En garder le contrôle devient alors une mission des plus périlleuses pour une Wehrmacht diminuée. Fallait-il s'y accrocher ?

PAR **BENOIST BIHAN** ET **JEAN LOPEZ**



On ne saurait trop souligner l'importance de la Baltique dans la géopolitique du Troisième Reich. Pour Hitler, le contrôle de cette mer est l'une des raisons de la conquête du Danemark lui permettant, dès avril 1940, d'en interdire les détroits occidentaux aux marines alliées et en particulier à la Royal Navy – qui, déjà en 1917, envisageait d'y entrer pour mener des opérations amphibies sur les côtes allemandes. C'est aussi l'enjeu premier de l'opération *Barbarossa*, avec le bassin économique du Donets – Moscou, la capitale soviétique qui obnubile l'OKH, étant à ses yeux secondaire. Sécuriser la côte des États baltes annexés par l'URSS en 1940, prendre Leningrad et par conséquent neutraliser la grande base navale rouge de Kronstadt doivent achever de transformer la mer Baltique en une *mare nostrum* nazie.

La fin d'une suprématie

La finalité stratégique est liée à la lutte maritime contre les puissances anglophones : sécurisée, la Baltique devient une immense aire d'entraînement pour la Kriegsmarine, notamment ses sous-marins et leurs équipages, qui peuvent s'y aguerrir sans craindre de faire de mauvaises rencontres. Il y a aussi une dimension économique : contrôler cette mer permet de commercer librement avec la Suède, pourvoyeuse de minerai de fer indispensable aux aciéries du Reich. L'enjeu final est géopolitique : il s'agit rien de moins que de vassaliser au Reich l'ensemble de la Scandinavie, non seulement la Norvège – conquise dans la foulée du Danemark au printemps 1940 –, mais également l'allié finnois et la Suède neutre. Ce préalable permettrait aux Allemands de voir plus large encore : en intégrant les rives de la Baltique à l'orbite allemande, Hitler se donne les moyens de préparer le « coup d'après » : une confrontation navale pour le contrôle de l'Atlantique Nord, depuis le balcon scandinave, à laquelle ses escadres pourraient se préparer à l'aise dans des eaux protégées.

Ces projets grandioses sont bien entendu remis en cause par l'échec de *Barbarossa* et le piétinement devant Leningrad. Toutefois, tant que la Wehrmacht contrôle le golfe de Finlande, la flotte soviétique de la Baltique est, elle, coincée dans Kronstadt. Même la levée de l'encerclement de la Venise du Nord, fin janvier 1944, ne remet pas

Le Bavarois Ferdinand Schörner (1892-1973), issu des troupes de montagne (les *Gebirgsjäger*) commande le groupe d'armées Nord à partir de mai 1944. Ce nazi convaincu devient l'un des « pompiers » d'Hitler reprenant en main les secteurs menacés. Muté en Tchécoslovaquie en janvier 1945, il est le dernier chef de l'OKH après la disgrâce de Guderian en avril 1945, étant promu maréchal par Hitler pour l'occasion.

totalement en cause cette suprématie allemande : certes, l'offensive *Leningrad-Novgorod* de l'Armée rouge (14 janvier-1er mars 1944) met le groupe d'armées Nord allemand en difficulté, mais celui-ci parvient à stabiliser ses lignes de défense devant Narva, en Estonie.

Cette stabilisation relative du front dure jusqu'à l'été. La constitution de ce qui va devenir la poche de Courlande est une des conséquences de l'effondrement du groupe d'armées Centre des suites de l'opération *Bagration,* démarrée le 22 juin 1944. Le 5 juillet, le 1er Front de la Baltique du général Bagramian engage cinq armées et un corps mécanisé dans une offensive contre Siauliai. Le 31, ses forces viennent border le fond du golfe de Riga, isolant une première fois le gros du groupe d'armées Nord dos à la Baltique. À grand-peine, les Allemands parviennent à rétablir un corridor de 30 km avec leurs forces en Estonie, mais le « balcon » balte est de plus en plus précaire.

Son nettoyage définitif est entrepris par les Soviétiques à partir du 14 septembre 1944. Ce sont quatre Fronts – Leningrad, 1er, 2e et 3e baltes – qui sont à l'offensive dans un séquençage opératif dévastateur : le 14, les 2e et 3e Fronts baltes passent à l'attaque avec pour objectif Riga, objet des attentions concentriques de huit armées, appuyées par trois autres du 1er Front balte. La 16e armée allemande, amoindrie par les combats précédents, doit céder du terrain. Trois jours plus tard, c'est le Front de Leningrad qui passe à l'attaque devant Narva – tombée aux mains de l'Armée rouge le 26 juillet – et au travers du lac Peïpous. Risquant l'encerclement, les Allemands doivent décrocher, ouvrant aux Soviétiques la route de leur objectif : Tallinn.

Le 21 octobre, Hitler déclare que la Courlande est une forteresse à défendre coûte que coûte.

C'est en fait toute la position nazie sur la Baltique qui s'effondre, d'autant que, le 1er septembre, la Finlande a annoncé mettre fin à sa collaboration militaire avec l'Allemagne et engager un cessez-le-feu avec l'URSS – prélude à la signature, le 19 septembre, d'un armistice incluant l'entrée en guerre d'Helsinki contre le Reich. La disparition de l'alliance finlandaise rend intenable la position estonienne : le nouveau patron du groupe d'armée Nord, le *Generaloberst* Ferdinand Schörner arrache le 16 septembre à Hitler l'autorisation d'évacuer l'Estonie. Bien préparée, cette opération baptisée *Aster* surprend les Soviétiques, qui en profitent cependant pour s'emparer des îles fermant l'entrée du golfe de Riga. Tallinn est prise le 26 septembre.

Panzerfaust sur l'épaule, pistolet-mitrailleur MP40 à la main, deux défenseurs de la Courlande encore vêtus de la tenue d'été posent devant un T-34 en flammes, début octobre 1944. Ils ignorent encore que leur calvaire va durer sept mois – s'ils ont la chance d'en réchapper.

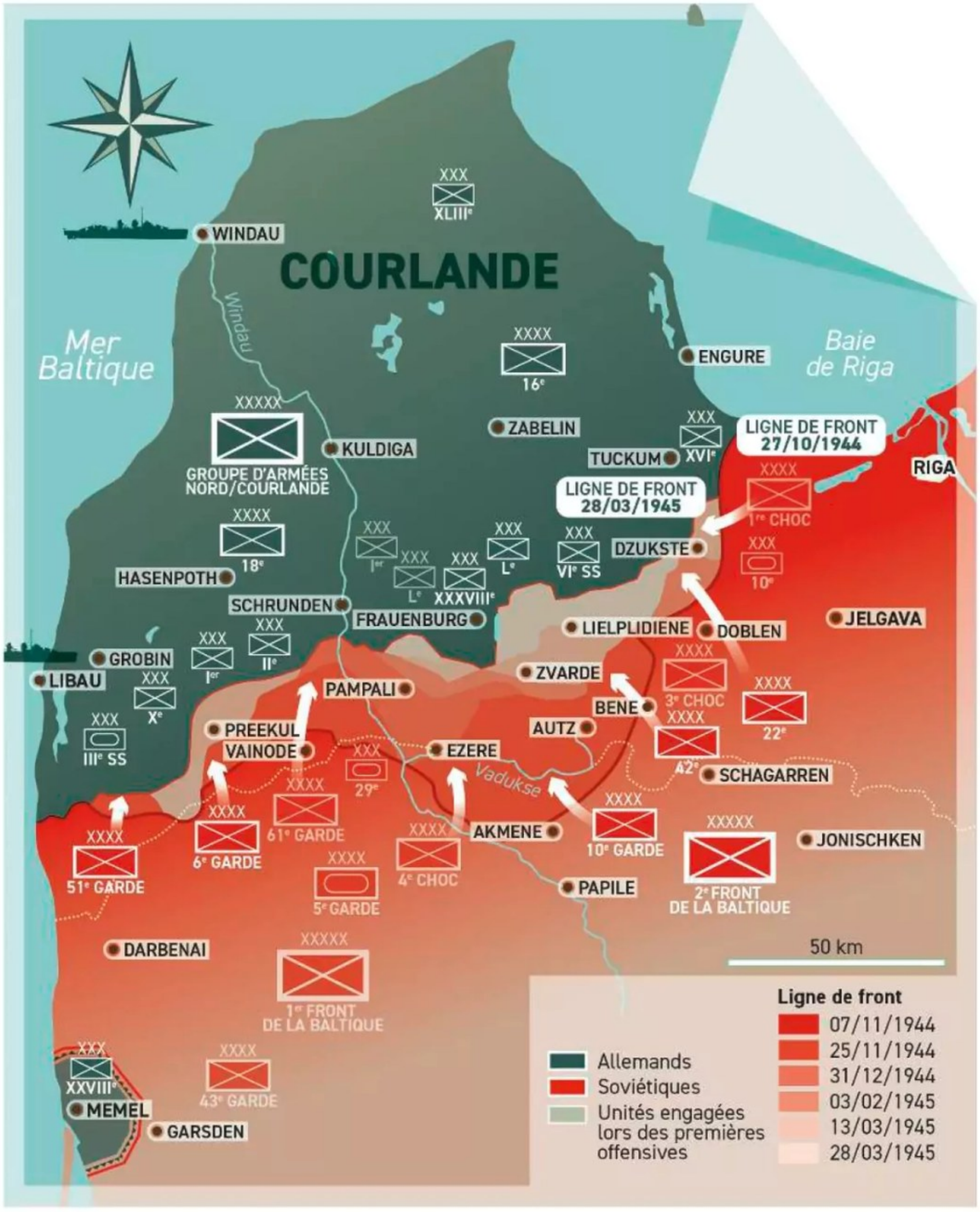
AKG – CARTE : JULIEN PELTIER POUR *G&H*

Le Führer a un plan…

Schörner fait alors l'erreur de penser que l'effort principal va continuer de se porter sur Riga – une illusion qu'entretiennent les Soviétiques, dont les 2e et 3e Fronts baltes poursuivent leurs efforts pour prendre la capitale lettone. C'est en réalité en direction de Memel que frappe, le 5 octobre, le 1er Front balte de Bagramian. Cette fois, l'offensive est épaulée par une armée de chars, la 5e de la Garde. Après une percée de 16 km obtenue dès le premier jour dans les défenses de la 3e armée Panzer, Bagramian insère dans la trouée la 5e armée de chars de la Garde, puis la 43e armée, qui pénètrent en profondeur dans les défenses allemandes et les disloquent à compter du 7 octobre.

La côte est atteinte deux jours plus tard au nord et au sud de Memel, créant deux poches. La plus petite, autour de la ville, piège le XXVIIIe corps d'armée allemand (58. Infanterie-Division, 7. Panzerdivision et Panzergrenadier-Division « Grossdeutschland »). La plus grande enserre rien moins que la totalité du groupe d'armées Nord, soit les 16e et 18e armées avec 32 divisions dont cinq Panzer ou de Panzergrenadiere – près d'un demi-million de soldats en incluant les services, 510 chars, 178 avions – dans la péninsule de Courlande. Le front de la poche s'étire entre les abords de Riga – abandonnée aux Soviétiques le 13 octobre – et Libau (aujourd'hui Liepaja, à l'ouest de la capitale lettone).

Dès la constitution de la poche se pose la question de son évacuation. Celle-ci est mise sur la table par le chef d'état-major de l'armée de terre, Heinz Guderian, dès le 18 octobre. Face aux pertes subies pendant le terrible été, le *Generaloberst* veut utiliser les forces des 16e et 18e armées comme noyau dur d'une réserve stratégique, dont la reconstitution est son obsession constante jusqu'en 1945. Il se heurte à une fin de non-recevoir immédiate d'Hitler. Au contraire, celui-ci déclare le 21 que la Courlande est une forteresse, une *Festung* à défendre coûte que coûte. Malgré pas moins d'une douzaine de nouvelles tentatives de Guderian pour convaincre le Führer, ce dernier ne voudra jamais revenir sur sa décision.



UN PIÈGE QUI IMMOBILISE 500 000 HOMMES

Barrant la péninsule de Courlande, les 16e et 18e armées sont coupées du reste du Reich durant sept mois sans cesser de repousser des offensives soviétiques mal montées. Leur situation est moins dramatique qu'il n'y paraît. D'une part, parce que la Kriegsmarine maintient des liaisons régulières avec les ports de Libau et Windau ; d'autre part parce que la topographie – lacs, bois, marais – avantage la défense, permettant un retour efficace aux combats défensifs type 1916-1917. La sympathie active de la population lettone, qui participe aux travaux et dont les jeunes combattent, constitue un très important facteur de résistance.

Si Hitler s'obstine, c'est parce que la Baltique continue d'être pour lui un théâtre d'opérations vital. En cet automne 1944, sa ligne de conduite, pour être irréaliste, n'en est pas moins cohérente. Sa priorité reste le front occidental, où il prépare une offensive majeure – celle des Ardennes – qui doit, dans son esprit, aboutir à la désunion politique des Alliés occidentaux et à leur sortie de la guerre. Ce but accompli, il lui sera alors possible de se retourner contre les Soviétiques et, toutes forces concentrées à l'Est, d'y rétablir une situation de domination. Ce rétablissement, dans la plus pure tradition allemande, passera par un encerclement des forces soviétiques les plus menaçantes, celles qui prennent la route de Berlin. Pour cette prise en tenaille, la Courlande joue ainsi un rôle essentiel : c'est depuis la poche, que le Führer perçoit à ce moment-là davantage comme une tête de pont, que doit s'élancer l'une des mâchoires de l'encerclement, l'autre partant de la Vistule.

La logistique d'une évacuation semble pourtant hors de portée des capacités allemandes. La Kriegsmarine, épaulée par la Luftwaffe, parvient tant bien que mal à ravitailler la poche et à en évacuer les blessés les plus sérieux (et une partie des civils), tout en appuyant de son feu les combats sur le littoral. Les croiseurs lourds *Prinz Eugen* et *Lützow* jouent ainsi un rôle d'appui feu essentiel au profit des défenseurs de Memel. Mais les navires allemands sont désormais sous la menace permanente de l'aviation et des sous-marins soviétiques : l'armistice avec la Finlande et la reconquête de l'Estonie ont ouvert les eaux baltiques à la flotte rouge, dont les submersibles mènent un effort actif de minage et de torpillage. En octobre, dix-neuf transports allemands sont coulés, illustrant le péril d'une évacuation maritime.

La Wehrmacht réalise un exploit

Évacuer ne serait-ce qu'une unique division, avec son matériel, implique un convoi de cinq ou six transports, plus une escorte d'unités légères (destroyers et torpilleurs, chasseurs de mines, vedettes rapides) et, le cas échéant, des forces plus lourdes en appui, si l'évacuation doit se faire sous le feu. Au vu de la pénurie croissante de combustible de la marine allemande et des dangers de la navigation, l'effort semble hors d'atteinte. Il ne résoudrait de toute manière qu'en partie la

Unité d'élite de la Heer, la Panzergrenadier-Division « Grossdeutschland » est l'une des plus puissantes formations mécanisées de la Wehrmacht, généreusement dotée en armes et véhicules de toutes sortes. Devenue corps d'armée blindé (à deux divisions) en 1945, elle donne aussi naissance à des divisions et brigades « sœurs », dont plusieurs combattent près des rives de la Baltique en 1944 et 1945.

Théoricien de l'emploi des chars et commandant d'un corps d'armée, puis d'une armée Panzer en 1939-1941, Heinz Guderian (1888-1954) est disgracié, puis rappelé par Hitler comme inspecteur des troupes blindées en mars 1943. Loyal jusqu'au bout au Führer malgré leurs relations houleuses, il devient, après l'attentat du 20 juillet contre ce dernier, chef de l'OKH (état-major de l'armée de terre). Définitivement écarté en avril 1945, il s'emploie après-guerre (avec la complicité du Britannique Liddell Hart) à se disculper et à charger Hitler.

Le **Grosskampfverfahren**, mot à mot « procédure de grande bataille », est mis au point progressivement entre 1916 et 1917 en France par l'armée impériale. Il consiste à feuilleter le front en plusieurs lignes échelonnées en profondeur. Dans l'une d'elles, la *Grosskampfstellung*, l'artillerie et les moyens de contre-attaque sont concentrés tandis que l'infanterie venue des lignes avant s'y réfugie après avoir ralenti l'assaillant.

problématique de reconstituer une réserve : il faut compter au moins quinze jours, et plus vraisemblablement trois semaines pour redéployer une seule grande unité avec son matériel – des transferts plus brefs sont possibles, mais uniquement pour le personnel et les équipements les plus légers.

En dépit de ces difficultés, treize divisions d'infanterie ou groupes de combat et une division Panzer sont peu à peu retirées de Courlande pour aller renforcer d'autres fronts, au nez et à la barbe des sous-marins et torpilleurs soviétiques. Il ne restera, au début de 1945, que dix-neuf grandes unités dans la poche, soit moins de 250 000 hommes, 200 à 250 blindés et environ 150 avions. Hitler entretiendra jusqu'en décembre 1944 l'idée illusoire d'utiliser la tête de pont balte pour monter une vaste offensive : une pince venue de Courlande et une autre de Prusse-Orientale encercleraient deux Fronts soviétiques en Lituanie. Cette lubie stratégique ne recevra aucun début d'exécution. Au contraire, les 16 et 18e armées doivent affronter durant l'hiver les assauts furieux d'une dizaine d'armées soviétiques appartenant aux 1er et 2e Fronts de la Baltique. Ceux-ci montent six grandes offensives entre le 27 octobre 1944 et le 28 mars 1945. Avec un résultat dérisoire, puisqu'ils n'avancent au mieux que de 40 km et ne réduisent la poche que de 20 %, pour des pertes totales proches de 400 000 hommes et 2 700 chars !

Le premier facteur de la solidité allemande est que les leçons de l'opération *Bagration* ont été tirées.

Des têtes bien faites

Finalement, le 9 mai 1945 à minuit, les deux armées de Courlande capitulent : 189 112 soldats et 14 000 volontaires lettons rendent leurs armes. Plusieurs milliers d'hommes, des Lettons pour la plupart, se cachent dans les forêts pour y mener une guérilla antibolchevique qui durera des années. Certes, les 16e et 18e armées ont eu 118 000 pertes, mais elles n'ont pas été vaincues. C'est même le seul groupe d'armées qui demeure intact. La stratégie soviétique a été absurde, probablement guidée par la seule crainte paranoïaque de Staline de voir les Anglo-Saxons lui jouer un coup tordu. À quoi bon attaquer, en effet ? Il suffisait de bloquer les forces allemandes avec des moyens minimaux et d'attendre que leur moral se désagrège. Au lieu de cela, 600 000 soldats soviétiques – 86 divisions d'infanterie et 85 unités blindées – ont été fixés en vain durant sept mois, et la flotte rouge s'est montrée incapable non seulement de mener un siège, mais encore d'interdire à l'OKH d'utiliser les 16e et 18e armées comme une réserve stratégique, la seule, d'ailleurs, dont elle dispose. Si Hitler a commis une erreur en laissant subsister la poche de Courlande, les Soviétiques en ont commis une autre en s'acharnant à vouloir la réduire.

Le premier facteur de la solidité allemande est que les leçons de l'opération *Bagration* ont été tirées. Une recherche active du renseignement, aidée par l'appui des populations hostiles à un retour de l'Armée rouge, a toujours permis de savoir à l'avance où et dans quelle direction l'attaque soviétique allait porter. Toutes les formations mobiles étaient alors échelonnées dans la profondeur pour démolir les brigades blindées rouges canalisées sur des routes sinuant entre étangs, marais et forêts. Pour éviter le sort du groupe d'armées Centre, le comportement absurde imposé par Hitler a été abandonné. Au lieu de masser le gros des forces sur la première ligne de défense où l'artillerie soviétique peut les écraser, le commandement n'y laisse que 10 % des effectifs, qu'il retire quelques minutes avant l'attaque sur la ligne de défense principale, hors d'atteinte de la plupart des calibres soviétiques. Ceci marque ni plus ni moins le retour au Grosskampfverfahren mis au point durant la Première Guerre mondiale.

Le deuxième facteur de la résistance des deux armées enfermées tient à la personnalité de leurs chefs. Au lieu d'un feld-maréchal Busch servile vis-à-vis d'Hitler et incapable de penser par lui-même, les Allemands ont été commandés par des hommes remarquables comme Lindemann et Friessner – vite limogés par Hitler, mais qui ont sauvé leurs forces de la catastrophe en octobre 1944 –, puis Ferdinand Schörner. Celui-ci, national-socialiste convaincu, a la réputation d'être sévère avec la troupe et soumis à son Führer. Cette idée reçue mériterait cependant d'être réévaluée. En réalité, Schörner est dur avec ses

Deux défenseurs de la poche de Courlande servent une mitrailleuse MG 34 – une arme déjà ancienne (mais toujours efficace), qui témoigne une fois encore du dénuement de la Wehrmacht début 1945. Leur air résigné contraste avec l'apparence encore confiante des soldats de la page 96.

BRIDGEMAN IMAGES

Le soldat au premier plan est armé du nouveau Sturmgewehr 44, les autres du classique fusil K98k, version raccourcie du Mauser modèle 1898. Le terrain boisé de Courlande sert considérablement les défenseurs, comme à la même époque dans la forêt de Hürtgen *(voir le portfolio p. 30)*.

subordonnés, mais aussi avec Hitler et l'OKH. Et il mène sa bataille défensive en violant sans cesse et ouvertement les ordres du chancelier, avec une remarquable souplesse tactique. Sa maestria dans la conception et l'exécution de l'opération *Aster* plaide pour lui.

Les Soviétiques ne brillent pas

Autre facteur de résilience, la conservation des groupes primaires. Le groupe d'armées Nord constitue une exception dans la Ostheer. Il est le seul à avoir tenu ses positions sans bouger jusqu'en 1944. Ses pertes ont été infiniment moindres que celles des autres groupes d'armées. Les noyaux humains fondamentaux – la section et la compagnie pour la troupe, les quartiers généraux pour l'encadrement – ont survécu. L'expérience des « vieux lièvres » (les *Alte Hasen* ; nous dirions les « vieux briscards ») a pu être transmise aux bleus. C'est bien d'ailleurs parce que les 16e et 18e armées avaient une valeur exceptionnelle que Guderian voulait à tout prix les évacuer pour muscler le front principal.

Cette qualité, les Soviétiques ne la perçoivent pas. À l'inverse, leur commandement montre son plus mauvais visage face à des soldats allemands et estoniens luttant dos à la mer pour sauver leur peau. Les attaques frontales, mal coordonnées, sont répétées sans imagination. La supériorité aérienne ne sert à rien. Bagramian, qui commande le 1er Front balte jusqu'en janvier 1945, s'occupe surtout de ce qui se passe au sud, face à la Prusse, et délègue pour la Courlande. Puis le 2e Front balte reprend l'ensemble des positions en Courlande, tout d'abord sous le commandement du général Eremenko, puis sous celui du maréchal Govorov. Le premier, miné par une grave blessure et plus encore par son ressentiment de n'avoir pas été reconnu par Staline comme vainqueur de Stalingrad, n'est visiblement plus à la hauteur. Govorov, quant à lui, n'a réussi que dans les missions défensives (durant le siège de Leningrad) et n'a été bon que face aux Finlandais. Pas étonnant, dans ces conditions, que l'historiographie soviétique se soit désintéressée de la poche de Courlande. ■

POUR EN SAVOIR PLUS

- *The Wehrmacht's Last Stand: The German Campaigns of 1944-1945*, Robert M. Citino, University Press of Kansas, 2017.
- *Red Storm on the Reich: The Soviet March on Germany, 1945*, Christopher Duffy, Routledge, 2000.
- *Hitler, Donitz and the Baltic Sea: The Third Reich's Last Hope, 1944-1945*, Howard D. Grier, Naval Institute Press, 2013.
- *Berlin. Les offensives géantes de l'Armée rouge: Vistule-Oder-Elbe (12 janvier-9 mai 1945)*, Jean Lopez, Economica, 2010.

OPÉRATION SONNEN AUX CONSÉQUENCES

La dernière véritable offensive des Allemands sur leur sol est confiée aux SS. Bricolage hasardeux dans sa conception, sa préparation et son exécution, elle échoue, mais obtient paradoxalement presque autant d'effets que si elle avait réussi.

PAR **JEAN LOPEZ**

Le 12 janvier 1945, alors que les Occidentaux se remettent de la surprise des Ardennes, l'Armée rouge lance son offensive d'hiver préparée depuis des mois. En quatre jours, entre la Baltique et les Carpates, cinq Fronts totalisant quatre millions d'hommes, 9000 chars et 7000 avions pulvérisent la croûte d'hommes et de matériel péniblement accumulée par le haut commandement de l'armée de terre (OKH). Le 30 janvier, le 1er Front de Biélorussie, dont les dix armées sont commandées par le maréchal Joukov, a déjà parcouru entre 400 et 600 km, franchi l'Oder de part et d'autre de la forteresse de Küstrin, et ses éléments les plus avancés se trouvent à 65 km de Berlin. Joukov est allé si vite que le 2e Front de Biélorussie, commandé par le maréchal Rokossovski, censé couvrir son aile droite, mais accroché en Prusse, est très en retard : le flanc du 1er Front est exposé sur 150 km.

Dans l'immédiat, le problème du général Guderian, chef d'état-major de l'OKH, n'est pas d'exploiter offensivement cette situation, mais de constituer un front assez solide pour empêcher Joukov d'aller vers la Baltique, notamment vers le grand port de Stettin. À cet effet, le 21 janvier 1945, dans l'espace situé au nord de la poussée de Joukov, entre Stettin, à l'embouchure de l'Oder, et la Basse-Vistule, est créé un nouveau groupe d'armées baptisé Vistule. Son aire de commandement recouvre grosso modo les provinces de Poméranie et de Prusse-Occidentale.

Felix Steiner (1896-1966) est considéré comme le meilleur tacticien de la Waffen-SS et le spécialiste des unités étrangères. Ancien commandant dans la Reichswehr, il prend en 1936 la tête du régiment « Deutschland » (Verfügungsdivision). Il forme en 1940 la première unité multinationale SS, la division « Wiking », puis le 3e corps Panzer SS « germanique » en 1943. Il termine la guerre à la tête de la 11e armée.

Chargée du recrutement et de la formation du personnel, l'armée de remplacement (Ersatzheer) constitue en 1939 des **Ersatz-Divisionen** (divisions de remplacement) dans chaque région militaire (*Wehrkreis*).

GETTY IMAGES

Himmler au-dessous de tout

Guderian propose que le commandement du groupe Vistule soit attribué au feld-maréchal von Weichs, vétéran du front russe. Hitler refuse et, à la stupéfaction du chef de l'OKH, il nomme… le Reichsführer-SS Heinrich Himmler. Ses arguments : en tant que chef de l'Ersatzheer *(voir l'article de cadrage, p. 6)*, Himmler saura mieux que quiconque trouver les hommes et le matériel nécessaires. En réalité, il semble bien que cette nomination soit un élément d'une vaste manœuvre de Goebbels visant, à terme, à faire nommer Himmler commandant en chef des armées. On peut aussi penser que, dans l'esprit d'Hitler, Himmler se montrera plus impitoyable qu'un général de la vieille école pour lutter contre les signes de désagrégation apparus un peu partout, non seulement dans la Wehrmacht, mais également parmi les SS. Pour limiter la casse, Guderian demande de flanquer le nouveau commandant de l'état-major par von Weichs. Hitler refuse et laisse Himmler constituer sa propre équipe, composée de généraux SS comme Lammerding – ex-patron de la division « Das Reich » à Oradour, soudard de la Panzerwaffe, c'est un bon entraîneur d'hommes, mais il est incompétent dans les tâches d'état-major.

Du point de vue opérationnel, Himmler se montre au-dessous de tout, fuyant ses responsabilités. Il arrive le 23 janvier au QG du groupe dans son luxueux train personnel. Il n'a pas de radio reliée au réseau militaire et une seule carte au 1/300000 ! Dans un télex à Berlin, il décrit la situation avec ces quelques mots fort peu militaires : *« Il n'y a plus de front. Juste un grand trou. »* Jugeant Ivan trop proche, il se réfugie dans un PC secondaire, sur la rive ouest de l'Oder, dans les bois de Prenzlau. C'est de là, à 45 km de Berlin, qu'il gère son empire SS, consacrant deux ou trois heures par jour seulement à ses devoirs militaires.

Dans un télex à Berlin, Himmler décrit ainsi la situation : *« Il n'y a plus de front. Juste un grand trou. »*

Le 23, le pseudo-groupe d'armées Vistule se compose en tout et pour tout de deux corps SS improvisés (Ve et Ve de montagne) à trois divisions (dont une de volontaires lettons fraîchement rassemblés), des restes de la 9e armée, ainsi que d'unités du Volkssturm levées de force par la Gestapo et les SS. À ce moment, Joukov explique à Staline qu'il n'y a rien à redouter en Poméranie, et il a raison. Mais les choses vont peu à peu changer. Le 24 janvier, le groupe Vistule s'adjoint la 2e armée du général Walter Weiss, qui prend en charge la partie est du front, en Prusse-Occidentale. Le même jour est ressuscitée une 11e armée, dont l'état-major provient en partie des cadres SS du groupe d'armées Oberrhein qu'Himmler avait antérieurement commandé, d'où son autre appellation de 11e armée Panzer SS. Son chef, l'*Obergruppenführer* SS **Felix Steiner**, reçoit la responsabilité du secteur situé en Poméranie. Le 27 janvier, c'est au tour de la 9e armée d'intégrer le groupe Vistule. Il lui revient de barrer la route de Berlin sur l'Oder.

Pendant la première quinzaine de février, l'OKH et les SS continuent de racler les fonds de tiroirs pour étoffer le groupe Vistule. De Courlande arrivent la 471e **Ersatz-Division**, une Panzerdivision (PzD), quatre divisions d'infanterie (DI), dont deux SS. La 9e armée reçoit deux

WENDE : UN FIASCO INESPÉRÉES

Avec 15 200 exemplaires, le Sd.Kfz. 251 est le plus fabriqué des half-tracks allemands. Cet engin de 7,81 t servi par deux hommes d'équipage peut transporter dix Panzergrenadiere, comme ces défenseurs de la Poméranie. Ce cliché est un pur produit de l'agence d'Heinrich Hoffmann, photographe officiel du régime et propagandiste de talent.

PzD du front ouest et quatre divisions de formation nouvelle : « Döberitz », « Kurmark », « Gross-Berlin » et « 30. Januar ». À la mi-février, selon Guderian, le groupe Vistule dispose de 25 divisions incluant huit PzD – dont moins du tiers, cependant, se trouve en Poméranie.

De la pince au coup droit

La Stavka, qui voit la menace émerger sur le flanc de Joukov, donne ordre à Rokossovski de nettoyer la Poméranie. Celui-ci attaque le 10 février 1945, avance de 30 km puis se fait bloquer par des contre-attaques de la 7e PzD : le 1er Front de Biélorussie reste encore à découvert sur 120 km. Une tentative des Soviétiques pour prendre Stettin est bloquée devant Pyritz, important carrefour ferroviaire, par le hasard de la présence d'un énergique colonel de la Luftwaffe, Weiss. À l'annonce de l'approche d'une colonne de vingt T-34, sans ordres, il rassemble pistolet au poing des soldats égarés, une compagnie de la Luftwaffe, des hommes âgés du Volkssturm et des adolescents de la Jeunesse hitlérienne – 470 hommes au total, armés de Panzerfaust.

Grâce à ses relations à l'état-major de la Luftflotte 6, dont il est membre, il obtient l'appui d'une dizaine de chasseurs-bombardiers. La bataille défensive pour Pyritz commencée le 31 janvier s'achève par une victoire le 5 février avec l'arrivée de la 4e division de police SS.

À cette date, les cartes de situation de l'OKH font apparaître que la position de Joukov est toujours aventurée. Le 4 février, Guderian est auprès d'Hitler pour défendre un projet d'offensive. « *Je décidai une fois de plus*, raconte-t-il dans ses *Souvenirs*, *de pousser Hitler à remettre l'offensive en Hongrie et à plutôt attaquer la pointe russe qui avait atteint l'Oder entre Francfort et Küstrin ; les flancs étaient encore vulnérables si on les attaquait depuis une ligne Glogau-Guben, au sud, et Pyritz-Arnswalde, au nord. J'espérais par cette action augmenter la protection de la capitale et de l'intérieur de l'Allemagne et gagner du temps pour négocier un armistice avec les puissances occidentales. Les conditions nécessaires à cette opération étaient une prompte évacuation des Balkans, de l'Italie, de la Norvège et, surtout, de la Courlande.* » L'opération prend pour nom *Sonnenwende*, « Solstice » en allemand, ce qui en dit long sur les espoirs placés en elle, notamment par les SS qui l'ont baptisée. La Wehrmacht la nomme initialement opération *Husarenritt* (« Chevauchée des hussards »), un vocable bien mal choisi.

Passons sur les naïvetés politiques de Guderian : Hitler n'a aucune intention de négocier avec quiconque. Passons aussi sur les conditions émises : évacuer tous les fronts secondaires d'Europe pour en extraire le meilleur et le concentrer sur l'Oder demanderait six à huit semaines (sans évoquer les conséquences stratégiques), alors que chaque jour compte. En revanche, l'idée de lancer une offensive en pince pour étrangler les pointes de Joukov est moins irréaliste. L'objectif de Guderian à court terme apparaît clairement : décider Hitler à affecter sa dernière réserve stratégique, la 6e armée Panzer *(voir l'article p. 110)*, à la défense de Berlin et non de la Hongrie. Mais il se heurte à un refus d'Hitler doublé, selon Guderian, d'une crise de colère « *d'une frénésie inhabituelle* » : Goering doit intervenir et emmener le chef de l'OKH prendre un café, le temps que la rage du Führer retombe.

L'objectif de Guderian à court terme : décider Hitler à affecter sa dernière réserve à la défense de Berlin.

Finalement, Hitler réduit l'attaque en pince projetée par Guderian à un coup droit lancé depuis la région d'Arnswalde en Poméranie. Il n'y a en fait pas d'autre possibilité, la 6e armée

Cette escouade antichar des Waffen-SS déployée en Poméranie dispose du redoutable Panzerschreck RPzB 54, inspiré du bazooka américain. Il porte à 150 m, soit 90 m de mieux que le rudimentaire Panzerfaust, tout en étant plus précis et rechargeable. Le soldat à gauche porte à l'épaule un PM soviétique PPD-40.

BRIDGEMAN IMAGES – CARTE : JULIEN PELTIER POUR *G&H*

UN MOIS DE VIE EN PLUS POUR HITLER

L'opération *Sonnenwende* est une tentative chimérique d'encercler une partie du 1er Front de Biélorussie de Joukov en rejoignant l'Oder via Berlinchen. Malgré le rassemblement d'une impressionnante quantité de formations SS, l'offensive n'obtient que des gains territoriaux minimes, sauf à Arnswalde où le groupe Voigt est libéré. *Sonnenwende* a néanmoins comme effet de décider Joukov à délaisser Berlin pour en finir avec cette menace sur son aile droite. Sa contre-offensive s'emparera de toute la Poméranie sans difficulté, mais elle aura donné un mois de répit aux défenseurs de la capitale en éparpillant les 1re et 2e armées blindées de la Garde.

Panzer étant déjà chargée sur ses wagons pour Budapest. L'objectif de cette opération tronquée est peu clair: il s'agit de défaire les unités russes au nord de la Warthe, peut-être d'encercler 300000 hommes si l'on parvient jusqu'à la citadelle de Küstrin. Guderian insiste pour qu'elle soit montée à toute vitesse afin de surprendre l'adversaire. La décision d'attaque est prise par Hitler lors d'une réunion à la Chancellerie, le 13 février. Guderian demande que Walther Wenck, son adjoint, en soit chargé et que l'attaque démarre le 15. Après une nouvelle colère, Hitler cède sur ces deux points.

Sonnenwende est donc une poussée nord-sud déclenchée depuis un front de 50 km de large sur une ligne Pyritz-Arnswalde-Kallies. L'opération devait être commandée par le QG de la 3e armée Panzer spécialement rappelé de Prusse-Orientale, mais, celui-ci arrivant trop tard, la 11e armée Panzer SS en gardera le contrôle, malgré la présence de Wenck: le désordre et l'improvisation règnent à tous les échelons.

Trois groupes lancés à l'assaut

À l'Ouest, autour de Stargard, le XXXIXe corps Panzer du général Martin Unrein comprend deux divisions Panzer («Holstein» et 10e SS «Frundsberg»), la 4e Panzergrenadier (PzGD) SS de police et la 28e PzGD SS «Wallonie» commandée par le Belge Léon Degrelle. Mission: forcer le passage entre les lacs Madü et Plöne, enlever Pyritz puis, si possible, progresser sur la route 112 qui file vers Küstrin. Au centre, près de Zachan se trouve le cœur de l'opération, autour du IIIe Panzerkorps SS «germanique» du général Karl Decker. Celui-ci regroupe deux PzGD SS, la 11e «Nordland» (constituée à l'origine de volontaires scandinaves) et la 23e «Nederland»,

Militant d'un nationalisme fédéraliste et catholique belge, Léon Degrelle (1906-1994) fonde en novembre 1935 le parti fascisant Rex. Partisan de la collaboration après 1940, il forme en août 1941 une légion «Wallonie» pour combattre sur le front de l'Est. Passée dans la Waffen-SS en juin 1943, la légion devient la 5e Sturmbrigade puis, bien qu'en sous-effectif, la 28e PzGD SS en septembre 1944. Degrelle, mythomane dont les prétendus exploits sont gonflés par la propagande allemande, finit en exil en Espagne.

Un Himmler d'excellente humeur félicite une sélection de tireurs d'élite en janvier 1945. Grand responsable du fiasco de *Sonnenwende* par son incompétence, le *Reichsführer* espère encore négocier avec les alliés anglo-saxons – vain espoir. Pris et identifié par les Britanniques le 23 mai, il parvient à croquer une ampoule de cyanure.

ainsi que la 27e division de grenadiers SS « Langemarck » (volontaires flamands) et la division « Führer-Begleit », unité de la Wehrmacht préposée à la sécurité d'Hitler. Objectif : délivrer la ville d'Arnswalde encerclée, puis foncer sur Küstrin par Berlinchen et Neudamm (100 km). Le groupement oriental (Xe corps d'armée SS), au sud de Nörenberg, doit assurer la couverture de l'opération puis, en cas de succès, se frayer un chemin jusqu'à Landsberg sur la Warthe (80 km). Son commandant, le général Oskar Munzel, a sous ses ordres la Panzer-Jagd-Brigade 104 (brigade de chasseurs de chars), la PzGD « Führer-Grenadier » ainsi que les 163e et 281e DI.

Ce sont donc au total dix divisions qui sont commises, dont sept PzD et PzGD, plus une brigade blindée, une autre de Sturmgeschütze et un bataillon de Tiger II : l'exploit n'est pas mince, vu l'état d'apoplexie des chemins de fer. La concentration des troupes s'opère dans une urgence extrême et alors même que plusieurs unités destinées à l'attaque sont déjà accrochées par les Soviétiques ce qui, de facto, les empêche d'y participer. D'autre part, les 163e et 281e DI sont encore en cours de transport, et la première n'arrivera pas à temps. Les effectifs et équipements de ces unités ne sont pas connus. Comme, à ce stade de la guerre, aucune division n'est au complet, en appliquant un taux de 50 % pour les personnels on arrive au maximum à 70 000 hommes et entre 100 et 150 blindés.

Un bon mois de répit pour Berlin

En fin de compte, l'attaque n'a qu'un atout pour elle : les Soviétiques ne sont pas sur leurs gardes. Le temps est mauvais depuis une semaine, ce qui a gêné les reconnaissances aériennes, et Joukov est totalement absorbé par le combat autour des têtes de pont qu'il a gagnées à l'ouest de l'Oder, dans l'axe de Berlin. Mais la surprise est gâchée par une décision incompréhensible : une *unique* division, la SS « Nordland », attaque au centre le 15 février, les autres n'étant pas prêtes parce qu'elles attendent essence et munitions. Surpris, bousculés, les fusiliers de la 47e armée – la plus faible du 1er Front de Biélorussie – la laissent pénétrer par un étroit couloir dans Arnswalde, à 11 km de ses positions de départ, où elle délivre une petite garnison assiégée. Ainsi l'effet de surprise générale est-il dilapidé en échange d'un succès local…

Le lendemain, Steiner perd la matinée à tâter les défenses russes. L'attaque générale, lancée dans l'après-midi, gagne entre cinq et dix kilomètres. La pluie et la boue obligent les panzers à demeurer sur les routes. Les trois pénétrations prennent un aspect en doigts de gant sur lesquels l'artillerie soviétique concentre un feu meurtrier. La Luftwaffe a rassemblé dans le secteur tout ce qui n'est pas indispensable à la garde de l'Oder. Le lieutenant Günther Josten abat cinq Sturmovik dans la journée du 16, atteignant ainsi sa 150e victoire. Le lendemain, le major Gavril Didenko (482e régiment de chasse) descend trois Fw 90 sur La-7, et dix autres chasseurs-bombardiers suivront le 18. Déjà trop éprouvée, la Luftflotte 6 lève bientôt le pied dans un secteur où, de toute façon, les choses tournent mal.

Durant la nuit du 16 au 17 février, en effet, le général Wenck est blessé dans un accident de voiture : l'attaque perd le seul chef capable du secteur. Le 17, Himmler ordonne une relance des assauts, qui s'enlisent dans des champs de mines puis refluent sous une grêle d'obus antichars : les Pakfront *(voir zoom p. 117)* font leur œuvre. Dès le 18, les Soviétiques contre-attaquent et contraignent l'ensemble des forces à passer sur la défensive. Joukov a réagi avec les seules 47e et 61e armées, laissant la 2e armée blindée de la Garde terminer sa concentration. Au soir, Himmler arrête piteusement *Sonnenwende*, un des plus beaux fiascos allemands de la guerre. Le 19 février, Joukov lance une contre-offensive partielle. Arnswalde est à nouveau encerclée et, le 20, le IIIe corps SS est renvoyé sur ses positions de départ.

Le 21 février, Hitler prend acte de l'échec de *Sonnenwende*. Il ordonne le retrait du QG de la 11e armée Panzer SS et l'envoie sur les arrières de l'Oder servir, selon le mot de l'historien américain Earl Ziemke, *« d'agence centrale de ramassage des traînards »* qui se cachent par milliers dans les bois ou près des gares. Les troupes présentes en Poméranie-Occidentale sont dès lors regroupées sous le QG de la 3e armée Panzer enfin arrivé, sous les ordres du général Raus. Mais aussitôt, Hitler affaiblit ce nouveau commandement en lui ôtant les divisions « Führer-Begleit », « Führer-Grenadier » et « Holstein », envoyées sur l'Oder au groupe Centre. La 10e PzD SS s'en va quant à elle renforcer le secteur de Küstrin.

À la stupéfaction des Allemands, Joukov se détourne de Berlin dans le but de nettoyer son aile droite.

Les retraits qui précèdent, motivés par la crainte de voir les Russes foncer sur Berlin, vont au contraire faciliter leurs nouveaux plans. À la stupéfaction des Allemands, Joukov se détourne de la capitale du Reich pour nettoyer son aile nord. Il lui suffit de dix-huit jours pour chasser la 3e armée Panzer de Poméranie, atteindre le rivage de la Baltique et bloquer le port de Stettin…

À la suite de la publication des *Mémoires* de Joukov, l'historien Earl Ziemke et ses collègues britannique Christopher Duffy et allemand Richard Lakowski, ont attribué à *Sonnenwende* des conséquences disproportionnées à son effet militaire avéré. L'avance, modérée, mais réelle, de la 11e armée SS (12 km en moyenne en trois jours) aurait persuadé Joukov, la Stavka et Staline qu'il existait un vrai danger sur l'aile droite du 1er Front de Biélorussie. Si l'on suit ces auteurs, les gesticulations de Himmler auraient donc donné un bon mois de répit à Berlin, en détournant bien involontairement la foudre rouge vers les côtes de la Baltique. ■

BUNDESBILDARCHIV

SCIENCE&VIE présente

Le premier magazine d'Histoire pour les tout-petits

N°1

POUR LES 3-6 ANS

NOUVEAU

OFFRE DE LANCEMENT

valable uniquement jusqu'au 01/07/24

3 € les 2 premiers numéros

puis 5,50 € au lieu de 6,53 €
SANS ENGAGEMENT

Abonnez-vous dès maintenant

pour le réserver

bit.ly/offre-mpsh

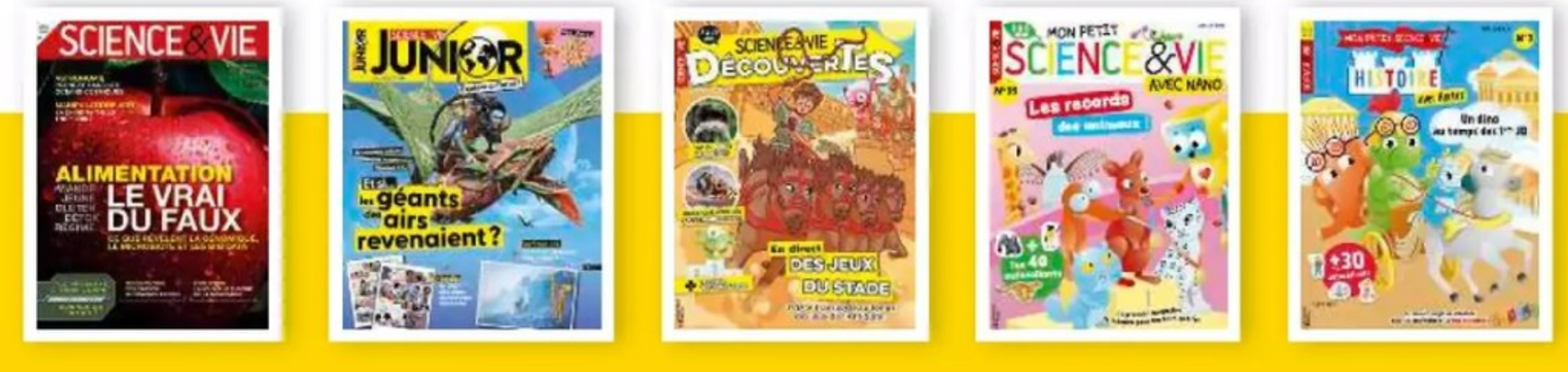
En kiosque le 3 juillet

Hector, le dinosaure curieux, et ses amis expliquent **les grands et les petits moments de l'Histoire.**
Les enfants pourront également découvrir l'origine de nos vêtements, de nos coutumes, les objets que nous utilisons tous les jours... Ils vont apprendre avec des personnages attachants comme **Prout le mammouth,** qui sait tout, **Dodo le dodo,** qui s'endort même pendant ses voyages dans le temps, et **Judith l'ammonite,** la plus curieuse...

Un magazine fait pour les petits curieux, **avec des découpages, des jeux pour un apprentissage ludique**

+ une frise historique à collectionner avec des autocollants pour situer l'époque !

Science & Vie
à tout âge !



Le général Hans-Valentin Hube, patron de la 1re armée Panzer sur le front de l'Est en janvier 1944, fait le point de la situation avec Walther Wenck *(à droite)*, son chef d'état-major. Ce dernier est un spécialiste de cette fonction et n'exerce pas de commandement direct avant celui de la 12e armée, le 10 avril 1945.

BRIDGEMAN/SZ PHOTO

MAIS OÙ EST DONC PASSÉ WENCK ?

Le général Walther Wenck est un inconnu. Pourtant, des millions de Berlinois – dont Hitler – ont vu en lui leur sauveur alors que l'Armée rouge encerclait la capitale du Reich. C'était une illusion. La dernière.

PAR **JEAN LOPEZ**

Personne ne se souviendrait de Walther Wenck, un général parmi les 1 858 qu'a vus passer l'armée de terre sous le IIIe Reich, si, à 23 heures, le dimanche 29 avril 1945, Hitler n'avait adressé ces lignes à Keitel et Jodl, les chefs du haut commandement de la Wehrmacht (OKW) : *« 1. Où sont les pointes de Wenck ? 2. Quand arrivera-t-il ? »* À 2 h 30, le 30 avril, Keitel et Jodl scellent le destin de leur Führer en répondant à son message : *« 1. Les pointes de Wenck sont immobilisées au sud du lac de Schwielow. Violentes attaques soviétiques sur tout son flanc est. 2. De ce fait, la 12e armée ne peut pas continuer son attaque vers Berlin. »* Cette fois, les jeux sont faits et Hitler se suicide le jour même à 15 h 30. Presque jusqu'au bout, il aura fait comme si la situation pouvait se retourner. Et c'est sur Walter Wenck qu'a reposé sa toute dernière illusion.

Dans l'armée prussienne comme dans la Wehrmacht, il était de bon ton qu'un officier d'état-major obéisse à ce dicton : *« Faire beaucoup, se mettre peu en avant, être plus que paraître. »* Bref, la seule ostentation permise à l'officier d'état-major idéal était la bande écarlate à son pantalon. Cette discrétion convient bien au parcours de Walther Wenck. Il naît dans une famille de militaires à Wittenberg, sur l'Elbe. Ses deux frères sont déjà morts au combat et lui-même se trouve encore à l'école des cadets quand, le 11 novembre 1918 sonne le clairon de la défaite. Jeune nationaliste exalté élevé dans un milieu conservateur, il veut imiter ses aînés en se portant volontaire pour les corps francs en 1919. Puis il demeure dans la petite Reichswehr comme sous-officier dans un régiment d'infanterie. Il reprend alors la formation qu'il avait interrompue en 1918 et décroche son brevet de lieutenant en 1923.

Dans les petits papiers de Guderian

En 1933, Wenck fait une rencontre décisive lorsqu'il est muté au 3e bataillon de transports motorisés. Un certain major Guderian le remarque, qui interviendra plusieurs fois de façon cruciale dans sa carrière. C'est lui qui le pousse vers l'arme blindée en cours de constitution. Passé capitaine, Wenck suit le cursus de l'académie de guerre de 1936 à 1938, qui le fait entrer dans le saint des saints : le corps des officiers d'état-major. Mais il ne commandera pas d'unité de sitôt ! La suite de sa carrière le voit en effet sauter de poste d'officier d'état-major en premier à celui de chef d'état-major, d'abord d'une division Panzer (1939), puis d'un corps Panzer (1942), d'une armée (1942) et enfin d'un groupe d'armées (1944). Comme pour tous ses collègues, la guerre lui fait gravir rapidement les échelons, puisqu'il passe du grade de *Major* (commandant) à celui de *General der Panzertruppe* (général de corps d'armée en France, la Heer distinguant l'arme d'origine) en seulement cinq ans !

Promu à un mois de la fin

Après l'attentat du 20 juillet 1944 contre Hitler, Guderian devient chef d'état-major de l'armée de terre (OKH) et appelle aussitôt Wenck au poste clé de chef des opérations. Le 13 février 1945, le champion de l'arme blindée arrache à Hitler la nomination de son protégé au groupe d'armées Vistule pour y diriger une des dernières offensives allemandes de la guerre, *Sonnenwende* *(voir l'article p. 100)*.

Le périple vécu par Wenck donne une bonne idée de l'état de l'armée allemande au dernier mois du conflit.

Mais Wenck est sérieusement blessé au début de l'opération, le 18, dans un accident d'auto et ne sort de convalescence que le 7 avril. Entre-temps, le IIIe Reich est arrivé au bord du gouffre, et Guderian a été limogé par Hitler. Mais le Führer se souvient de Wenck. Il le nomme alors *General der Panzertruppe* à sa sortie de l'hôpital et, le même jour, commandant de la 12e armée. À 45 ans, Wenck est le plus jeune chef d'armée de la Wehrmacht et même des armées de ses adversaires. Et pour la première fois, il est le vrai patron d'une unité, à un mois de la fin de la guerre.

Mais où est la 12e armée et en quoi consiste-t-elle ? Le périple vécu par Wenck donne une bonne idée de l'état de l'armée allemande au dernier mois du conflit. Le général Jodl lui a promis neuf divisions réparties en trois corps d'armée. Mais en réalité, seul le XXXIXe corps Panzer, tout juste retiré du front de l'Est, est réellement employable. Des deux autres corps, le XXXXIe Panzer n'a ni véhicules

Les **corps francs** allemands (*Freikorps*) sont des milices formées après décembre 1918 par d'anciens cadres de l'armée vaincue. Empruntant leurs idéaux à l'extrême droite nationaliste, ils contribuent à réprimer la révolution communiste et à défendre les frontières orientales. Leurs membres grossiront les partis d'extrême droite de la république de Weimar, dont le parti nazi.

Fondée en mars 1919, la **Reichswehr** est l'armée réduite concédée par les Alliés à la république de Weimar. Ses 100 000 hommes serviront de cadres à la Wehrmacht, qui la remplace en mars 1935.

Dans l'armée allemande, le **premier officier d'état-major** (*Erste Generalstabsoffizier*) est le bras droit du chef d'état-major, chargé de la gestion des troupes (formation, organisation, etc.) et des opérations.

Créé en 1933 et activé en 1935, le Reichsarbeitsdienst (RAD) est une organisation nazie qui emploie pendant six mois les jeunes hommes (puis les femmes, après l'entrée en guerre) dans des chantiers d'utilité publique (drainage, routes, fortifications…) avant leur appel à l'armée.

ni moyens de transmissions et le XX[e] n'est pas disponible dans l'immédiat. Les neuf divisions sont toutes de formation très récente, ce qui se repère à leur dénomination : un nom propre, rappelant souvent les grandes heures de l'histoire germanique, et non pas un numéro. Six d'entre elles sont d'infanterie : « Potsdam », « Scharnhorst », « Ulrich von Hutten », « Friedrich Ludwig Jahn », « Theodor Körner » *(voir encadré)*. À cela s'ajoutent une division Panzer (PzD) « Clausewitz » et deux divisions de Panzergrenadiere (PzGD) : « Schlageter » et la SS « Nibelungen ». Cette dernière sera happée par les combats dans le sud de l'Allemagne et ne rejoindra jamais la 12[e] armée.

Les effectifs théoriques des divisions sont de 10000 hommes. La plupart des soldats sont des recrues des dernières classes, 18 et 19 ans, dont l'instruction est inachevée. Le complément en officiers et sous-officiers est tiré des écoles d'infanterie et des blindés – donc des hommes dont la formation est également incomplète – et, pour beaucoup, des écoles d'officiers du Service du travail du Reich (le *Reichsarbeitsdienst*, ou RAD), c'est-à-dire sans aucune formation au combat. Les deux divisions « Jahn » et « Körner » sont d'ailleurs à 100 % composées de jeunes gens du RAD, avec pour tout bagage deux à trois mois d'instruction de base. En dehors de l'encadrement supérieur, personne n'a encore vu le feu. Comme il faut tout de même des sous-officiers et des officiers subalternes qui ont une expérience de la guerre, tous les enseignants des écoles militaires sont incorporés : la machine à former des soldats s'autodétruit, la Wehrmacht dévore sa substance même. Il n'y a pas d'armes lourdes d'infanterie, pas d'artillerie de campagne, pas de Flak, très peu de camions. Les deux PzD et PzGD ont une poignée de chars tirés des terrains d'exercice et une compagnie de Sturmgeschütze, les dernières machines – et les derniers équipages – existant encore à l'école d'instruction de l'artillerie d'assaut de Burg.

Pour la plupart, ces unités sont en cours de constitution au sud de Magdebourg, sur la rive orientale de l'Elbe, et elles ne seront en état de se battre qu'après le 17, voire le 22 avril. En réalité, jamais Wenck ne pourra les rassembler en un ensemble cohérent. Et il n'en emploiera que cinq, le reste se dispersant au hasard des attaques américaines.

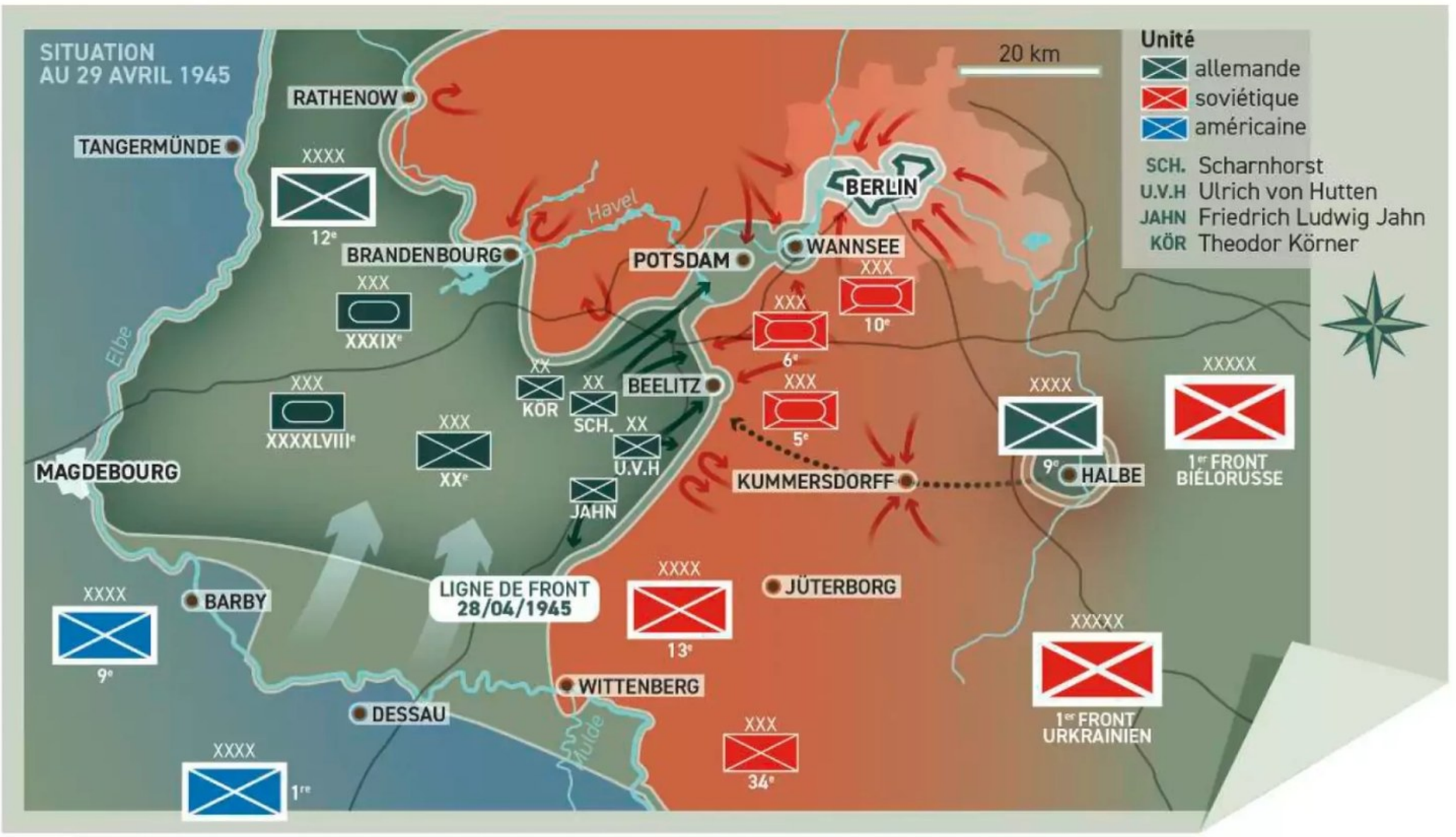
La mission de la 12[e] armée consiste à briser le siège du groupe d'armées B commandé par le feld-maréchal Model *(lire l'article p.54)*, dont les 21 divisions (400000 hommes) sont encerclées dans la Ruhr par deux armées américaines. Rien de moins ! Wenck ne le sait pas, mais, depuis le 12 avril, les unités enfermées commencent à se rendre. Ce jour-là, il cherche son quartier général dont Jodl lui a dit qu'il se trouvait

Le 23 avril, Hitler ordonne à Wenck d'attaquer vers Berlin et « *d'infliger aux bolcheviks une défaite décisive* ».

à Blankenburg, dans le Harz. Il tourne durant des heures sur des routes saturées par les civils en fuite et les soldats débandés avant d'apprendre par un feldgendarme que les chars de Patton occupent la ville… Il finit cependant par trouver son QG, installé dans une école à Dessau, à l'est de l'Elbe, au sud de Magdebourg. Peu de temps après lui arrive son chef d'état-major, le très expérimenté colonel Reichhelm, qu'Hitler a fait exfiltrer à dessein de la poche de la Ruhr. Venu au rapport au bunker de la Chancellerie, le colonel se voit confirmer la mission par le Führer : « *Reprendre contact avec le groupe d'armées B et atteindre à nouveau le Rhin. Vous avez pour cela*

NEUF JOURS AVANT LA FIN

Berlin est encerclée par l'Armée rouge à partir du 25 avril 1945, à l'exception d'un fragile corridor dans la région de Potsdam. Escomptant que les Américains demeureront passifs, Wenck évacue la région de Dessau et envoie ses quatre divisions utilisables faire écran aux forces de Joukov et de Koniev. Elles tiennent bon quatre jours, ce qui permet d'évacuer quelques dizaines de milliers de soldats sortis de Berlin et de la poche de Halbe (débris de la 9[e] armée). Puis tout le monde se replie vers Tangermünde pour se rendre aux Américains…



CARTE : JULIEN PELTIER POUR G&H – BRIDGEMAN IMAGES

Le 1er mai 1945, à Tangermünde, à 90 km à l'ouest de Berlin, des rescapés de l'armée de Wenck franchissent l'Elbe sur un pont détruit pour se rendre aux Américains. Le général va se battre jusqu'au bout pour éviter de voir ses hommes capturés par les Soviétiques.

de nouvelles divisions équipées des armes les plus modernes […] et la crème de la jeunesse allemande.» Au colonel qui lui demande comment avancer jusqu'à la Ruhr sans camions, il lui promet 3000 voitures Volkswagen. Reichhelm quittera Berlin avec… 30 VW chargées d'essence.

Quand Wenck entre enfin dans son QG, les 9e, 1re et 3e armées américaines sont déjà arrivées sur l'Elbe et le XIXe corps a passé le fleuve constituant plusieurs têtes de pont, dont la plus importante se trouve face à Barby, à douze kilomètres au sud de Magdebourg, et se développe en direction de Dessau. Bien entendu, il n'est plus question d'aller délivrer Model dans la Ruhr. La seule chose que peuvent faire Wenck et la poignée d'unités disponibles de la 12e armée, c'est de tenir l'autoroute Magdebourg-Berlin et quelques dizaines de kilomètres le long de l'Elbe et de son affluent, la Mulde. Wenck réussit l'exploit de lancer à l'attaque les divisions «Scharnhorst» et «Hutten», qui éliminent ou réduisent les têtes de pont américaines. Le plus étonnant est que ces unités continuent à recevoir vivres et munitions par des convois de péniches circulant sur les canaux, alors que le ciel grouille d'avions alliés.

L'énergie du désespoir

Quand il apprend que, le 16 avril, les Soviétiques ont déclenché leur grande offensive vers Berlin, Wenck sait que le danger principal va surgir sur ses arrières. Il positionne donc la division «Körner» sur les lisières ouest de la capitale et la division «Jahn» à Jüterbog. Le 20 avril, la seconde voit passer devant elle la masse de la 4e armée blindée de la Garde de Koniev, qui vient attaquer Berlin par le sud et, le 23, elle est en grande partie détruite en essayant de mordre un corps mécanisé rouge. Le même jour, Hitler ordonne à Wenck d'attaquer aussitôt vers Berlin et *«d'infliger aux bolcheviks une défaite décisive»*. L'ordre est imprimé sur des milliers de tracts et déversé par avion sur la capitale, donnant de faux espoirs à la population. Le 25, les Soviétiques ont achevé l'encerclement de Berlin. Ce même jour, Wenck prend la décision d'évacuer la moitié sud de son front et de replier les quatre divisions qui lui restent au nord de la Mulde. Ce faisant, il libère le passage de l'Elbe aux patrouilles américaines qui, le 27, prendront contact avec la 34e division de la Garde à Torgau : le Reich est désormais coupé en deux.

Le même jour, Wenck réalise un nouvel exploit. Laissant le sud et le sud-est de son front à la garde de la «Körner», il opère avec les trois autres divisions une rocade vers le nord. Le 28 avril, sous la direction du XXe corps, les divisions «Schill», «Hutten» et «Scharnhorst» attaquent en direction du sud-ouest de Berlin. Le 29, la 12e armée est bloquée à quelques kilomètres de Potsdam – assez proche pour permettre à des milliers de défenseurs de Berlin de percer jusqu'à elle. Assaillie de toutes parts dans sa tête de pont, la 12e armée tient ses positions jusqu'au 1er mai pour recueillir les débris de la 9e armée en déroute, précédés par les deux derniers Tiger de la Wehrmacht en état de rouler.

Le 2 mai, Berlin capitule. Wenck replie tout son monde vers Tangermünde, sur l'Elbe, où une solide tête de pont est constituée. Le 4, il obtient des Américains un cessez-le-feu et reste sur ses positions jusqu'au 7 mai, repoussant deux attaques soviétiques, ce qui permet à des dizaines de milliers de civils et de soldats de se rendre à la 9e armée américaine. Le général Wenck est fait prisonnier et libéré fin 1947. Il fera ensuite une belle carrière dans l'industrie et il est même pressenti comme patron de la Bundeswehr, mais ses exigences sont refusées. Il meurt en 1982, retournant dans l'anonymat dont il était brièvement sorti en mai 1945. ■

Tous les saints du calendrier nationaliste…

Révélateurs des orientations idéologiques du IIIe Reich mourant, les noms des unités de la 12e armée honorent respectivement la ville de Potsdam (voisine de Berlin), le rénovateur de l'armée prussienne Gerhard von Scharnhorst (1755-1813), le protonationaliste et propagandiste de la Réforme Ulrich von Hutten (1488-1523), le nationaliste prussien Friedrich Ludwig Jahn (1778-1853), les figures de la résistance allemande contre Napoléon Theodor Körner (1791-1813) et Ferdinand von Schill (1776-1809), le philosophe polémologue Carl von Clausewitz (1780-1831) et le héros des corps francs de 1919 Albert Leo Schlageter (1894-1923). Sans oublier les Nibelungen, un peuple de nains des légendes germaniques. ■

OPÉRATION
UNE VICTOIRE EN

L'équipage d'un Panzer IV Ausf. H du 4e Panzer Regiment de la 13e Panzerdivision est en pause casse-croûte à Debrecen, en octobre 1944. La silhouette fait penser au Tiger – facteur de nombreuses méprises côté allié –, mais l'engin reste basé sur le vieux modèle de 1936 dont la tourelle est revue pour monter un antichar de 75 mm.

BRIDGEMAN IMAGES

BARON TZIGANE
TROMPE-L'ŒIL

À Debrecen, à l'automne 1944, la Wehrmacht fait preuve encore une fois de virtuosité et détruit 500 chars soviétiques contre seulement 50 Panzer. Et pourtant, ce triomphe ne change pas la situation opérationnelle ni ne rebat les cartes stratégiques. Anatomie d'un paradoxe.

PAR **JEAN LOPEZ**

En juin et juillet 1944, la Wehrmacht subit une énorme défaite en Biélorussie : les Soviétiques détruisent le groupe d'armées Centre au cours de l'opération *Bagration*. Du 12 au 27 juillet, une nouvelle opération (*Lvov-Sandomir*) étrille le groupe d'armées Nord-Ukraine, rejeté au-delà de la Vistule et sur le versant nord des Carpates. À l'issue de ces deux désastres qui coûtent plus d'un demi-million d'hommes à la Ostheer, le groupe d'armées Sud-Ukraine, commandé par le général Friessner, reste seul intact. Ses deux armées (6e et 8e), épaulées par les 3e et 4e armées roumaines défendent l'accès à la Roumanie. Le 20 août 1944, cependant, la foudre s'abat de nouveau : les deuxième et troisième Fronts ukrainiens déclenchent l'opération *Jassy-Kichinev*. Les deux armées roumaines sont percées et la 6e armée allemande entièrement détruite, laissant encore 150 000 tués et prisonniers sur le carreau. Mais le pire advient sur le plan politique.

L'Allemagne perd l'allié roumain

Dans l'espoir de sauver ce qui peut l'être encore, le 23 août, le roi Michel de Roumanie déclenche un coup d'État à Bucarest en lien avec l'armée et l'opposition. Le *Conducator* Antonescu est arrêté. À la radio, le roi annonce qu'un armistice est en cours de discussion avec les Alliés. Il demande à l'armée de cesser le combat contre les Soviétiques et de se consacrer dorénavant à la reprise des territoires volés par la Hongrie lors de l'arbitrage de Vienne. Ce sont douze divisions qui tombent dans l'escarcelle de l'Armée rouge et qui feront bonne figure une fois rééquipées en partie avec du matériel soviétique.

Sans véritable opposition, l'Armée rouge fonce vers le sud en longeant les Carpates. Bucarest est prise le 31 août. Tandis que le troisième Front d'Ukraine se rue vers la Bulgarie – qui se joindra à son tour à la coalition alliée – et s'en va faire sa jonction avec les partisans de Tito pour marcher sur Belgrade, le deuxième Front d'Ukraine reçoit la tâche difficile de s'emparer de la Transylvanie pour déboucler ensuite dans la plaine hongroise. Cette vaste région montagneuse et boisée n'est pénétrable que par

Le maréchal Ion Antonescu (1882-1946) est *Conducator* (leader) de la Roumanie depuis le désastre du second arbitrage de Vienne, en 1940. Il lie complètement son pays au IIIe Reich en espérant, d'une part, avoir des compensations territoriales aux dépens de l'URSS, d'autre part obtenir une révision des cessions à la Hongrie.

Par le premier arbitrage de Vienne du 2 novembre 1938, garanti par Hitler et Mussolini, la Hongrie récupère une partie du territoire slovaque et la Ruthénie subcarpathique. Avec le second arbitrage de Vienne signé le 30 août 1940, la Roumanie est contrainte de céder à la Hongrie la moitié nord de la Transylvanie (43 000 km², 2,5 millions d'habitants).

Des Hongrois participent à la défense de Debrecen. Le char est un 41M Turan II, production locale élaborée en 1938 à partir d'un châssis tchèque Skoda et perfectionnée en 1943. Cet engin de 19,2 t est armé d'un canon de 75 mm court – obsolète en 1944, mais encore susceptible de détruire un T-34 à courte portée. Moins de 200 exemplaires sont fabriqués.

BRIDGEMAN/SZ PHOTO – CARTE: JULIEN PELTIER POUR *G&H*

Opérations *Margarethe I* et *Panzerfaust* : Hitler anticipe la désertion hongroise

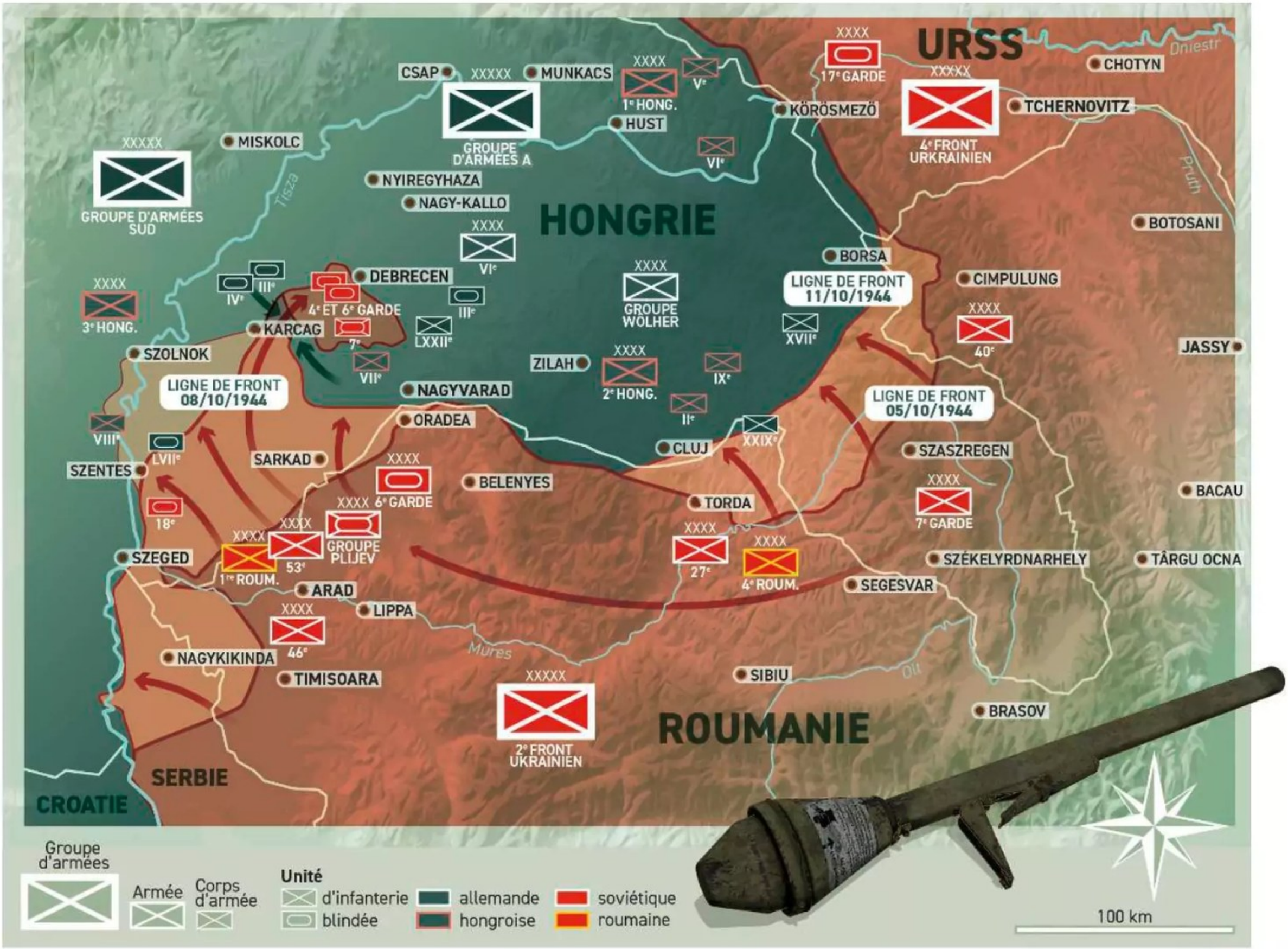
Le régent Horthy est au pouvoir depuis 1920 en Hongrie. Toute sa politique tend à réviser le traité de Trianon qui, la même année, ampute son pays des deux tiers de son territoire au bénéfice de ses voisins. Satisfait par les arbitrages de Vienne, en 1941, il se laisse entraîner bon gré mal gré dans la guerre germano-soviétique. Dès après Stalingrad, comme les autres partenaires de l'Axe, il demande à son Premier ministre, von Kallay, de prendre contact avec les Alliés occidentaux en vue de sortir de la guerre. En mars 1944, les Soviétiques font un bond de 200 km vers l'ouest et arrivent en bordure des Carpates. Inquiet d'un retournement hongrois, Hitler déclenche alors l'opération *Margarethe I* : le pays est occupé sans coup férir, Horthy contraint de se séparer de von Kallay et de le remplacer par Sztojay, aligné sur Berlin et qui promet à Hitler de mettre son pays en mode « guerre totale ». Le 24 août, alors que le front allemand s'effondre partout sous les coups de boutoir de l'Armée rouge, Horthy démet Sztojay et le remplace par un militaire fidèle, Lakatos. Quand les Soviétiques entrent en Transylvanie accompagnés de l'ennemi héréditaire roumain, il envoie une mission secrète auprès du QG allié en Italie. Mais le 23 septembre, les discussions s'interrompent sans résultat. Horthy se résout alors, le lendemain, à parler directement avec Moscou. Le 11 octobre, des préliminaires d'armistice sont signés. Pour autant, le 13, les discussions de Malinovski avec des généraux hongrois tournent court. Le 15, Horthy se jette à l'eau : il annonce à la radio l'armistice avec les Alliés de l'Ouest et de l'Est. Mais Hitler attendait son geste. Le même jour, le parti nazi hongrois des Croix fléchées, appuyé par les SS (opération *Panzerfaust*) et le 503e bataillon de chars lourds, arrête Horthy et prend le pouvoir. Son chef, Ferenc Szalasi, annonce la poursuite de la lutte aux côtés du Reich. Seule une poignée d'officiers hongrois, dont le chef de la 1re armée, von Miklos-Dalnoki, passent aux Soviétiques. Hitler a repris la situation en main : les 27 divisions hongroises demeurent dans l'ordre de bataille allemand, les 900 usines de Budapest continuent à travailler pour le Reich et le pétrole de sortir de la raffinerie de Szazhalombatta. ■

quelques cols et vallées aisément défendables. Au nord, dans la Transylvanie hongroise, Malinovski, commandant du Front, bute sur le groupe Wöhler (8e armée allemande et 1re armée hongroise) bien retranché. En revanche, au centre et au sud (en Transylvanie roumaine), il profite du ralliement des Roumains pour se porter à toute vitesse vers la plaine hongroise, prenant Timisoara et Arad à la mi-septembre.

La Hongrie à l'heure du choix

L'objectif de Staline est de bouter la Hongrie – dernier allié du Reich en Europe – hors de la guerre, privant l'Allemagne de 60 % de son approvisionnement en pétrole, de 90 % de sa bauxite et de 25 % de son manganèse. Le plan élaboré fin août par la Stavka confie au quatrième Front d'Ukraine le soin de marcher directement du sud de la Pologne vers Budapest en traversant la Slovaquie orientale. Mais pour ce faire, il lui faut franchir la chaîne des Beskides en passant le col de Dukla par où, jadis, les Mongols avaient envahi les Balkans. La région est certes défendue par la 1re armée Panzer, mais le renseignement soviétique compte sur l'appui de la résistance slovaque, qui prévoit une insurrection générale. Celle-ci est déclenchée prématurément le 29 août. Bien renseignés, les SS désarment par surprise le Ier corps d'armée slovaque (22 000 prisonniers) qui constituait l'épine dorsale du soulèvement. Quand le quatrième Front d'Ukraine déclenche son offensive (opération *Carpates-Uzhgorod*), le 8 septembre 1944, il est trop tard : il passe le col, mais n'ira pas plus loin.

La Stavka ordonne alors au deuxième Front d'Ukraine de lui venir en aide. Un plan est élaboré par son chef, Malinovski, promu entre-temps maréchal : il prévoit une



LE GROUPE PLIEV COUPÉ DE SES ARRIÈRES

Le groupe mixte blindés/mécanisés/cavalerie du général Pliev cherche à rejoindre Csap (actuelle Tchop, en Ukraine) sur la haute Tisza pour couper la retraite au groupe Wöhler attardé en Transylvanie hongroise et effectuer sa jonction avec le qatrième Front ukrainien, qui sue sang et eau pour passer la barrière des Carpates. Téméraire, Pliev s'avance trop et s'expose à la manœuvre préférée des Allemands : une attaque en pince sur les arrières, à Karcag, suivie d'un encerclement. Ce revers soviétique est compensé par l'acquisition d'une tête de pont sur la Tisza à Szolnok, qui permet de marcher sur Budapest, dont les faubourgs sont atteints le 7 novembre. Ce succès rend caduc l'anéantissement de trois corps de l'Armée rouge sous Debrecen le 27 octobre. Et le groupe Wöhler est obligé d'évacuer la Transylvanie.

poussée directe vers le nord sur un axe Oradea-Debrecen-Nyiregyhaza-Csap. L'affaire est coordonnée au nom de la Stavka par le maréchal Timochenko. C'est l'origine de l'opération soviétique *Debrecen*. Si elle réussit, le groupe Wöhler se retrouvera encerclé dans la Transylvanie hongroise qu'il s'obstine à défendre : un joli coup de filet qui rapporterait 300 000 prisonniers !

L'armée allemande en a encore dans le ventre

La Stavka est d'autant plus confiante qu'elle compte réussir un second « coup de Bucarest », c'est-à-dire un ralliement de l'armée hongroise. Toute résistance allemande autour de Budapest en deviendrait impossible. Et l'affaire semble bien engagée : le 24 septembre 1944, le régent Horthy, chef de l'État hongrois, a envoyé en secret une délégation à Moscou discuter les conditions d'un armistice. Elle est sur place le 1er octobre. Staline sera déçu par son issue et surpris par la vitesse de réaction des Allemands, qui provoquent un coup d'État et prennent en main les rênes de la Hongrie *(voir encadré)*.

Le haut commandement de l'armée de terre (OKH) sait lire une carte aussi bien que les Soviétiques. Il devine leur intention. Le 28 septembre, il décide de lancer les préparatifs d'une opération appelée *Zigeunerbaron* (« Baron tzigane ») qui visera à détruire les forces vives du deuxième Front d'Ukraine autour d'Arad, pour écarter tout danger sur le groupe Wöhler. Il concentre à cet effet, à l'est de la rivière Tisza ou sur celle-ci, toutes les grandes unités en état de se battre.

Si la 23e division Panzer (PzD, 86 chars et chasseurs de chars) et la 76e division d'infanterie sont déjà sur place et en bon état, les 1re (30 blindés opérationnels, 33 en réparation), 13e (22/20) et 24e PzD (environ 40/15), la Panzerdivision « Feldherrnhalle » (31 Sturmgeschütze) et deux brigades de Sturmgeschütze (40 engins à elles deux), toutes décimées en Pologne ou en Roumanie, sont loin d'avoir encore tous leurs moyens. En revanche, la 4e division de police-Panzergrenadiere SS (30 Sturmgeschütze), deux brigades de Panzer (80 chars en tout) et le terrible 503e régiment de chars lourds (45 Königstiger) sont au

La Panzerdivision « Feldherrnhalle » est une unité fondée à l'origine par la SA. Elle est baptisée d'après le monument de Munich devant lequel le putsch d'Hitler a échoué en 1923.

Issa Pliev (1903-1979) est le plus célèbre cavalier de la Seconde Guerre mondiale. Il se distingue à Moscou, Stalingrad puis en Ukraine et en Hongrie, d'abord à la tête de corps de cavalerie puis de groupes mixtes cavalerie-mécanisés juxtaposant un corps de cavalerie (18 000 chevaux, 150 blindés, 200 canons) et un corps mécanisé (16000 hommes, 246 blindés, 260 tubes d'artillerie).

complet, mais les rames qui amènent ce dernier de France n'arriveront à Budapest que le 14 octobre. Les super-tigres perdront encore quatre jours en appuyant le coup d'État du 15 octobre. Le III[e] corps Panzer, commandé par Hermann Breith, reçoit autorité sur une partie de ces moyens et l'ensemble est placé sous le commandement de la 6[e] armée en cours de reconstitution après son anéantissement en Roumanie. Le matériel ne manque pas : les usines du Reich atteignent alors le pic de leur production. En revanche, les transports pour les acheminer sont déficients, les soldats sont mal entraînés et manquent d'expérience, sauf l'encadrement.

Oradea : un empoisonnement

En guise de hors-d'œuvre à *Baron tzigane*, l'OKH se fixe pour objectif de boucher un trou de 60 km entre la 2[e] et la 3[e] armée hongroise autour de la ville d'Oradea, en partie occupée par la 1[re] armée roumaine, appuyée elle-même par quelques éléments soviétiques de la 53[e] armée. Il faut faire vite : les unités du deuxième Front d'Ukraine sont encore éparpillées, et il n'y a qu'une division rouge pour épauler les Roumains. Une opération est montée à la hâte. Du sud, un groupement hongrois (1[re] division blindée hongroise, 8[e] division de réserve hongroise) progressera vers Oradea, tandis que la 23[e] PzD marchera à sa rencontre en partant du nord et de l'est d'Oradea. Pendant que les éléments sur roues de la 23[e] PzD gagnent la région d'Oradea par la route, les chenillés le font par une voie ferrée secondaire (49 Panther, douze Pz IV, treize Sturmgeschütze, 96 half-tracks, cinq chasseurs de chars Marder et sept chars et automoteurs soviétiques capturés).

Éclatée en groupes de combat, la 23[e] PzD reprend Oradea puis, à nouveau rassemblée, pousse vers le sud en étrillant l'infanterie roumaine. Le 1[er] octobre, elle cogne contre une unité avancée de la 6[e] armée blindée de la Garde. Elle lui démolit cinq T-34/85, mais s'arrête devant un champ de mines et dix chars lourds IS-2 qui lui mettent hors de combat sept Panther et deux Sturmgeschütze. Les deux jours suivants, la 23[e] Panzer, vers laquelle accourent la 1[re] Panzer et la 76[e] DI, parvient à empêcher les Soviétiques de s'emparer

AKG

La Honved, une alliée réticente mais fidèle

Après les deux arbitrages de Vienne en 1938 et 1940, la Hongrie est une petite puissance satisfaite qui n'a nulle envie de courir l'aventure. Quand Hitler lance l'opération *Barbarossa*, le régent Horthy fait la grimace. Quoique antibolchevique forcené, il sait que son véritable ennemi est plutôt la Roumanie revancharde que l'URSS. Les Roumains s'engageant à fond aux côtés du Reich, Horthy est quasiment contraint de déclarer la guerre à l'URSS le 27 juin 1941 pour garder la confiance d'Hitler. Son engagement initial est très limité : un « groupe des Carpates » (une brigade de chasseurs, une brigade de montagne) et un « corps rapide » (deux brigades motorisées et une brigade de cavalerie), soit 40 000 hommes avec les services arrière, 65 tankettes italiennes Ansaldo et 95 machines hongroises Toldi, plus le gros de l'aviation : 320 avions d'origine italienne pour la plupart (chasseurs Reggiane Re.2000 et Fiat CR.42). Seul le corps rapide s'enfonce en URSS. Épuisé, réduit à 40 % de son effectif initial, la plupart de ses matériels hors de combat, il revient en Hongrie à la mi-novembre 1941. Horthy ne met ensuite au service des Allemands que quatre mauvaises divisions de réserve qui servent à sécuriser les arrières de la Wehrmacht. Néanmoins, en mars 1942, en préparation du plan *Fall Blau* (la marche vers le Caucase), Hitler arrache à Horthy treize divisions supplémentaires regroupées dans une 2[e] armée : neuf divisions d'infanterie légère (à deux régiments), une division blindée et trois divisions de sécurité qui s'ajoutent aux quatre déjà présentes. Soit environ 200 000 hommes, 83 chars tchèques LT vz.38, 22 Panzer IV et une centaine d'avions. Postés sur le Don, les trois corps d'armée de la Honved sont détruits en janvier 1943 lors des opérations *Ostrogojsk-Rossoch* et *Voronej-Kastornoe* : 35 000 tués, 35 000 blessés, 30 000 prisonniers, tout le matériel perdu – non pas faute de courage, mais de moyens antichars lourds et de camions. Le grand état-major s'efforce alors de reconstituer une réserve stratégique, cette fois dans l'intention de défendre le territoire national. Sont levées neuf divisions d'infanterie (à trois régiments), deux brigades de montagne, une division de cavalerie, deux divisions blindées avec du matériel national, à quoi s'ajoutent huit divisions de réserve, 200 chasseurs modernes (Messerschmitt Bf 109, Focke-Wulf Fw 190), sept brigades de DCA. Ce sont ces 500 000 hommes répartis en trois armées qui vont combattre sur leur sol avec la Wehrmacht à partir d'octobre 1944, et jusqu'à la fin. La Honved a payé sa fidélité à l'Allemagne de 140 000 tués et 300 000 blessés. ■

Au sud de Budapest, en octobre 1944, des servants allemands arment un Flakvierling, affût quadruple de 20 mm. Cette arme capable en pratique de tirer 800 obus par minute est redoutable contre les avions et les objectifs terrestres non blindés.

d'Oradea et leur détruit encore 35 chars. Le contrôle d'Oradea va empoisonner le commandement soviétique durant l'opération *Debrecen*.

Un chaos d'unités mélangées

Tandis qu'une partie de la 6e armée blindée de la Garde (150 chars) aspire deux divisions Panzer vers Oradea, Malinovski concentre le groupe Pliev 70 km au sud. C'est un ensemble mixte chevaux/blindés : 4e et 6e corps de cavalerie de la Garde, 9e corps mécanisé de la Garde et 7e corps mécanisé. Il est appuyé à sa gauche par la 53e armée et le 18e corps blindé, à sa droite par la 6e armée blindée de la Garde. Au total, 300000 Soviétiques, quelques dizaines de milliers de Roumains et 737 chars et canons attaquent 180000 Allemands, autant de Hongrois et environ 350 chars, chasseurs de chars, canons d'assaut (dont environ 70 chars hongrois Toldi et 40M Turan obsolètes). L'aviation soviétique, n'ayant pas encore aménagé tous ses terrains, fait à peine jeu égal avec la IVe Luftflotte (300 avions de combat) et la force aérienne hongroise (60 appareils). Au total, donc, égalité pour les effectifs et l'aviation, 1,6 contre un pour les chars et trois contre un pour l'artillerie en faveur des Soviétiques.

Avec *Baron tzigane*, pour une fois le rapport de forces n'est pas tout à fait défavorable aux Allemands.

À 4 h 30, après une préparation d'artillerie, le groupe Pliev et la 53e armée enfoncent sur 40 km les lignes de la 3e armée hongroise. Seule la 4e division de Panzergrenadiere SS, à l'ouest, tient à peu près bon. Au soir, l'avance atteint 40 km. En revanche, à l'est, la 6e armée blindée de la Garde ne parvient pas à s'emparer d'Oradea. Le lendemain, les Soviétiques font diverger leurs efforts. Tandis que la 53e armée et le 18e corps blindé cherchent à franchir la rivière Tisza vers Szolnok, le groupe Pliev continue vers Debrecen, l'objectif fixé par la Stavka. Les 1re et 23e PzD tentent d'endiguer le flot sur la rivière Sebes-Körös, encornant les avant-gardes de Pliev, mais la cavalerie passe par tous les trous et les panzers doivent décrocher.

Le champ de bataille devient un chaos d'unités mélangées : une partie du groupe Pliev est un temps coupé de ses arrières par les 1re et 13e PzD, tandis que celles-ci sont elles-mêmes isolées l'une de l'autre ! Le 9, devant le

Dans une rue hongroise reconquise, un officier allemand renseigne une habitante. Le T-34/85 détruit et les chariots tractés par les chevaux résument bien les capacités de la Wehrmacht – misérable, mais toujours capable d'infliger de rudes dommages à l'occasion.

AKG

danger, Hitler permet enfin au groupe Wöhler d'évacuer la Transylvanie hongroise, mais seulement en partie : si Malinovski arrive rapidement sur la haute Tisza, il peut encore couper leur principale route de repli. Or, loin de foncer, le maréchal veut d'abord sécuriser ses arrières en prenant Oradea. Aussi donne-t-il ordre à Pliev d'y envoyer les deux tiers de ses forces. Résultat, seul le 6e corps de cavalerie de la Garde arrive devant Debrecen le 10 – et il est repoussé par une poignée de Panther, quelques tubes de 88 mm et une unité hongroise de canons d'assaut. Le lendemain, pressées de toutes parts, la 76e DI et la 23e PzD évacuent néanmoins Oradea. La pluie se met alors à tomber, contraignant les véhicules à rester sur les routes.

Débarrassé d'Oradea, Malinovski reprend sa poussée vers le nord. Il fait revenir en direction de Debrecen le 18e corps blindé et la 53e armée à gauche, la 6e armée blindée au centre, et le groupe Pliev à droite. Tant que ces forces sont soudées entre elles, elles avancent vers le nord, lentement mais sûrement. Le 19 octobre, le IVe corps Panzer (24e PzD, 4e police SS et 503e bataillon de chars lourds) lance à partir de la tête de pont de Szolnok une attaque-surprise en direction de Debrecen. Si cette offensive est arrêtée le 22 après 40 km de progression – faute d'infanterie pour garder les flancs –, elle a tout de même deux effets : elle oblige la 6e armée blindée de la Garde à se tourner vers cette menace venue de l'ouest ; par contrecoup, ce mouvement permet aux 13e et 1re PzD et à la « Feldherrnhalle » de se rassembler à l'ouest de Debrecen, ce qu'elles n'avaient jamais pu faire depuis le début de la bataille : la 6e armée a enfin reconstitué un front cohérent.

La rapidité, atout de la Wehrmacht

Le 20 octobre, après une contre-attaque manquée de la 23e Panzer, Pliev entre dans Debrecen évacuée. Il croit venu le moment de jouer d'audace : il lance en avant ses quatre corps qui parcourent 40 km d'une traite et s'emparent le 22 octobre de son deuxième objectif, Nyiregyhaza. Une avant-garde pousse vers Csap, en Slovaquie, pour chercher le contact avec le quatrième Front d'Ukraine. Devant le danger imminent d'encerclement, le 21, le groupe Wöhler reçoit l'ordre de passer sur la rive ouest de la Tisza… alors que Pliev se précipite vers son flanc découvert. Ne perdant pas la tête, Wöhler rassemble à l'est de Nyiregyhaza ses deux meilleures unités, les 3e et 4e divisions de montagne et quelques Hongrois. La scène de *Baron tzigane* est dressée.

Le groupe Pliev et la 6e armée blindée laissent deux tiers de leurs moyens dans l'affaire *Debrecen*.

En 1943, à cinq ou six reprises durant la reconquête de l'Ukraine occidentale, l'Armée rouge a joué au jeu de la percée « à l'allemande » : plusieurs corps blindés étaient lancés dans la profondeur, flancs à découvert. À chaque fois, les Allemands ont pu rapidement concentrer quelques unités blindées. Et leur supériorité dans le combat mobile leur a permis d'isoler puis de détruire les forces aventurées. Dès que Pliev marche vers Nyiregyhaza, le commandant du IIIe corps Panzer sait ce qu'il a à faire. Tandis que la 1re PzD éclate en groupes de combat qui s'emparent des localités qui jalonnent le flanc gauche de Pliev, la 23e PzD se rassemble au soir du 21 et attaque vers le nord-est à l'aube du 22. En pointe, un petit groupe blindé (trois Panther, quatre Pz IV, trois Sturmgeschütze), sur les flancs ses deux régiments de Panzergrenadiere montés sur half-tracks, derrière son régiment d'artillerie blindé, au-dessus ses observateurs aériens protégés par la chasse. Après dix heures de combat, la 23e PzD s'empare du carrefour de Nagykallo, par où passe toute la logistique de Pliev : deux corps de cavalerie de la Garde et un corps blindé sont encerclés. La raison de ce succès ? Par la vitesse de sa réaction, la 23e PzD a surpris les Soviétiques en train de dresser un de leurs célèbres Pakfront : 24 heures plus tard, elle ne passait plus.

Le 23 octobre, tandis que les corps de Pliev font demi-tour et embouteillent la seule route disponible, la 23e PzD depuis le sud et la 1re depuis l'ouest essaient de leur bloquer le passage. Elles n'y parviennent que le 24, lorsque la 3e division de montagne arrive enfin au contact par l'est après avoir parcouru 125 km en 52 heures sous une pluie battante. Pliev réagit en faisant attaquer vers Nagykallo deux autres corps rapides (7e mécanisé et 6e corps de cavalerie de la Garde) demeurés en dehors de l'encerclement. Tandis que la 1re PzD se place face au sud pour bloquer les secours, la 23e et la 3e division de montagne détruisent les unes après les autres les colonnes de Pliev resserrées sur un espace étroit et pilonnées en tous sens. La bataille d'anéantissement dure jusqu'au 27 octobre. Si plusieurs milliers de Soviétiques réussissent à percer à pied, sans matériel, les trois corps ont cessé d'exister.

Qui a gagné ?

Le bilan de l'opération *Debrecen* est mitigé. Les Soviétiques reconnaissent 20 000 tués et 70 000 blessés, les Roumains 1 200 tués et 9 000 blessés. Les Allemands revendiquent la destruction ou la capture d'environ 650 chars et canons automoteurs. Le dernier décompte en date, celui de Perry Moore *(voir Pour en savoir plus)*, donne plutôt 525 machines perdues. Dans un cas comme dans l'autre, le groupe Pliev et la 6e armée blindée ont laissé deux tiers de leurs moyens dans l'affaire. En regard, le nombre de Panzer et de Sturmgeschütze perdus n'est pas connu. Les Soviétiques l'évaluent à 370 machines, ce qui est impossible puisque le nombre total d'engins opérationnels était compris entre 108 et 243, la différence constituant le parc en réparation. Le plus grave pour les Allemands n'est d'ailleurs pas le nombre de chars perdus, mais la perte de 15 000 hommes des troupes blindées (sans parler des 25 000 Hongrois hors de combat), qu'ils ont énormément de mal à remplacer à ce stade de la guerre, à la différence des Soviétiques. On peut donc parler d'un succès tactique allemand cher payé.

Sur le plan opérationnel, les Soviétiques n'ont pas réussi à rejoindre le quatrième Front ukrainien ni à détruire le groupe d'armées Wöhler : ils ont en revanche obligé ce dernier à évacuer toute la Transylvanie hongroise. Sur le plan stratégique, le bilan est également mitigé pour l'Armée rouge. Son échec le plus net est celui du remplacement du régent Horthy par Ferenczy et la fidélité de l'armée hongroise à l'alliance avec le Reich. En revanche, l'objectif stratégique majeur étant Budapest, la 46e armée soviétique a obtenu une grande tête de pont à l'ouest de la Tisza, autour de Szeged. Elle menace ainsi directement la capitale hongroise, qui n'est plus qu'à 110 km au nord. L'opération *Debrecen* a permis ce succès en attirant vers cette ville les quatre meilleures unités blindées. Staline et son conseiller stratégique Antonov ont compris la leçon : Budapest ne sera pas prise par l'action conjointe des quatrième et deuxième Fronts ukrainiens marchant d'est en ouest, mais par celle des deuxième et troisième Fronts ukrainiens avançant du sud vers le nord. En fin de compte, on peut considérer que, par leur agilité tactique conservée, les divisions Panzer ont retardé d'un mois la chute de Budapest. ■

Les Allemands appellent Pakfront (« Front antichar ») l'ensemble des mesures défensives prises par les Soviétiques pour protéger leurs offensives dans la profondeur. Il s'agit d'une combinaison de champs de mines posées très vite par le génie motorisé, d'alignements de canons antichars camouflés et de groupements de chasseurs de chars lourds SU-100 et SU-122.

POUR EN SAVOIR PLUS

- *Die Panzerschlachten in der Puszta im Oktober 1944*, Hans Kissel, Scharnhorst Buchkameradschaft, 1960.
- *Panzerschlacht*, Perry Moore, Helion & Company, 2008.

LAC BALATON, 1945 : DE CORNE

BRIDGEMAN/SZ PHOTO

L'ULTIME COUP DES PANZERS

L'opération *Éveil du printemps* de mars 1945, en Hongrie, est la dernière grande offensive allemande de la Seconde Guerre mondiale. C'est aussi la dernière bataille qui verra s'affronter 1 000 chars et chasseurs de chars. Au-delà de la faiblesse générale de la Wehrmacht à ce stade du conflit, elle illustre à quel point le char n'est plus le roi du champ de bataille… surtout quand il est engagé en dépit du bon sens.

PAR **JEAN LOPEZ**

Un canon de 150 mm automoteur «Grille» («Grillon») monte au front. Cet engin est basé sur un vieux châssis de Panzer 38(t) d'origine tchèque. Ce bricolage illustre les déficiences de l'industrie allemande, qui oblige la Wehrmacht à un constant recyclage de minuscules séries, un cauchemar pour les équipes de maintenance…

Au début de janvier 1945, Hitler constate son échec dans les Ardennes. Il décide aussitôt de retirer du front occidental sa plus puissante formation blindée, la 6e armée Panzer SS commandée par Sepp Dietrich. Va-t-il la jeter, comme le demande Guderian, chef d'état-major de l'armée de terre, devant les forces soviétiques qui, le 12 janvier, ont percé sur la Vistule et qui, le 30 janvier, sont à 65 km de Berlin ? Non : Hitler ordonne que son dernier atout soit abattu sur… la plaine hongroise ! Son argument : pour continuer la guerre, il faut du pétrole. Or, l'US Air Force ayant détruit toutes les usines d'essence synthétique, et les Soviétiques s'étant emparés des gisements roumains, le Reich n'a plus à sa disposition que les puits hongrois de Nagykanizsa et la raffinerie de Komarom. Comme il est impossible de transporter ce pétrole – les raffineries du Reich sont détruites, les trains écrasés par les aviations anglo-américaines –, seul le groupe d'armées Sud, responsable du théâtre Hongrie-Carpates, est en mesure de l'utiliser sur place. Sur ce point, Hitler a raison. Mais son raisonnement est insensé sur le plan stratégique : avec ou sans ce pétrole, l'économie du Reich est en voie d'effondrement total. Mais un ordre du Führer ne se discute pas, et dans le plus grand secret, la 6e armée Panzer SS est transportée en Hongrie au début de février 1945.

Une triple opération

Si les diverses tentatives de dégagement de Budapest *(voir encadré p. 122)* n'ont pas permis à la Wehrmacht d'empêcher, le 13 février 1945, la chute de la capitale hongroise, elles ont créé sur la ligne de front un saillant entre les lacs Balaton et Velence : le Danube n'est qu'à 40 km. L'idée d'Hitler est d'utiliser ce saillant pour anéantir par une triple attaque convergente le 3e front d'Ukraine positionné entre les lacs et le Danube. Puis, dans une seconde phase, d'aller battre plus au nord le 2e front d'Ukraine préposé à la défense de Budapest. Vision grandiose qui n'est qu'un songe, tant la disproportion des forces est accusée. Néanmoins, avec la conscience professionnelle qui les caractérise, les états-majors des groupes d'armées Sud (général Otto Wöhler) et E (général Alexander Löhr) planchent sur une triple opération et rassemblent toutes les forces disponibles.

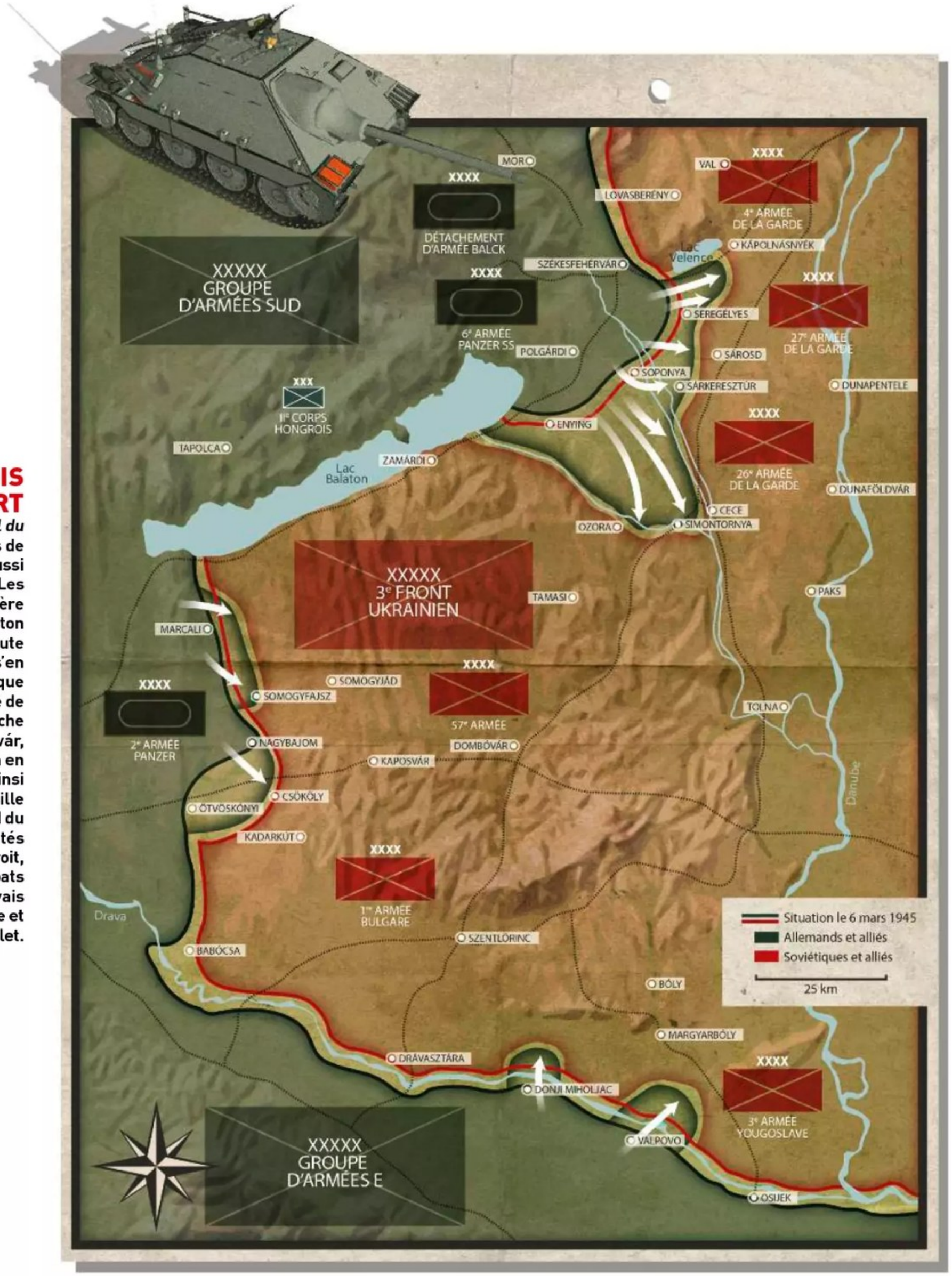
Celles-ci ont fière allure, du moins sur le papier. Trois groupements sont engagés. Au sud, le LXXXXIe corps doit franchir la Drave, affluent du Danube, avec quatre divisions

Vétéran décoré de la Grande Guerre, nazi et SS de la première heure, chauffeur et garde du corps d'Hitler, **Joseph « Sepp » Dietrich** (1892-1966) fonde dès 1934 les premiers éléments de la future division « Leibstandarte Adolf Hitler ». Il la commande jusqu'en juillet 1943, puis dirige le 1er corps Panzer SS et, à partir d'octobre 1944, la 6e armée Panzer SS. Il est disgracié pour avoir échoué à défendre Vienne.

Créé le 20 octobre 1943, le **3e front d'Ukraine** a d'abord été confié au général Malinovski puis, à partir de mai 1944, au général Tolboukhine. Agissant toujours en tandem avec le 2e front d'Ukraine, il a pour mission d'agir sur l'axe Bucarest-Belgrade-Vienne. Il est aussi le premier artisan de la soviétisation de la Roumanie et de la Bulgarie, ainsi que de « l'école de combat » des armées de ces deux pays après leur basculement dans l'alliance avec Moscou.

UN PLAN COMPROMIS DÈS LE DÉPART

Le plan de l'opération *Éveil du Printemps* n'a pas les moyens de ses ambitions, mais il est aussi intrinsèquement mal pensé. Les diversions opérées sur la rivière Drava et au sud du lac Balaton ne peuvent servir à rien, faute de moyens et parce qu'elles s'en prennent à du menu fretin. L'attaque se réduit donc au poing blindé de la 6e armée Panzer SS qui tâche d'atteindre le Danube à Dunaföldvár, ce qui laisserait de toute façon en dehors du semi-encerclement ainsi obtenu le gros du corps de bataille soviétique qui se trouve au nord du lac Velence. En outre, trop d'unités ont été massées sur un front étroit, dans une zone impropre aux combats de chars. Ajoutez à cela le mauvais temps et une Luftwaffe à l'agonie et vous obtenez un ratage complet.



d'infanterie (opération *Waldteufel*). Que face à lui se trouvent la 1re armée bulgare *(voir encadré p. 121)* et la 3e armée yougoslave rend plausible une percée dans le dos du 3e front ukrainien. Au sud du lac Balaton, un deuxième groupement aux ordres de la 2e armée Panzer réunit deux corps, soit cinq divisions, dont une de Panzergrenadiere SS, appuyées par deux brigades d'artillerie d'assaut. À eux la tâche de couper la retraite espérée du 3e front ukrainien (opération *Eisbrecher*). Ces deux opérations sont secondaires au regard de la troisième, *Frühlingserwachen* («Éveil du printemps»). Celle-ci met en jeu ce qu'il reste de meilleur dans la Panzerwaffe, soit neuf divisions Panzer, plus une en réserve, appuyées par deux divisions de cavalerie SS et trois divisions d'infanterie. Cet ordre de bataille est typique de l'armée allemande de 1945: il compte trop peu d'infanterie et 40 % des forces appartiennent à la SS. L'ensemble des trois opérations met en jeu 23 divisions, soit 220000 hommes, sans compter 50000 Hongrois, et 656 véhicules de combat blindés opérationnels. La 4e Luftflotte vide ses hangars pour aligner 850 avions, dont une centaine sont hongrois. Mais le manque d'essence spéciale réduit fortement le nombre de vols possibles.

Ce beau dispositif est d'entrée affaibli par cinq éléments défavorables, dont quatre dépendent de décisions allemandes. Le premier élément est le choix du moment, qui détermine la météo: l'opération, prévue pour le 6 mars 1945, démarre alors que commence la *rasputitsa*, la fonte des neiges. Il pleut, le terrain est détrempé au point qu'il est périlleux de quitter les routes sous peine de s'enliser, y compris avec des

CARTES : JULIEN PELTIER POUR G&H

UNE ÉLITE DE PAPIER JETÉE AU FEU

Les sept divisions Panzer engagées, plus deux en réserve, sont, sur le papier, ce qui se fait de mieux. Si elles manquent un peu de tout, leurs pires faiblesses demeurent une infanterie et une artillerie anémiques. Les longues colonnes se traînent sur les rares routes qui parcourent l'entonnoir formé par les canaux du Sio et du Sarviz. Mais pour approcher du goulet de sortie, les véhicules, bloqués sur les pavés du fait d'une boue épaisse, s'offrent à l'artillerie des deux armées soviétiques massées sur les flancs. Tout arrêt pour déminer se solde par un repérage et des tirs de destruction. Les Soviétiques montrent en outre leur habileté habituelle en défense, servis par une pléthore d'unités antichars (brigades du génie, brigades de chasseurs de chars, une division de Sturmovik).

chenilles. Le deuxième élément négatif est la topographie. La 6e armée Panzer SS et le détachement d'armée Balck qui la flanque à gauche sont entassés sur les 40 km de largeur du saillant qui pointe entre les deux lacs. Une grande partie des forces va s'engager dans le triangle formé par les canaux de Sio et de Sarviz, constellé d'étangs et de marais, ce qui revient à pénétrer par seulement deux routes dans un entonnoir très dangereux, les Soviétiques pouvant déverser des feux de flanc à volonté. Troisième point noir, résultant du précédent: il y a si peu d'espace que les unités ne peuvent être déployées toutes en même temps. Elles se gênent mutuellement et prennent du retard. Jamais l'OKH n'a risqué ses précieux panzers sur un terrain aussi peu propice et avec aussi peu de jugement: serait-ce le signe du désespoir qui commence à s'emparer des cadres?

Des divisions Panzer SS déclinantes

Le quatrième handicap tient à l'état réel des unités. Quatre appartiennent à l'élite de l'arme blindée: la «Leibstandarte Adolf Hitler» (1re SS-Panzerdivision) et la «Hitlerjugend» (12e SS-Panzerdivision) regroupées dans le 1er SS-Panzerkorps (commandant: Hermann Priess); la «Das Reich» (2e SS-Panzerdivision) et la «Hohenstaufen» (9e SS-Panzerdivision), qui forment le 2e SS-Panzerkorps (commandant: Wilhelm Bittrich) avec en sus une division d'infanterie et la 23e division Panzer. À dotation théorique de 1944, chacune de ces unités vaudrait mieux qu'un corps blindé soviétique. Mais elles n'ont fait que décliner depuis la Normandie et les Ardennes. La «Leibstandarte» n'a que 72 % des moyens autorisés (quatre Tiger II, 26 Panther, quatorze Pz IV, quinze Jagdpanzers et canons d'assaut, et seulement 2100 Panzergrenadiere), la «Hohenstaufen» 70 %, la «Hitlerjugend» 50 %… La «Das Reich» est réduite à 40 %, sans half-tracks ni bataillon de chasseurs de chars. Plus grave: les quatre sœurs SS ont remplacé les énormes pertes subies dans les Ardennes en pillant la Luftwaffe, la Kriegsmarine, la police, le service du travail et même les jeunes éléments des unités logistiques… Faute d'essence, ces recrues n'ont pas reçu d'entraînement au combat mobile. Enfin, les unités blindées chargées de soutenir les divisions sont elles aussi diminuées. Il s'agit d'un bataillon de chars lourds (509e) équipé de 35 terribles Königstiger dont 30 sont… en réparation, de trois brigades et d'un bataillon d'artillerie d'assaut *(voir la liste des matériels p. 124-125).*

Les Bulgares changent de camp

Bien que membre de l'Axe, la Bulgarie, traditionnellement russophile, s'abstient de toute hostilité envers Moscou. En 1944, après l'effondrement germano-roumain, alors que le 3e front d'Ukraine arrive à ses frontières, le royaume cherche à éviter l'entrée des Soviétiques sur son territoire. Mais Staline lui déclare la guerre le 5 septembre. Bien que le gouvernement bulgare se retourne le 8 contre Berlin, l'Armée rouge marche sur Sofia sans rencontrer de résistance. Le 17, un coup d'État renverse le régime monarchique: un nouveau gouvernement du front de la Patrie (où les communistes ont quatre ministères sur seize) signe, le 28 octobre, un armistice avec Moscou. Presque aussitôt, la mobilisation générale est déclarée et trois armées bulgares rejoignent l'ordre de bataille de l'Armée rouge, mêlant dans leur équipement matériel allemand et soviétique. La 1re armée, commandée par le général Vladimir Stoychev, forte de 130 000 hommes, est chargée de garder le flanc sud de Tolboukhine durant l'opération *Frühlingserwachen*. Avec l'appui de l'artillerie du 3e front d'Ukraine, elle parvient à repousser les assauts germano-hongrois au prix de plusieurs milliers de pertes. ■

Fiodor Ivanovitch Tolboukhine (1894-1949), ex-capitaine dans l'armée tsariste, fait un parcours terne dans l'Armée rouge (sans doute parce qu'il adhère tardivement au Parti), surtout en état-major. Il ne commande une armée qu'à partir de juillet 1942 et le front du Sud, futur 4e front d'Ukraine, à partir de mars 1943. Il se signale à l'attention de Staline en chassant les Allemands du Donbass puis de Crimée. Sa réussite en Roumanie lui vaut, le 12 septembre 1944, l'étoile de maréchal de l'Union soviétique.

La Stavka est l'état-major personnel de Staline durant la Grande Guerre patriotique. C'est là que s'élabore la stratégie de l'Armée rouge, Staline étant conseillé par Chapochnikov, Joukov puis Vassilevski. Les plans d'opération et les moyens de les réaliser sont en revanche une des attributions du Genshtab, l'état-major général de l'Armée rouge.

Le cinquième et dernier point négatif est le seul qui n'est pas du fait des Allemands. Comme à Koursk en juillet 1943, les attaquants ne bénéficient pas de l'effet de surprise. Ils ont eu beau cacher les formations SS sous de faux noms, les agents et les services d'écoute soviétiques ont repéré le manège. Le maréchal Tolboukhine, commandant du 3e front d'Ukraine, sait où la foudre va tomber : il positionne ses forces et ses réserves en conséquence. Face à une menace bien identifiée, le 3e front d'Ukraine se place en stricte défensive, suivant les instructions de la Stavka. Le modèle est, là encore, la bataille de Koursk : une série d'opérations défensives et offensives chaînées entre elles. Il s'agit pour le 3e front d'Ukraine de préparer une défense assez efficace pour épuiser l'adversaire tout en lui interdisant l'accès au Danube. Puis, sans transition, le 2e front d'Ukraine (commandé par le maréchal Malinovski) déclenchera une offensive sur l'aile droite qui viendra, dans un large mouvement tournant, encercler la 6e armée Panzer SS avant de foncer vers Vienne.

Les divisions SS ont remplacé les pertes subies dans les Ardennes en pillant le reste de la Wehrmacht.

Koursk, un souvenir cuisant

À Tolboukhine échoit donc la difficile mission d'encaisser le choc sans rompre. Comme a Koursk, le maréchal fait préparer une défense multicouches mais moins profonde (25 à 40 km) du fait de la proximité du Danube. À la différence de Koursk cependant, le maréchal n'a que 193 chars, ses corps blindés n'étant pas remis des 1 000 pertes subies durant les opérations de dégagement de Budapest. En revanche, il a 205 canons d'assaut, dont 78 SU-100, un tout nouveau modèle qui sera la vedette de la bataille. Comme il a peu de chars, Tolboukhine se refuse à les utiliser en contre-attaque : il conserve un souvenir cuisant des 1 200 chars perdus à Koursk dans ce rôle suicidaire face aux canons de 88 et de 75 mm portés par les blindés allemands. Tout ce qui porte un tube, qu'il soit char ou canon automoteur, est donc intégré au système de défense tout en demeurant aux ordres du maréchal et non des trois armées concernées (27e, 26e et 57e). Sur le plan des matériels blindés, si on les prend isolément dans une optique d'ingénieur, les Allemands ont un avantage qualitatif. Mais cela est très rarement déterminant dans une opération où interviennent toutes les armes et bien d'autres données.

L'élément de base du système édifié dans le temps remarquablement court de deux semaines tient en trois lignes défensives séparées de sept à huit kilomètres, correspondant chacune à un échelon : ligne de corps d'armée, d'armée, de front. La 26e armée, prévoient les chefs soviétiques, est celle qui va affronter les formations SS. Sa ligne de défense principale, longue de 44 km, est défendue par six divisions (environ 4 000 hommes chacune), la seconde par quatre divisions. Elles sont appuyées par 34 (!) régiments d'artillerie, qu'ils soient de campagne, antichar, de DCA ou de lance-fusées. À tous les niveaux – compagnie, bataillon, régiment –, les divisions sont organisées en points d'appui antichars fixes ; les pièces antichars (dont les excellents et nouveaux 57 mm Zis-2 à tube long) sont couvertes par des champs de mines très denses (1 500 engins par kilomètre et jusqu'à 6 000), et par l'artillerie de campagne (du 122 mm pour les trois quarts et des mortiers de 120 mm à foison). Il n'y a pas, comme à Koursk, de bunkers ni de barbelés : le temps a manqué. Dans les zones les plus vulnérables, des « régions antichars » sont aménagées en profondeur. À elles le privilège d'avoir, dans les points d'appui, des chars enterrés et des chasseurs de chars en essaims (SU-76) ou en embuscade (SU-100), des bataillons de lance-fusées, des compagnies motorisées de tubes de DCA de 85 mm, plus des détachements du génie capables, à la demande, de barrer un axe avec des centaines de mines antichars et antipersonnels en 120 minutes.

Têtes de pont minuscules et instables

Au total, Tolboukhine a certes deux fois moins de chars et de canons automoteurs (398 contre 656) mais plus d'hommes (350 000 contre 220 000) et… huit fois plus de canons : 4 000 tubes de tous types contre 500, sachant qu'en plus les Allemands ont peu de munitions. Il peut compter en outre sur la 17e armée de l'air (V.A) qui peut intervenir au sol à tout moment avec ses Sturmovik et ses Boston A-20, sans pour autant interdire le ciel à la Luftwaffe. Si cette dernière est encore en mesure d'effectuer 200 sorties par jour quand le plafond n'est pas trop bas, ce nombre est à comparer à la moyenne de 1 000 sorties quotidiennes qu'elle avait maintenue à Koursk.

La bataille s'engage le 6 mars et s'achève progressivement dix jours plus tard après le lancement de l'opération vers Vienne, 150 km plus au nord, par le 2e front d'Ukraine avec 360 000 hommes et 365 blindés. On ne distingue guère de phases : les combats se résument en un très lent grignotage des positions soviétiques, qui ne va d'ailleurs pas loin : trois à cinq kilomètres sur la gauche de la 6e armée Panzer SS et, au sud, sur la rivière Drave ; 35 à 40 km dans l'axe du triangle formé par les canaux, douze kilomètres à gauche de l'armée SS. Les têtes de pont obtenues au-delà des canaux sont minuscules et instables. Les affrontements les plus violents se déroulent dans la pointe inférieure du triangle, dans la zone Saregres-Simontornya.

La bataille de Hongrie en quatre phases clés

La bataille pour la Hongrie est une des moins connues de l'Armée rouge. C'est pourtant une des plus longues et des plus sanglantes, marquée de nombreux combats entre formations blindées. On peut la décomposer en plusieurs séquences.

1. À la suite de la destruction en août 1944 des défenses germano-roumaines en Roumanie, les 2e et 3e fronts d'Ukraine entament une poursuite qui les amène à franchir la frontière hongroise à la mi-septembre 1944.
2. L'encerclement de Budapest est obtenu à la suite d'une série complexe d'opérations convergentes des deux fronts entre le début du mois d'octobre et le 24 décembre 1944. Plusieurs batailles sont marquées par la présence de centaines de chars et canons automoteurs. À Debrecen (5-26 octobre), notamment, les Allemands mènent, en vain, une puissante contre-attaque (opération *Zigeunerbaron*).
3. Après l'encerclement de la capitale hongroise, pendant que se déroulent de terribles combats de rue, les Allemands déclenchent trois opérations pour délivrer la ville : *Konrad I* (1er-8 janvier 1945), *Konrad II* (9-12 janvier) et *Konrad III* (18-27 janvier). Malgré les scores impressionnants réalisés par le IVe corps Panzer SS, les défenses du 3e front d'Ukraine tiennent bon.
4. Du 17 au 24 février, une nouvelle attaque (opération *Südwind*) de 282 chars, dont 44 Königstiger, chasse les Soviétiques d'une tête de pont qu'ils tenaient sur la rive gauche du Danube, au nord-ouest de Budapest. Conçue comme un prélude à *Frühlingserwachen*, *Südwind* est un succès tactique mais qui dévoile aux Soviétiques la présence du 1er corps Panzer SS et, de fil en aiguille, de toute la 6e armée Panzer SS. ■

WARDRAWING/VINCENT BOURGUIGNON – AMBER BOOK PUBLISHING

JAGDPANTHER ET SU-100
LE DUEL DE CHASSEURS DE CHARS

JAGDPANTHER (Sd.Kfz. 173)
Fonction : chasseur de chars lourd
Masse : 45,5 t
Équipage : 5
Moteur : Maybach 700 ch à essence
Vitesse : sur route 55 km/h, tout-terrain 24 km/h
Autonomie : 210 km sur route, 140 km en tout-terrain
Châssis : Panther
Blindage avant : 80 mm incliné à 55° (éq. 138 mm)
Canon sous casemate : 88 mm Pak 43/3 long de 71 calibres (6,68 m !) à frein de bouche. Vélocité de l'obus de 1 130 m/s à la sortie du tube.
Performance : perce avec l'obus antichar 40/43, sous n'importe quel angle, 193 mm à 1 000 m et encore 152 mm à 2 000 m.
Nombre de coups à bord : 57
Armement additionnel : une mitrailleuse MG34 sous casemate

Entrée en service : avril 1944
Dotation : bataillons de chasseurs de chars lourds (*Schwere Heeres-Panzerjäger-Abteilung*) à 3 compagnies de 14 machines chacune
Nombre total construit : 382

Le Jagdpanther est le chasseur de chars le plus redouté des Alliés, anglo-américains comme soviétiques. Son canon, servi par une remarquable optique, ne pardonne rien à aucun de ses adversaires. Ses points faibles sont sa masse qui le prédispose à l'enlisement ainsi que le faible débattement de son canon qui oblige à pivoter tout entier pour faire face à un adversaire qui surgit sur le flanc : la manœuvre nécessite huit secondes qui peuvent se révéler fatales. Lors de l'opération *Frühlingserwachen*, plusieurs machines sont détruites par l'artillerie rouge alors qu'elles tentent de se sortir d'une zone humide. Son très faible nombre empêcherait le Jagdpanther de faire, seul, la différence : il aurait mieux valu, pour le même prix, construire 800 Jagdpanzer IV. Au maximum, il n'y aura en effet que sept bataillons, toujours en sous-effectifs, mis à la disposition du seul groupe d'armées. Le pire ennemi du Jadpanther reste cependant la panne d'essence – et le manque de tracteurs lourds de 18 t – qui oblige l'équipage à le faire sauter au moindre pépin lorsque le front recule.

SAU (initiales russes de canon autopropulsé) **SU-100**
Fonction : chasseur de chars moyen
Masse : 31,6 t
Équipage : 4. Ergonomie améliorée pour le chef de char
Moteur : V 12 diesel 500 ch (modèle Kharkov V2)
Vitesse : sur route 48 km/h, tout-terrain 34 km/h
Autonomie : 500 km sur route, 340 km en tout-terrain (avec réservoirs additionnels)
Châssis : T-34/85 avec blindage renforcé
Blindage avant : 75 mm inclinés à 55° (éq. 125 mm)
Canon sous casemate : nouveau DS-10 de 100 mm long de 56 calibres, celui qui équipera le T-55 après-guerre
Performance : la faible vitesse initiale de 895 m/s est compensée par la masse de l'obus (16 kg). Avec la munition spéciale, pénètre 125 mm de blindage vertical (celui du Tiger) à 2 000 m et 80 mm de blindage incliné (celui du Panther) à 1 500 m.

Optique améliorée (grossiss. x 4, contre x 5 au Panther)
Nombre de coups à bord : 33
Armement additionnel : aucun
Entrée en service : octobre 1944
Dotation : brigades d'artillerie autopropulsée de 65 pièces et régiments de 21 pièces
Nombre total construit : environ 3 037 avant mai 1945

Avec le SU-100, l'Armée rouge tient enfin un chasseur de chars capable de résister aux meilleurs panzers. Tout est amélioré : canon, optiques, radio, coupole du chef de char, vitesse de tir (cinq à six coups/minutes en moyenne, huit coups au maximum). En pratique, le SU-100 n'a connu que le champ de bataille hongrois à partir de janvier 1945, où il a fait ses preuves dans toutes les circonstances. Surtout, la seule usine géante Ouralmach, à Sverdlovsk, en a sorti quinze fois plus que la MIAG à Brauschweig n'a produit de Jagdpanther.

Le Douglas A-20 Havoc est un bombardier bimoteur américain qui vole en 1938. L'URSS en reçoit 3 125 exemplaires au titre du prêt-bail. Il est très apprécié des Soviétiques du fait de la précision de ses optiques de bombardement, de la puissance et la fiabilité de ses deux moteurs Wright Cyclon. Capable d'emporter une tonne de bombes à 550 km/h, agile, facile à piloter, il est surtout utilisé pour l'attaque au sol, en particulier de nuit. La version bombardier est aussi connue sous le nom de Boston A-20.

En dépit de la lenteur de l'avance allemande, Tolboukhine craint jusqu'au 12 mars une percée ennemie qui atteindrait le Danube. Même si, à cette date, seule sa première ligne a cédé au centre et que la deuxième est à peine entamée, le maréchal craque et demande à Staline la 9e armée de la Garde, stationnée non loin. Le Vojd lui rappelle alors vertement que cette armée est taboue : elle est réservée à l'opération suivante, vers Vienne. Tolboukhine reçoit néanmoins plusieurs régiments de canons automoteurs en renfort et, de la part de Malinovski, une brigade de 60 SU-100 qui fait la différence.

Un fiasco allemand

Aussi lents et limités que soient les mouvements allemands, l'opération affiche des caractéristiques particulières. Le rôle majeur y est tenu non par les chars mais par les mines et surtout par l'artillerie soviétique, véritable reine du champ de bataille. La boue canalise les panzers sur les deux axes routiers et sur les zones surélevées. Incapables de contourner les points antichars de l'adversaire, ils laissent ce soin aux Panzergrenadiere, en nombre insuffisant, dans des half-tracks trop peu protégés. C'est cette piétaille qui porte le poids de la bataille, et encaisse les pertes. Les rares percées opérées par les chars sont immédiatement colmatées par les mines posées par les détachements mobiles du génie, par les embuscades de SU-100 et par les rideaux de feu des Pakfront – les murs d'artillerie antichars –, comme les appellent les Allemands. Postés en bordure de bois ou sur une pente dérobée, parfaitement camouflés, les SU-100 sont prévenus de l'arrivée des panzers par une section d'infanterie équipée d'une radio. L'énorme obus de 100 mm perce un Panzer IV à 1 500 m et un Panther à 1 000 m. À plusieurs reprises, une seule pièce met KO trois ou quatre panzers avant de se retirer en marche arrière, et de recommencer son manège un peu plus loin, un art que les Soviétiques ont appris des Allemands.

Autre caractéristique de cette opération, la fréquence des combats de nuit. Les formations SS ont pris cette habitude en Normandie où les Alliés dominaient totalement le ciel en journée. En Hongrie, si les Sturmovik exécutent des centaines de missions sans être gênés autrement que par la Flak, les Focke-Wulf sont loin d'être absents, et la domination des ailes rouges est bien moins nette que celle exercée conjointement par la RAF et l'USAAF. Il n'est pas certain que des matériels de vision nocturne par infrarouge aient été utilisés au combat par les Allemands. S'ils l'ont été, leur petit nombre – dix Panther équipés et quelques half-tracks – n'a pas fait de différence. Pour illuminer le champ de bataille, les deux camps utilisent des moyens plus sommaires comme les obus éclairants, les fusées à parachutes, les incendies volontaires d'habitations ou de forêts.

Nulle part, il n'y a de gros engagements chars contre chars, comme à Prokhorovka, durant la bataille de Koursk. Sans soutien d'artillerie et d'infanterie, sans génie de

Caporal en 1918, nazi encarté depuis 1928, Sepp Dietrich (ici en janvier 1945 dans les Ardennes) est un produit politique de la SS, sans formation militaire avancée et incapable de diriger une armée.

Pour la 6e armée Panzer SS, on recense les matériels opérationnels suivants au 6 mars 1945 :

- **6 CHARS PZ II ET III**
Totalement obsolètes, ils servent dans les bataillons de reconnaissance.

- **87 CHARS PZ IV TYPES F2, G, H ET J**
Honorable canon de 75 mm long de 48 calibres, qui perce 86 mm à 1 000 m, avec 87 obus. 25 t, blindage un peu faible à l'avant faute d'inclinaison (80 mm au mieux). 5 hommes d'équipage. Autonomie : autour de 150 km en tout-terrain.

- **86 CHARS PZ V PANTHER**
Excellente machine à tous égards. 46 t, vitesse 55 km/h, chenilles larges. Blindage avant incliné et épais de 110 mm. Le remarquable canon de 75 mm long de 70 calibres perce 112 mm à 1 000 m (82 obus). Mais autonomie trop faible : 100 km en tout-terrain. 5 hommes.

- **9 CHARS PZ VI TIGER II KÖNIGSTIGER**
Monstres surblindés (150 à 180 mm à l'avant), dotés du plus puissant canon de l'époque (88 mm long de 71 calibres, 80 obus) qui perce 150 mm d'acier à 2000 m ! 5 hommes. Mais trop lourd (70 t), trop lent (17 km/h en tout-terrain), trop gourmand (800 l aux 100 km !), trop cher, trop fragile, trop rare…

- **60 STURMGESCHÜTZ III, EN MAJORITÉ DU TYPE G**
Conçu pour appuyer l'infanterie mais son canon de 75 mm (celui du Pz IV G) sous casemate fait merveille contre les chars. Correctement blindé (80 mm devant), surbaissé, léger (24 t) mais autonomie trop faible en tout-terrain (85 km).

- **4 STURMHAUBITZE 42**
Identique au précédent sauf pour le canon : un obusier court (28 calibres) de 105 mm qui tire à 10/12 km. 36 coups.

- **94 JAGDPANZER IV**
Excellent chasseur de chars surbaissé qui accommode sous casemate et sur châssis de Pz IV le canon de 75 mm du Pz IV (48 calibres) ou celui du Panther (70 calibres), avec 50 à 60 coups. 26 t. 4 hommes. Mal équilibré, il manque en revanche de maniabilité et de stabilité sur terrains difficiles.

- **27 JAGDPANZER 38 OU MARDER III**
Chasseur de chars léger (10,5 t, 46 km/h sur route, autonomie 185 km), il accommode sur un châssis de char tchèque 38(t) un antichar de 75 mm Pak 40 long de 46 calibres, avec frein de bouche. Perce le blindage frontal du T-34 à 500 m sous n'importe quel angle. L'engin est insuffisamment blindé (14,5 mm avant), porte trop peu d'obus (27), sa silhouette est trop visible et la caisse ouverte expose l'équipage de 4 hommes.

- **27 JAGDPANTHER.**
(voir l'illustration p. 123)

- **7 CHARS D'OBSERVATION D'ARTILLERIE**
Avec équipement radio pour réglage des tirs.

- **26 FLAKPANZER**
Des canons antiaériens de 37 mm ou de 20 mm, ces derniers souvent quadruples (« *Vierling* »), montés sur châssis de Pz IV.

AKG

déminage, sans reconnaissance soigneuse, les chars ont une espérance de vie nulle : cette loi est à nouveau vérifiée dans la plaine hongroise, cette fois au détriment des Allemands. D'autant plus que les divisions Panzer ne peuvent, comme à leur habitude, s'étaler, chercher les points faibles, contourner, s'infiltrer – bref, manœuvrer. Elles se retrouvent coincées sur des secteurs très étroits – quatre à cinq kilomètres – à donner de la corne dans un lacis défensif inextricable. Côté soviétique, les seuls cas de fléchissement se produisent quand l'infanterie se trouve isolée. Et pour cause : le *frontovik* est totalement dépourvu d'arme antichar portative et efficace, comme les bazookas et autre Panzerfaust nombreux en face.

Au final, l'opération *Frühlingserwachen* se termine en fiasco. Si le 3e front d'Ukraine perd 32 900 hommes, dont 8 492 tués et disparus, les Allemands déplorent 15 000 pertes dont 3 700 tués et disparus qui, eux, sont irremplaçables. Le moral des SS est ruiné et leur retraite vers Vienne sera piteuse. Le décompte des dégâts matériels est plus difficile à établir. Les Soviétiques reconnaissent 154 chars et canons automoteurs irrécupérables. En revanche, côté allemand, le bilan officiel est de 68 chars et canons d'assaut, plus cinq chasseurs de chars hongrois totalement détruits – ce qui paraît très sous-estimé, pour trois raisons.

L'exemple de ce qu'il ne faut pas faire

D'abord, le total allemand ne prend pas en compte les quelque 80 machines hors de combat remorquées vers l'arrière. Or, elles seront abandonnées quand, dans la semaine qui suit, la 6e armée Panzer SS évacue en catastrophe ses positions pour échapper à l'étreinte mortelle du 2e front d'Ukraine. En outre, des centaines de blindés ont été endommagés légèrement, par un obus ou par une mine. La plupart du temps, ils sont réparés dans l'atelier divisionnaire, voire sur place, et renvoyés en ligne au bout de trois ou quatre jours – ce qui ne les empêche pas d'avoir manqué durant ce laps de temps. Tertio, selon deux auteurs russes spécialistes de la bataille, Isaev et Kolomiets, les Soviétiques ont photographié et numéroté… 355 épaves de blindés ! Même si toutes ne peuvent être imputables à *Frühlingserwachen*, le doute subsiste. Un bilan de 200 engins perdus paraît plus crédible que le chiffre officiel de 73. Quoi qu'il en soit, c'est trop peu pour faire de la Hongrie *« le tombeau de la Panzerwaffe »* comme les deux historiens russes ont titré leur ouvrage.

Dans l'histoire de la guerre blindée, *Frühlingserwachen* reste néanmoins une opération remarquable. Elle est l'exemple, côté allemand, de ce qu'il ne faut pas faire. Côté soviétique, elle montre la supériorité, d'une part de l'artillerie, d'autre part des canons automoteurs sur les chars lorsque le champ de bataille interdit la manœuvre. De façon tout à fait inattendue, les vedettes de cette opération n'ont pas été les quatre sœurs SS mais trois formations anonymes : les 207e, 208e et 209e brigades d'artillerie autopropulsée équipées de SU-100. ■

POUR EN SAVOIR PLUS

- *Drama zwischen Budapest und Wien*, Georg Maier, Munin Verlag, 1985.
- *Last Panzer Battles in Hungary*, Norbert Szamveber, PeKo Publishing, 2020.
- *Tomb of the Panzerwaffe. The Defeat of the Sixth SS Panzer Army in Hungary*, Aleksei Isaev et Maksim Kolomiets, Helion and Company, 2014.

Du côté de l'Armée rouge, au 5 mars 1945, le 3e front d'Ukraine dispose de :

- **UNE QUINZAINE DE T-34/76.**
- **123 T-34/85.**
- **4 IS-2 (OU JS-2).**
Imaginé pour faire pièce au Tiger, le Joseph-Staline 2 est un char moyen-lourd (46 t) en dotation limitée aux régiments blindés de la Garde. Très bien protégé, il est doté d'un puissant canon de 122 mm qui perce une tourelle de Tiger à 1 000 m. Mais il ne porte que 28 obus et les caractéristiques du canon ajoutées à un équipage limité à 4 hommes contraignent sa cadence de tir à 3-4 coups/minute. Les optiques demeurent de qualité médiocre.
- **47 SHERMAN M4A2.**
Mule des divisions blindées américaines, le Sherman reçoit un accueil mitigé chez les Soviétiques, qui bénéficient pourtant de 4 065 exemplaires. La critique porte sur les chenilles jugées trop étroites, la silhouette trop haute, le canon de 75 mm insuffisant – l'arrivée ultérieure d'une version à canon de 76 mm améliorera sa popularité. En revanche, les équipages applaudissent d'emblée la solidité du moteur diesel, ses faibles émissions de fumée, la qualité des radios et des optiques et l'ergonomie générale, notamment de l'espace intérieur du char. Le Sherman n'équipe que les brigades blindées de certains corps mécanisés.
- **1 T-70**
Char léger de reconnaissance, dépassé.
- **95 SU-76**
Automoteur dessiné en hâte sur la base d'un châssis de char T-70 accommodant le canon d'infanterie ZiS-3, le SU-76 a comme avantages une forte autonomie (370 km) et une grande simplicité d'utilisation. Surtout utile à l'infanterie qu'il appuie de près, notamment en zone urbaine, il ne vaut pas grand-chose comme chasseur de chars. L'équipage de 4 hommes doit combattre à ciel ouvert (ce qui est néanmoins un avantage face aux Panzerfaust), le blindage est faible, la vitesse de l'obus insuffisante contre la plupart des blindages.
- **78 SU-100**
- **23 ISU-122.**
Bon canon de 122 mm avec 30 coups sur un châssis de IS-2. Bien blindé (90 mm devant). Conçu pour la lutte antichar, il voit la létalité de son canon handicapée par une précision approximative, le manque d'obus spéciaux et une faible vitesse de tir. Idéal en embuscade : à 800 m, le choc de l'obus explosif standard suffit à renverser la plupart des panzers.
- **9 ISU-152**
47 t, équipage de quatre ou cinq. Monte un énorme obusier de 152 mm (21 coups) sur un châssis de IS-2. Il donne son meilleur en soutien d'infanterie, en particulier pour annihiler les positions fortifiées.

LAUBAN ET BAUTZEN, LE DERNIER SOUPIR DU GR

Alors que le front de l'Est se délite en une débâcle inéluctable, la Wehrmacht mourante jette ses dernières forces dans deux opérations d'envergure destinées à dégager Breslau et Berlin. Comme toujours, les quelques succès tactiques remportés contre un ennemi surpris n'auront aucune conséquence – sinon d'user encore plus les ultimes forces du Reich.

PAR **VINCENT BERNARD**

Heinz Guderian (1888-1954) compte parmi les principales figures de l'arme blindée allemande au début de la guerre, mais ses relations houleuses avec Hitler le privent d'un bâton de maréchal et lui valent une disgrâce fin 1941. En 1943, il est rappelé comme inspecteur général des blindés puis devient chef d'état-major adjoint de l'armée de terre. Promoteur des canons d'assaut pour pallier le manque de chars, il joue un rôle majeur dans les opérations sur le front de l'Est jusqu'à son nouveau limogeage, le 28 mars 1945.

Ferdinand Schörner (1892-1973), simple colonel en 1940 mais fervent nazi, gravit les échelons et commande le groupe d'armées Nord en 1944, puis celui du Centre à partir de janvier 1945. Il tente notamment de contre-attaquer pour dégager Breslau puis Berlin, en vain. Sa fidélité lui vaut le bâton de maréchal en avril 1945, et sa désignation comme commandant en chef de l'armée de terre dans le testament d'Hitler.

Les divisions de **Volksgrenadiere**, ou «grenadiers du peuple», sont le dernier avatar des divisions d'infanterie allemandes, apparues à l'automne 1944 à partir de noyaux d'unités détruites. Organisées avec des effectifs réduits, elles témoignent d'un processus de politisation de la Wehrmacht, entamé après l'attentat manqué contre Hitler le 20 juillet 1944.

BPK/RMN

Au cœur de l'hiver 1945, la situation militaire du IIIe Reich est on ne peut plus critique. Les résultats de la contre-offensive des Ardennes sont loin des attentes grandioses d'Hitler, mais permettent de basculer une dernière fois vers l'Est les restes de la Panzerwaffe. Il est bien temps, car dès le 12 janvier débute la grande offensive hivernale *Vistule-Oder* qui conduit en quelques semaines l'Armée rouge à cinquante kilomètres de Berlin. Le «château de cartes» décrit par le général **Guderian** s'est effondré. Disputer chaque mètre de territoire allemand et détourner l'ennemi de la capitale devient une obsession, en s'appuyant sur des *Festungen (voir encadré p. 129)*, des places fortes à tenir absolument. En Poméranie, en Hongrie, des tentatives de contre-attaque se succèdent, en vain. En mars et avril, c'est le groupe d'armées Centre du maréchal **Schörner**, refoulé de Pologne à travers la Silésie, qui va tenter à son tour de prendre de flanc des armées soviétiques. Avec un objectif aussi ambitieux que les moyens sont limités.

La bataille de Lauban n'est pas le fruit d'une longue préparation, mais d'une réaction de Guderian à la rapide progression du 1er Front d'Ukraine du maréchal Koniev en Silésie en février 1945. Alors que la *Festung* de Breslau (aujourd'hui Wroclaw) est irrémédiablement débordée et isolée le 15 février et que les Soviétiques marchent à l'ouest vers Görlitz, autre ville clé, l'idée est de profiter de leur fatigue et de l'étirement de leurs lignes pour une contre-offensive en pince sur la ligne Görlitz-Löwenberg (aujourd'hui Lwowek-Slaski). Baptisée opération *Gemse* («Chamois»), l'attaque vise autant à piéger et détruire la 3e armée blindée de la Garde du général Pavel Rybalko (6e et 7e corps de chars de la Garde, 9e corps mécanisé) qu'à préserver le nœud ferroviaire de Lauban (aujourd'hui Luban). Celui-ci servirait alors d'appui pour une offensive de dégagement de Breslau, permettant de reprendre pied dans le bassin silésien, vital à une économie de guerre menacée d'asphyxie.

De son côté, Rybalko ne se doute de rien. Il a reçu de Koniev l'ordre de s'emparer de Görlitz et Lauban et ses avant-gardes abordent cette dernière localité dès le 18 février. Mais plus d'un mois d'offensive échevelée a fortement entamé son potentiel et nombre d'unités sont à l'os. Avec les éléments organiques, l'ensemble de la 3e armée de chars de la Garde représente toutefois encore environ 400 blindés, dont quelques redoutables IS-2 de 45 tonnes. Ce sont ces troupes fatiguées qui se heurtent fin février aux premiers éléments mis à disposition de la 17e armée allemande en vue de la contre-offensive, programmée dans le plus grand secret pour le 2 mars.

À dire vrai, les forces allemandes ne sont guère plus proches de leurs tableaux d'effectifs que celles des Soviétiques, mais elles conservent quelques oripeaux de puissance dans le contexte de mars 1945, en dépit du manque croissant de carburant et de munitions interdisant tout effort prolongé. Le 57e Panzerkorps (PzK) du général Kirchner, ramené de Hongrie pour être déployé entre Löwenberg et Lauban, aligne ainsi encore environ 300 blindés de tous types, dont 90 chars Panther, ventilés entre trois divisions renforcées. Quant au 39e PzK du général Decker, à peine rapatrié d'Alsace et complété en route par la 17e Panzerdivision (PzD), il aligne, pour viser Görlitz, une centaine de panzers et Sturmgeschütze (StuG) dans ses trois divisions. Au total, compte tenu des retards, des disponibilités et des difficultés locales, ce sont peut-être 60000 hommes et 200 panzers qui sont réellement à pied d'œuvre le 1er mars au soir.

Le secret de l'offensive est si bien gardé qu'à Lauban, le général Brücker n'est prévenu que le jour même.

Trois petits jours et puis c'est tout

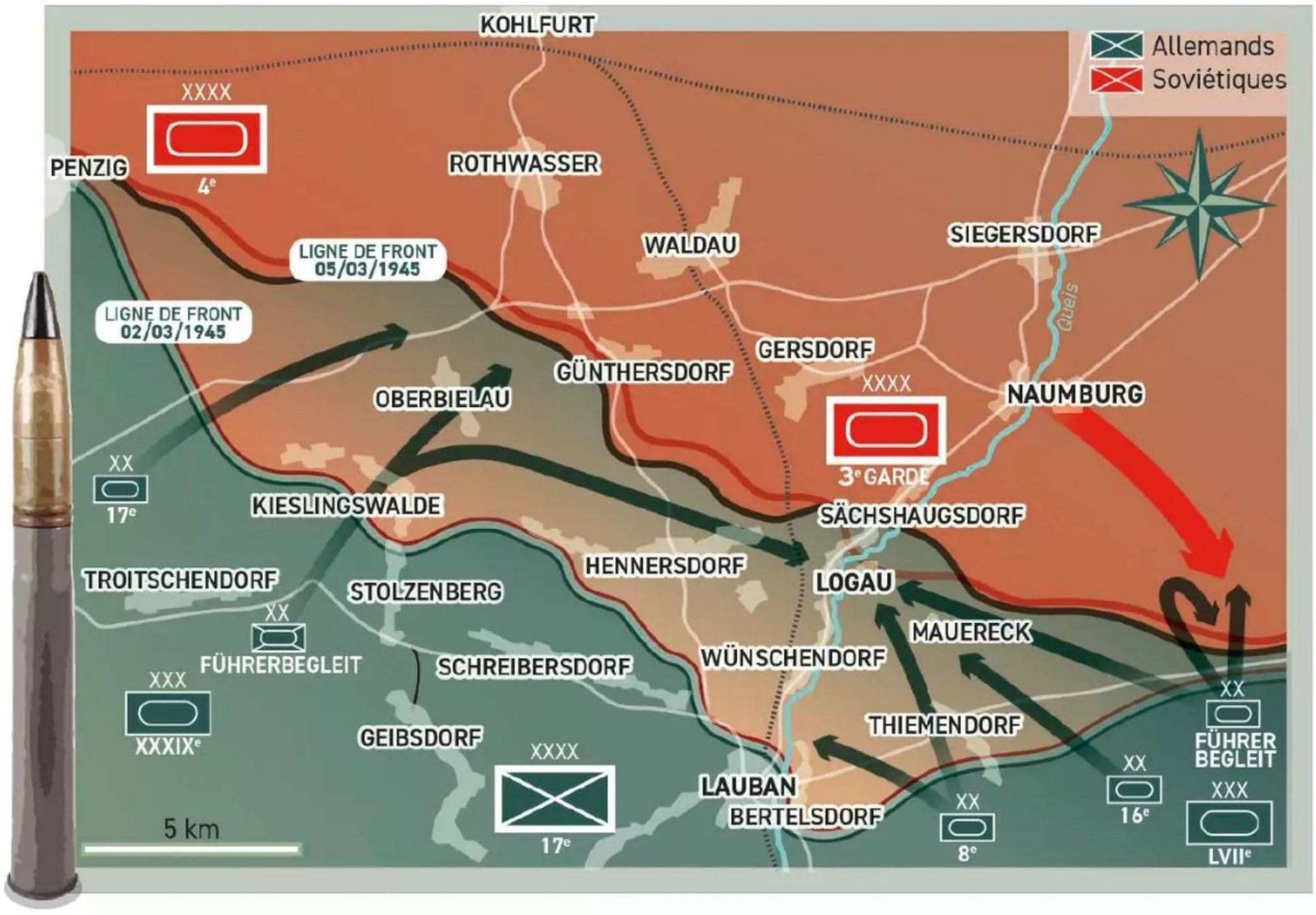
Autour de Lauban et Görlitz, les combats n'ont en réalité jamais cessé un instant, les Allemands se cramponnant à leurs positions tout en se concentrant. Le 28 février, la gare de Lauban tombe entre les mains du 7e corps de chars de la Garde, mais quelques bataillons d'infanterie étayés par les blindés de la Panzer-Brigade 103 s'y accrochent. Le 2 mars, malgré l'arrivée des 214e et 254e divisions de fusiliers venues renforcer les lignes soviétiques, la contre-attaque déclenchée au matin à l'est et à l'ouest de Lauban surprend Rybalko. Le secret en a été si bien gardé qu'à Lauban, le général Brücker, commandant la 6e **Volksgrenadier-Division**, n'est prévenu que le jour même.

MARS-AVRIL 1945 : OUPE D'ARMÉES CENTRE

Un T-34/85 détruit pendant la contre-offensive de Lauban témoigne de la férocité des ultimes combats autour de Berlin. Il s'agit moins alors de sauver la capitale que de permettre à un maximum de soldats d'échapper à la captivité en Russie – voire pire pour les membres les plus compromis de l'armée et des SS.

TOUCHÉ, PAS COULÉ

La contre-offensive de Bautzen est la toute dernière menée par les Allemands, et c'est un classique du genre. Elle touche l'aile gauche du 1er Front d'Ukraine dont la mission est d'aller vers le sud-ouest prendre Dresde. Comme le reste du Front file au nord-ouest vers Berlin, un espace s'ouvre. La 2e armée polonaise, qui comprend un corps blindé, est attaquée de flanc à deux reprises par des divisions Panzer au quart de leur puissance, une première fois le 21 avril en direction de Mücka, une seconde fois à Bautzen le 6 avril. Les pertes polonaises sont lourdes, mais la manœuvre n'est pas mise en péril, la 52e armée et le 7e corps mécanisé de la Garde se substituant aux Polonais éprouvés.



Sur le châssis du char tchèque LT vz. 38 (Pz38(t) dans la Wehrmacht), les Allemands construisent le chasseur de chars Sd.Kfz. 138/2 (ou Jagdpanzer 38), équipé d'un puissant canon de 75 mm sous casemate capable de percer tous les derniers chars alliés. Fiable et simple à entretenir, compact donc facile à camoufler, il est baptisé Hetzer («Provocateur»). De 1944 à 1945, 2827 exemplaires sont produits.

Pendant quatre jours, les troupes blindées et mécanisées allemandes font montre de maîtrise tactique. Elles s'enfoncent méthodiquement, mais lentement dans le dispositif soviétique, progressant de plusieurs kilomètres sur deux axes concentriques qui prennent Lauban en étau en dépit des interventions aériennes ennemies. Puis tout s'arrête, ou presque. Le rythme de progression – deux kilomètres par jour – est bien trop lent pour piéger le gros des forces de Rybalko. Faute de véritable percée, dans la nuit du 3 au 4 mars, deux divisions allemandes convergent néanmoins sur le village de Lagow et referment une nasse contenant… des miettes.

Dès le lendemain, les lignes de la 3e armée de chars de la Garde se reforment solidement après un recul de moins d'une dizaine de kilomètres, voire moins dans le secteur d'attaque de la Führer-Begleit-Division («division d'escorte du Führer», *voir encadré ci-contre*), violemment refoulée en tentant de progresser vers Neubourg. Les pertes particulièrement lourdes témoignent de la violence des engagements, même si les revendications parfois délirantes des deux camps sont toujours sujettes à caution. Selon certains récits, plus de 350 chars et canons d'assaut soviétiques sont détruits ou capturés au cours de la bataille, dont 230 attribués aux seules 8e et 17e PzD, qui y perdent de leur côté quelques dizaines d'engins, représentant jusqu'à 50 % d'un matériel pour elles irremplaçable. On avancera même parfois l'invraisemblable destruction d'une centaine de blindés soviétiques par une simple compagnie de chasseurs de chars Hetzer de la 6e division.

Contre-attaquer, de nouveau ?

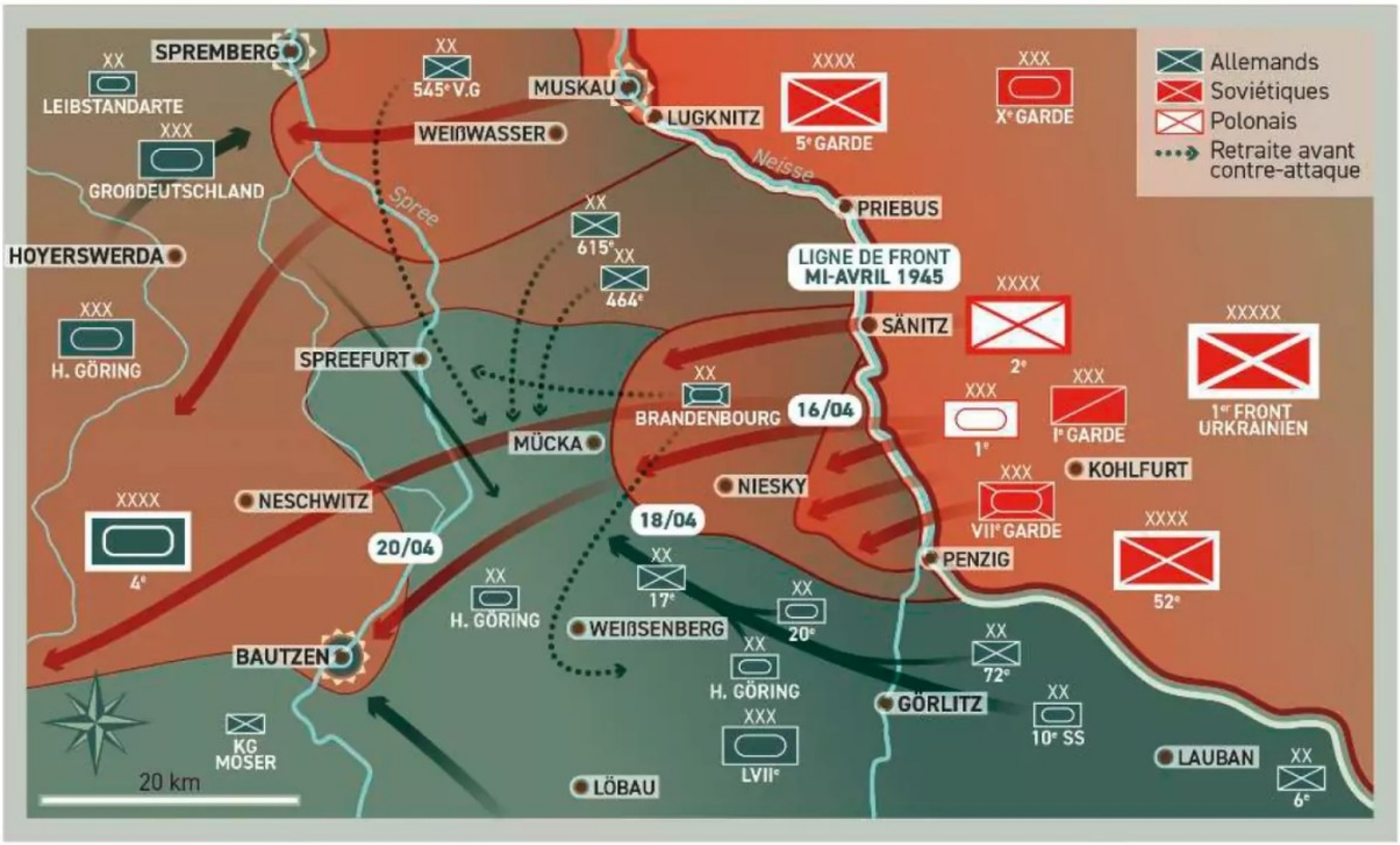
Localement, les combats se poursuivent jusqu'au 8 mars, sans résultat. La 3e armée de chars de la Garde, éreintée, doit être relevée et retirée du front pendant plusieurs semaines, mais elle sera réengagée en avril à Berlin pour en parachever l'encerclement. L'opération *Gemse* apparaît donc comme un vrai succès tactique ponctuel allemand, d'ailleurs immédiatement et bruyamment utilisé comme tel par la propagande. Cependant, elle a tout juste permis de dégager Lauban et de préserver Görlitz – c'est là que, le 10 mars, Goebbels prononce son dernier discours public – en endiguant pour un temps l'offensive soviétique sur les axes de Dresde et Prague. Elle n'accouche de rien d'autre, et surtout pas de la grande contre-offensive envisagée au départ pour dégager Breslau, et dont elle ne devait constituer que la phase préparatoire.

Un schéma comparable se dessine au mois d'avril 1945, dans un contexte encore plus dégradé et alors qu'à l'Ouest, toutes les digues ont déjà lâché. Dernière tête froide de l'état-major allemand encore capable de s'opposer à Hitler, Guderian a été limogé le 28 mars à cause d'une énième altercation. Après une ultime

1945 : les « gardes prétoriennes » du désespoir à la manœuvre

Les Waffen-SS, en croissance exponentielle en 1944-1945, ne sont pas les seules formations militaires « politiques » à grignoter de l'intérieur la structure même de la Wehrmacht à mesure que la situation militaire se dégrade. Dans la nébuleuse nazie aux multiples autorités imbriquées, les « gardes prétoriennes » distinctes et parfois rivales se multiplient à partir de l'automne 1944. Ainsi, à Lauban comme à Bautzen combattent plusieurs unités issues de la nébuleuse « Grossdeutschland », division puis corps d'élite au statut comparable à celui des meilleures divisions de la Waffen-SS. C'est également le cas de la division « Brandenburg », jetée sur le front après avoir joué les forces de sécurité en Croatie, mais aussi la Führer-Begleit-Division (division d'escorte du Führer, comparable à la « Leibstandarte » SS) et la Führer-Grenadier-Division (division de grenadiers du Führer), toutes deux constituées en 1944 comme brigades, engagées dans les Ardennes, puis renvoyées sur le front de l'Est. À Bautzen sont également engagées les deux divisions « Hermann Göring », vitrine combattante blindée de la Luftwaffe née en 1943-1944 des désirs du ventripotent *Reichsmarschall*. In fine, en multipliant de telles unités prétendument d'élite préemptant effectifs et matériels au détriment des vieilles divisions vétéranes de l'armée en sous-effectif chronique, l'OKW ne fait que diluer un peu plus rapidement le potentiel de combat déjà très entamé de la Wehrmacht, pour un profit quasi nul. ■

CARTES : JULIEN PELTIER POUR *G&H*



UN DEGRÉ AVANT LE GEL

Du 8 au 24 février 1945, le 1er Front d'Ukraine conquiert la Basse-Silésie et encercle sa capitale, Breslau. Le général Schörner, chef du groupe d'armées Centre, contre-attaque alors le long du flanc sud des Soviétiques dans l'espoir de percer jusqu'à Breslau. Lauban, carrefour ferroviaire vital, est le premier objectif. Le regroupement secret de deux corps Panzer opéré par Schörner lui permet de surprendre la 3e armée blindée de la Garde, d'abîmer un de ses corps et de dégager Lauban. C'est un coup d'épingle, douloureux, mais qui ne permet que d'avancer de 5 km vers Breslau, avant qu'une contre-attaque soviétique fige le front.

pause, le 16 avril 1945, la grande marche soviétique sur Berlin reprend, débutant par une formidable préparation d'artillerie du 1er Front de Biélorussie de Joukov sur les hauteurs de Seelow, qui dominent la rive ouest de l'Oder. Mais les pertes sont si lourdes que Koniev et son 1er Front d'Ukraine reçoivent l'ordre de reprendre sur-le-champ l'offensive pour déborder la capitale du Reich par le sud et l'encercler par l'ouest (c'est l'offensive *Spremberg-Torgau*).

Le 18 avril, alors que le front semble tenir sur l'Oder comme sur la Spree, un certain optimiste règne encore à Berlin. Mais dès le lendemain, après des combats acharnés, les défenses allemandes, épuisées, explosent partout. La 9e armée est rejetée de part et d'autre de Berlin et bientôt isolée du groupe d'armées Centre. La Führer-Begleit-Division engagée à Lauban est submergée puis détruite. Sur le flanc gauche de Koniev, dont les chars roulent comme jamais dans la vaste plaine saxonne, Görlitz tombe entre les mains du 7e corps mécanisé de la Garde. Rien ne semble plus pouvoir arrêter la déferlante. La situation est désespérée.

À Berlin, pourtant, Hitler rumine toujours des chimères de contre-offensive. Le fidèle et désormais (depuis le 5 avril) *Generalfeldmarschall* Schörner lui fait de nouveau écho. Il imagine, à mesure que les flancs du 1er Front d'Ukraine s'étirent, de jeter les forces résiduelles de la 4e Panzerarmee du général Gräser, ainsi que ses dernières munitions, vers le nord, entre Görlitz et Dresde, dans le secteur de Bautzen, à 165 kilomètres au sud de Berlin, là même où Napoléon a remporté une de ses ultimes victoires à l'été 1813.

Contre-attaquer, de nouveau ? Mais avec quoi ? Sur le papier, il reste des forces significatives : le 57e PzK, toujours lui, ainsi que le nouveau corps « Grossdeutschland » coiffant les restes de quatre ou cinq divisions blindées et mécanisées : les 20e et 21e PzD, la Panzergrenadier-Division (division mécanisée) « Brandenburg » ou encore les deux divisions « Hermann Göring » *(voir encadré p128)*, le tout complété par une poignée de divisions d'infanterie anémiques où des noyaux de vétérans côtoient les recrues inexpérimentées des ultimes levées en masse du Reich. Au total, avec la mobilisation de toutes les ressources disponibles, une force hétérogène de peut-être 50000 hommes et 300 blindés. En face, ironie de l'histoire, le secteur incriminé est défendu pour l'essentiel par la 2e armée polonaise *(voir encadré p130)* du général Swierczewski, une force encore inexpérimentée et notoirement sous-encadrée, mais qui compte à elle seule 85000 hommes et un peu plus de 400 chars et canons d'assaut, articulés autour de cinq divisions de fusiliers et du 1er corps blindé polonais, et épaulés à droite et à gauche par une partie de la 5e armée de la Garde et de la 52e armée soviétique.

Le 20 avril, à Berlin où se répand déjà l'ordre *Clausewitz* d'évacuation, on fête l'anniversaire d'Hitler.

Le 20 avril, à Berlin, où se répand déjà l'ordre *Clausewitz* d'évacuation des administrations, on fête l'anniversaire d'Hitler. Alors que les ultimes forces vives de Schörner se

Karol Swierczewski (1887-1947) est un communiste soviétique d'origine polonaise, vétéran de la Première Guerre mondiale, de la guerre civile russe, de la guerre russo-polonaise et de la guerre civile espagnole. Il commande une division de l'Armée rouge en 1941 puis, malgré sa réputation d'alcoolique notoire, la 2e armée polonaise lors de sa formation à l'été 1944 et tout au long de l'année 1945. Il contribue, avant sa mort, à la répression de l'armée de l'Intérieur (AK) en Pologne.

Les *Festungen*, des îlots fortifiés pour structurer le chaos

À partir de janvier 1944, Hitler ordonne la transformation de plusieurs villes et ports à l'Est et à l'Ouest en autant de forteresses (dites *Festungen*) censées résister jusqu'au dernier homme sans esprit de recul ni reddition. C'est notamment le cas des principaux ports français (Cherbourg, Le Havre, Lorient, Dunkerque…) ou, en Silésie, de Breslau (aujourd'hui Wroclaw, en Pologne) ou Posen (Poznan). Certaines de ces *Festungen* ne résistent que quelques jours, tandis que d'autres tiennent plusieurs mois, voire jusqu'à la fin de la guerre, comme Breslau, qui ne capitule que le 6 mai 1945. ■

concentrent pour l'attaque, Bautzen tombe justement sous les chenilles du 7e corps mécanisé de la Garde. Loin de se contenter de sécuriser le flanc sud du 1er Front d'Ukraine, Swierczewski a dangereusement poussé ses 8e et 9e divisions vers Dresde en espérant décrocher sa part de gloire. Le déclenchement de l'offensive Schörner, le lendemain, prend donc les Polonais au dépourvu lorsque les colonnes mécanisées soviétiques s'engouffrent dans les espaces créés au sein d'un flanc de cinquante kilomètres.

L'aveuglement jusqu'au bout

En 48 heures, alors que Swierczewski s'entête vers Dresde, ses communications sont brutalement disloquées et les colonnes d'attaque allemandes prennent contact avec les débris du front de Haute-Lusace. Au cours de ces heures critiques, la 2e armée polonaise est littéralement coupée en deux entre la Spree et la Schwarzer Schöps, son affluent. De nombreuses unités isolées doivent livrer de furieux combats de dégagement pour éviter la destruction. Le 7e corps mécanisé de la Garde, coincé à Bautzen par la manœuvre en pince de la PzD « Hermann Göring » et de la 20e PzD, est encerclé et virtuellement détruit, de même que la 254e division de fusiliers – déjà étrillée à Lauban –, dont le commandant est tué. Quant à la 5e division polonaise, elle perd également son commandant, le général Waszkiewicz, capturé et assassiné. Elle n'est dégagée qu'au prix de lourdes pertes, grâce à la couverture de la 16e brigade de chars soviétique, annihilée dans les combats.

À Berlin, on exulte. Informé des premiers succès, Hitler voit déjà Schörner voler sur 50 kilomètres pour se ressouder à Cottbus avec la 9e armée. Il imagine de nouveaux et tout aussi chimériques dégagements de la capitale, qui permettraient de détruire toutes les forces soviétiques à l'ouest de l'Oder et de reconstituer un front défensif. Autant dire que ces espoirs vont vite péricliter… Si, le 23 avril, la 4e Panzerarmee poursuit sa progression dans les régions boisées de la rive gauche de la Spree, l'offensive montre des signes d'enlisement à mesure que les stocks s'épuisent et que les renforts soviétiques, dont deux corps de fusiliers et le 4e corps de chars de la Garde, aident à éteindre le feu de paille.

Renonçant enfin à Dresde, Swierczewski contremande son offensive pour colmater les brèches sur son front. Il est un peu tard pour cela. Le 26 avril, la 9e division polonaise est à son tour violemment attaquée en se repliant. Reste que tout est désormais joué sur le front de Bautzen après une progression d'une quinzaine de kilomètres. En dépit de ses pertes dramatiques, la 2e armée polonaise, désormais étayée par la 5e armée de la Garde, tient ses positions. Elle refoule les dernières attaques allemandes et contre-attaque depuis la rive droite de la Spree afin de ressouder son dispositif. Comme à Lauban, des combats sporadiques se poursuivent pendant quelques jours avant de s'éteindre et, avec eux, s'il y en eut, les derniers espoirs des plus fanatiques.

La « bataille de Bautzen » aura encore coûté dans les 7 000 hommes et des dizaines de blindés côté allemand, plus de 20 000 tués, blessés et disparus, dont 18 000 Polonais à l'Armée rouge, soit 20 % des effectifs et 50 % du parc blindé de la 2e armée. Ce dernier coup de griffe est meurtrier, donc, mais inutile : malgré ses plaies, la 2e armée polonaise poursuivra son offensive vers Prague dès le début du mois de mai. Toute l'affaire n'aura même pas ralenti l'encerclement de Berlin, achevé le 26 avril. Quatre jours plus tard, désespéré et piégé dans son bunker, Hitler se suicide. Son « Reich millénaire » lui survit une semaine.

Deux coups de patte en pure perte

Dans le climat d'effondrement du printemps 1945, les deux dernières contre-offensives du groupe d'armées Centre représentent des épisodes significatifs même s'ils sont rarement détaillés dans les récits généraux de la fin de guerre, focalisés sur Berlin. Dans les deux cas, elles sont à l'image des capacités générales de la Wehrmacht, c'est-à-dire typiques de la dégradation des derniers mois : une capacité de rebond tactique étonnamment préservée, tout comme celle des noyaux de troupes expérimentées ; des résultats locaux importants, avec la mise hors-jeu, très provisoire, d'une armée ennemie à chaque reprise.

Toute l'affaire « Bautzen » n'aura même pas ralenti l'encerclement de Berlin, achevé le 26 avril.

Les conséquences opératives, toutefois, sont quasi inexistantes et le bénéfice stratégique reste nul, voire négatif, car il accélère la destruction des ultimes forces vives de la Wehrmacht. Si Lauban avait eu au moins le mérite de contribuer à stabiliser une toute dernière fois le front, le feu de paille de Bautzen n'a représenté qu'un vain sacrifice tant allemand que polonais. Pour les débris de la Wehrmacht, il ne s'agit plus ensuite, au terme de quatre ans de guerre à l'Est, que de sauver ce qui peut l'être, c'est-à-dire, pour l'essentiel, de se ruer vers l'ouest dans l'espoir de choisir le geôlier le plus indulgent. ■

L'armée polonaise, un phénix à deux têtes

En dépit de l'invasion de la Pologne à la fois par les Allemands et les Soviétiques en 1939, de nombreuses forces polonaises en exil se constituent à l'Est et à l'Ouest et combattront sur tous les fronts. Des troupes successivement formées en URSS à partir de 1941, l'armée Anders, fidèle au gouvernement de Londres, rejoint les Alliés occidentaux via l'Iran et combat en Méditerranée, tandis que l'armée Berling devient en 1944 1re armée polonaise au sein de l'Armée rouge, bientôt suivie d'une 2e armée, encadrée à 50 % par des officiers soviétiques. Ce manque de cadres polonais disponibles fait d'ailleurs annuler la formation, un temps envisagée, d'une 3e armée et même d'un Front polonais spécifique. En 1945, la 1re armée polonaise combat en Poméranie et la 2e participe aux opérations en Silésie puis en Tchécoslovaquie. ■

POUR EN SAVOIR PLUS

- *Berlin. The Downfall, 1945*, Antony Beevor, Penguin Books, 2002.
- *Spurensuche: Die Kämpfe um Weißenberg und Bautzen im April 1945*, Eberhard Berndt, Podzun-Pallas, 1999.
- *Berlin. Les offensives géantes de l'Armée rouge, Vistule-Oder-Elbe (12 janvier-9 mai 1945)*, Jean Lopez, Economica, 2009.
- *Stalingrad to Berlin: The German Defeat in the East*, Earl Ziemke, CMH, 1968.

SCIENCE & VIE
GUERRES & Hist
N°79 - Bimestriel
Juin 2024
REWORLD MEDIA

EXCLUSIF !
Vincent Lanata : du rase-mottes dans les djebels au sommet de l'armée de l'Air

ISRAËL-HAMAS
L'éternel retour ?

LA RECONQUÊTE DE L'ESPAGNE
LA PIRE DÉFAITE DE L'ISLAM

OPÉRATION « LINEBACKER »
LES B-52 SORTENT NIXON DU VIETNAM

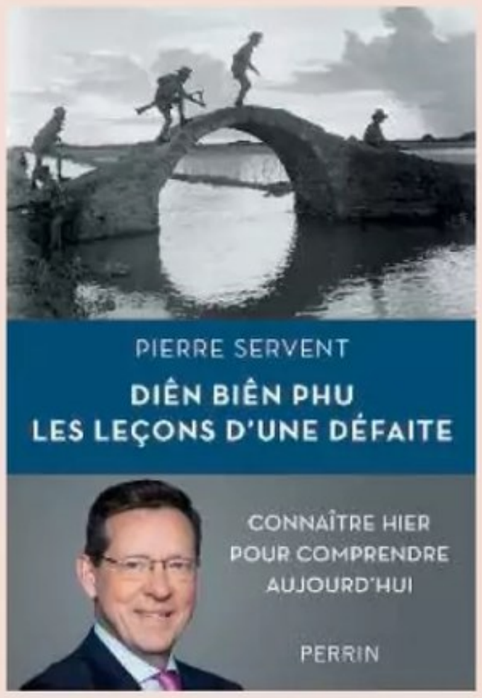
GORDON PACHA
LE SOLDAT QUI VOULAIT ÊTRE MARTYR

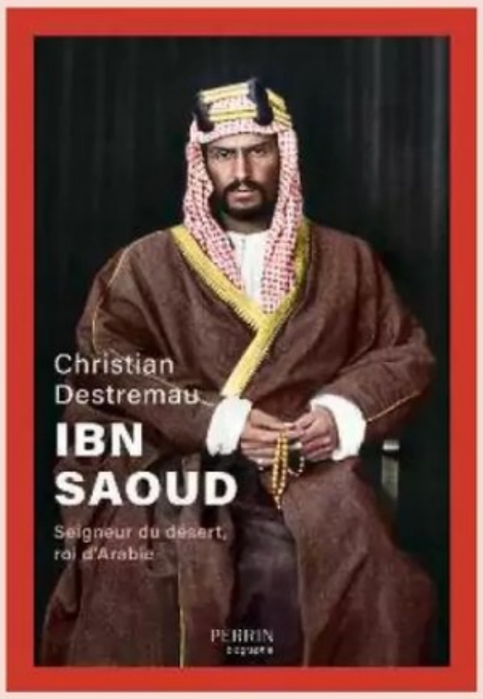
BEL : 8€ - ESP : 8€ - GR : 8,20€ - DOM S : 8,20€
ITA : 8,20 € - LUX : 8€ - PORT CONT : 8€ - CAN : 12,95 $CAN
MAR : 87 DH - TOM S : 980 CFP - CH : 12 FS - TUN : 24 DTU

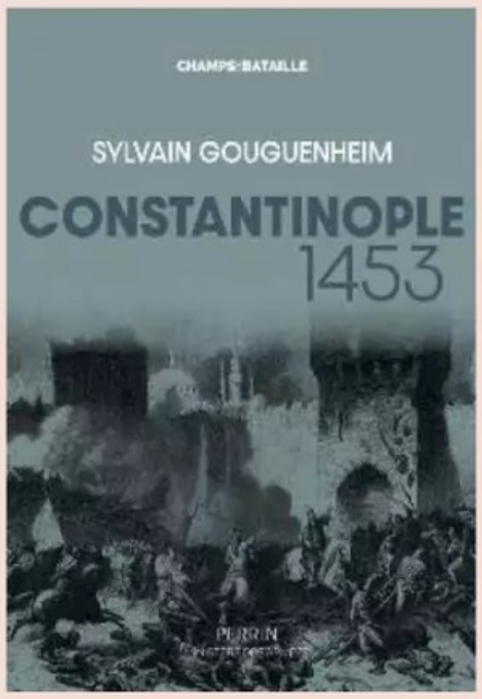
En vente actuellement
chez votre marchand de journaux
et sur www.kiosquemag.com

Kiosque Mag | Disponible sur kiosquemag.com
VENTE ET ABONNEMENT

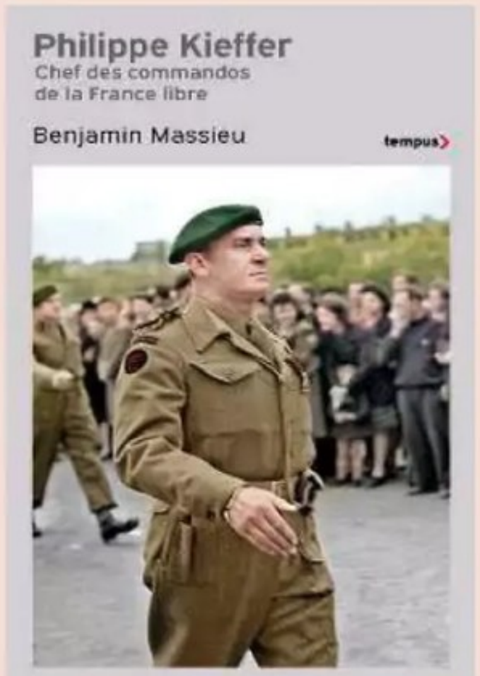
PERRIN

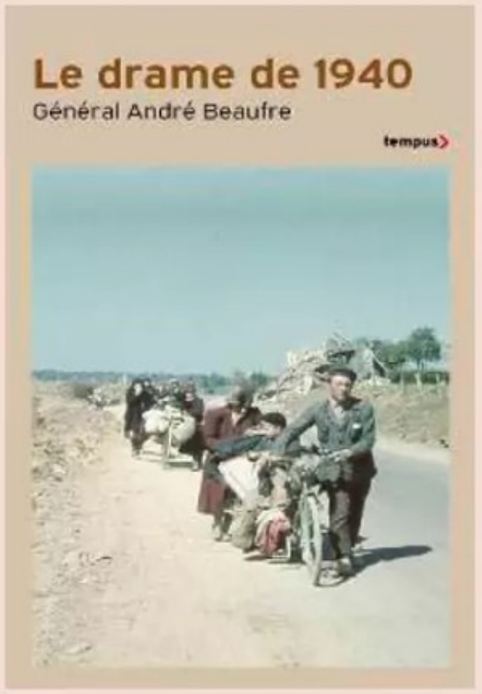


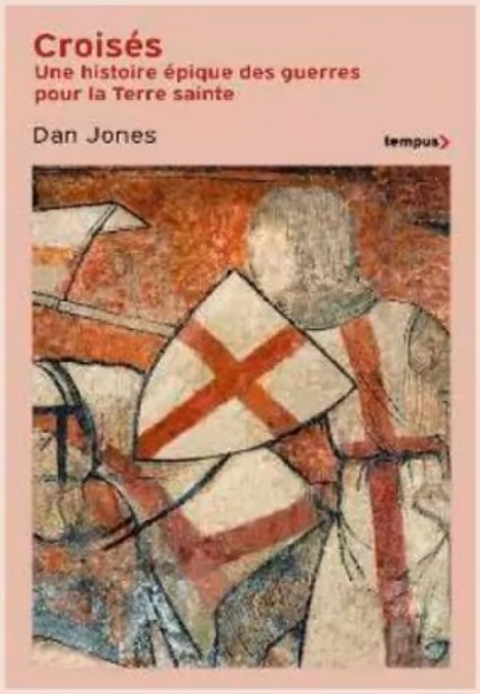




tempus







LE MEILLEUR DE L'HISTOIRE